

LES ODES  
D'OLIVIER DE MAGNY

*Texte original*

AVEC NOTICE

PAR E. COURBET

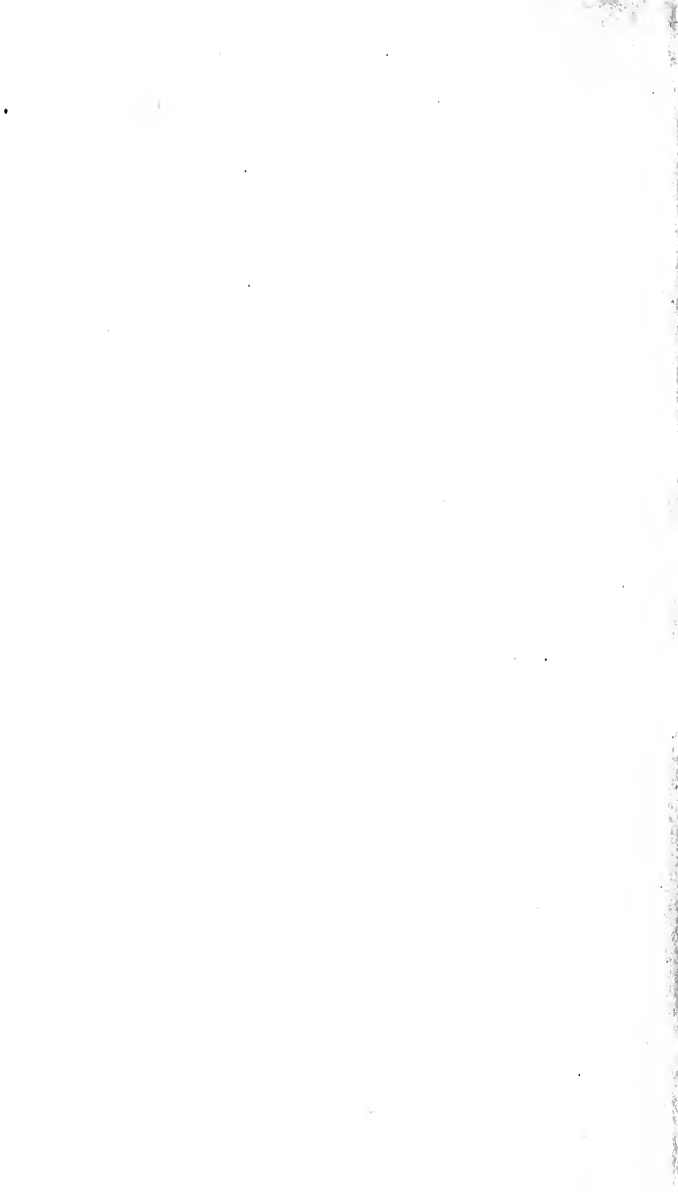
TOME SECOND



PARIS  
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR  
27-31, passage Choiseul, 27-31

\*M. D. CCC. LXXVI

176013  
27. 11. 22





LES ODES

D'OLIVIER DE MAGNY

---

LYON

IMPRIMERIE ALF. LOUIS PERRIN & MARINET

---

*LES ODES*  
D'OLIVIER DE MAGNY

*Texte original*

AVEC NOTICE

PAR E. COURBET

---

TOME SECOND



PARIS  
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR  
27-31, passage Choiseul, 27-31

M. D. CCC. LXXVI



PQ

1629

M3A7

1876

t.2



LE TROISIÈME LIVRE  
DES  
ODES D'OLIVIER DE MAGNY,  
QUERCINOIS.

---

A MADAME DIANE DE POYTIERS,

Duchesse de Valentinois.

ODE.

**S**i j'osois au retour de la nouvelle année  
Faire que de ma main vous fussiez estrenée,  
Je croy qu'il me faudroit discourir longuement  
Avant qu'auoir de quoy le faire dignement:  
Pource que ie ne voy chose aucune en ce monde,  
Qui plantureuse en vous & voz graces n'abonde.

*Du tyge de noz Rois, Dame, vous descendez,  
Vous obtenez des Roys ce que vous demandez,  
Vous estes riche ayant la ducale coronne  
Qui d'un reply d'honneur vostre chef enuironne,  
Et que le Roy vous donne, ainsi comme lon veoid,  
Ains qui vous la remet, comme il vous la debuoit,  
Ne pouuant voz ayeux en transporter l'ysage  
Sans interesser ceux de leur futur lignage.*

*Des faueurs qu'à bon droit du Roy vous receuez,  
Vser non abuser doucement vous sçauuez,  
Et bien que ses faueurs à vous seule il adresse,  
Si les départez vous d'une meure sagesse  
A mil & mil encor, selon que vous sentez  
Que merite l'endroit où vous les départez :  
Car le ciel qui vous fist si parfaite en prudence,  
Vous graua dans l'esprit si bien la cognoissance  
Des merites d'autrui, que par vostre moyen  
Nul n'est onq auancé sans le meriter bien.*

*Vous haïssez de mort ceux qui sont heretiques,  
Vous aymez tous ceux là qui sont bons catholicques,  
Vous estes charitable, & tousiours soulagez  
Tous les necessiteux & tous les affligez :  
Vous auez sur le front vne grauité douce,  
Qui l'homme audacieux seuerement repousse :  
Et qui l'humble & modeste appelle & fait venir,  
Pour luy prestier faueur & pour luy subuenir.*

*Si vous aymez quelcun, c'est d'une telle sorte  
Qu'impossible est aymer d'une amitié plus forte :  
Et non tant seulement vous l'aymez si tresfort  
Durant qu'il est en vie, ains apres qu'il est mort  
Faisant cette amitié aux siens hereditaire,  
Vous faictes pour les siens ce que vous pouuez faire.*

*Vous auez l'esprit bon & susceptible & vif,  
Et descendu du ciel pour n'estre point oisif,  
Si qu'il n'a point de peine à viftement comprendre  
Tout ce que lon vous dit & qu'il vous plaist entendre.  
Les pauvres orphelins vont à vous à recours.  
Les vefues ont en vous leur fidele secours.  
Et ceux qu'une prison estroitement enferme,  
Soyent prisonniers pour debte, ou prisonniers de guerre,  
S'ilz vous disent leur droit & leur necessité,  
Vous les faictes sortir hors de captivité.*

*Vous n'oubliez iamais ceux qui vous font service.  
Vous ne cherchez iamais faueur en la iustice.  
Vous n'auez pas cest heur seulement que de veoir  
Croistre tous voz enfans en honneur & pouuoir,  
Mais encor les enfans qui de voz enfans naissent,  
En honneur & pouuoir vous voyez comme ilz croissent.*

*Par tout où vous allez & de iour & de nuict,  
La piété, la foy, & la vertu vous suyt,  
La chasteté, l'honneur & l'alme temperance  
Ayans avecques vous tousiours leur demeureance.  
Vous ne vous esmouuez pour la felicité,*

*Ny ne vous estonnez pour vne aduersité,  
Et soit qu'un de voz filz en gardant vne place  
Vaillemment resistant tombe en quelque disgrâce,  
Et soit qu'il meure apres sortant de sa prison,  
Vous domptez la fortune avecques la raison.*

*Vous lisez volontiers, & pour vostre lecture  
Vous ne prenez iamais vne vaine escripture,  
Ains tousiours vous prenez vn liure vertueux,  
Afin de tousiours faire vn lire fructueux.  
Vous n'aymez point vn homme en vostre compagnie,  
Qui parle mal d'autrui & qui le calomnie:  
Et si vous n'aymez pas encore avecques vous  
Un affecté flateur, du bien d'autrui ialoux,  
Qui de son doux babil veult vn chacun attirer,  
Ayant tousiours le cueur à la bouche contraire.*

*Que diray dauantage? on ne peut desirer  
Rien pour se faire grand, ou se faire admirer,  
Qui ne soit tout en vous, en vous seule repose  
Le comble & le miroir de toute belle chose.  
Si doncq' vous tenez tout, & si tout vous auez,  
Et si tout le plus beau vous pouuez & sçauuez,  
Sans que de rien qui soit vous ayez iamais faulte,  
Dequoy puis i'estrener vne dame si haulte?  
Il ne faut point porter à Neptune des eaux,  
Et ne fault à Corinthe admener des vaisseaux,  
Si vous veux ie donner: parquoy doncq' ie vous donne  
Pour tout ce que ie puis, le cueur, & la personne,  
L'esprit, la main, la plume, & tout ce qu'elle sçait,*



*Et tout ce qu'elle escript, & tout ce qu'elle faict,  
Le vous le donne tout, & l'humble obeissance  
Pour vous servir tousiours de toute sa puyssance.  
Receuez doncq' ce don, & les Dieux imitez,  
Qui regardent plustost aux humbles voluntez,  
Qu'à la grandeur des dons, exhauçant la priere  
D'un pauvre humilié, qui ne leur donne guiere,  
Aussi tost que d'un Roy ilz exhaulcent les vœux,  
Qui dessus vn autel leur immole cent bœufz.*

## A ELLE MESMES,

## LVY PRESENTANT LES LOUËNGES

du iardin d'Ennet.

## O D E.

**N***e me sentant, Madame, estre assez bien appris  
Pour chanter voz grandeurs & voz diuins espritz  
Et avec voz vertus, vostre royalle race,  
Le laisse pour vn autre vn labeur si diuin,  
Et m'arreste à chanter de vostre beau iardin,  
Pour gaigner quelque part en vostre bonne grace.*

*Mais ayant peur encor n'estre assez bien appris,  
Pour sortir dignement de cest æuvre entrepris,  
Le n'ay faict que ce peu qu'ores ie vous presente,  
Ayant bien resolu de l'acheuer du tout,  
Et d'en venir pour vous heureusement à bout,  
Si cognoistre ie puis que ce peu vous contente.*

*Aux ongles du lyon le lyon on cognoist,  
Auecq l'eschantillon toute la piece on veoid,  
Et pour bien peu d'ouurage vn ouurier se descæuvre,  
Voyez ce que i'apporte, & faictes iugement  
Quelle sera la fin par le commencement,  
» C'est le commencement qui faict moytié de l'æuvre.*

*Pour vous dorefnauant mes autelz fumeront.  
De vous seule sans plus mes Muses chanteront,  
En vous seule sans plus ie prendray ma matiere,  
Voyez donq ce fragment, & iugez quel il est,  
Et me faictes semblant tant soit peu qu'il vous plaiſt,  
L'auray bien tost mis fin à l'æuvre toute entiere.*



## LES LOVENGES DV IARDIN D'ENNET.

## ODE.

**M**<sup>VSE</sup> fille du Roy des Dieux,  
Qui de tes vers melodieux  
Fais viure des Princes la gloire,  
En vne eternelle memoire,  
Accorde mon luth à ta voix,  
Et faiz qu'ensemble à ceste fois  
Nous chantions si bien les louenges  
De ce beau iardin, que le son  
De nostre nouuelle chanson  
S'entonne aux oreilles estranges.

C'est ce beau Iardin florissant,  
Ce Iardin tousiours verdissant,  
Que DIANE pour sa plaisance  
Faiet en son palais d'excellance,  
Non ceste Diane qui luit  
Quand le iour faiet place à la nuit,  
Quoy que trois testes on luy donne,  
Mais vne qui luyt icy mieux  
Par sa vertu, que dans les cieux  
Cette la qu'enfanta Latone.

*Cestecy d'un œil plus constant,  
En sa lumière persistant,  
Sans tant de fois l'an se refaire,  
De iour & de nuit nous éclaire,  
Et sans monstrier ores en rond,  
Ores en voute, son beau front,  
Jamais eclipse elle n'endure :  
Aussi le soleil si tresgrand  
De qui ses clartez elle prend,  
Est un miracle en la nature.*

*Quelque fois chantant le bon heur,  
La gloire, les faictz & l'honneur,  
Des Roys & des Ducz de sa race,  
Nous dirons sa diuine grace,  
Sa prudence avecq sa bonté,  
Son esprit avecq sa beauté,  
Qui l'heur de nostre siecle augmente :  
Mais or' nous dirons seulement  
Si bien du iardin l'ornement,  
Que la maistresse en soit contente.*

*Toufiours Phebus à son resueil,  
Alors que d'un pourpre vermeil  
Le sommet des montz il redore,  
Redore ce iardin encore,  
Quoy que l'architecte sçauant  
Ne l'ayt faict asseoir au leuant :  
Car tant les vertuiz il admire  
De la dame de ce iardin,*

*Qu'aussi tost qu'il sort au matin  
Il ne faut iamais d'y reluyre.*

*Cettuy là qui l'a diuisé  
L'a de parterres composé,  
Où plusieurs armes il a mises,  
Et plusieurs chiffres & deuises,  
Le tout en herbe si bien feint  
Qu'on diroit presque qu'il est peinct,  
Voyre peinct d'une grace telle,  
Que Titian, ny Iacopin,  
Miquel l'Ange, ou celluy d'Vrbain  
Ne l'eussent sceu peindre plus belle.*

*Ici veoid on vn grand croissant,  
De peu à peu se remplissant,  
Et là est en mesme apparance  
L'escuffon des armes de France,  
Qui royalement coronné  
Est d'un bel ordre enuironné  
Et là se veoid encor la lettre,  
La lettre premiere du nom  
Du grand HENRY dont le renom  
Iusqu'au bout du monde penetre.*

*Auprez de ce grand escuffon,  
On veoid en pareille façon  
Celluy de ceste Royne grande,  
Qui dessus la France commande,  
Où d'un costé sont my partiç*

*Les trois fleurons des royaux lis,  
De l'autre costé se tesmoigne,  
Comme de Florence elle vient,  
Comme Lauragois elle tient,  
Et qu'elle est du sang de Boulongne.*

*Comme les deux grandes clartez  
Des deux astres au ciel plantez,  
A tout ce que faict la Nature  
Donnent lumiere & nourriture :  
On ne veoid rien au ciel plus beau  
Que l'un & que l'autre flambeau,  
Aussi n'est il rien de semblable,  
Et Dieu qui fist leurs beaux rayons,  
Les feist afin que nous voyons  
Son pouuoir plus esmerueillable.*

*Ainsi les diuines splendeurs  
De ces deux Royales grandeurs,  
Donnent à nostre France entiere  
Sa nourriture & sa lumiere :  
Leurs vertus seruent d'ornement  
A tout le monde entierement,  
Aussi rien n'est qui leur ressemble,  
Et Dieu geçant ça bas ses yeux  
Fit lors la terre égale aux cieux,  
Quand il les mist tous deux ensemble.*

*A costé gauche on veoid dressé  
Vn lozenge bien compassé,*

Où en l'une des moytiez sortent  
Les croix que ceux de Brezé portent,  
Et en l'autre on veoid des Bežans,  
Des fleurs de lis, & des croissans,  
Et vn chef endenté encore,  
Qui sont les armes de Poytiers,  
De Coultron, & des Saint valiers,  
Dont nostre Princeſſe s'honore.

» Le naturel de l'homme tient  
» Touſiours du lieu duquel il vient :  
Ces Bežans ſont en forme ronde,  
Et rond eſt le ciel & le monde,  
Les fleurs de liſ viennent des Dieux,  
Ces croiſſans ſont grauez aux cieux,  
Et ces poinctes qu'on veoid deſcendre  
Du long de ce chef nompareil,  
Semblent les raiſ que le ſoleil  
En eſté ſur nous faiet eſpandre.

Ses couleurs ſont de blanc & noir,  
Par ces couleurs nous faiſant veoir  
La lune blanche en la nuit noire  
Et c'eſt pourquoy nous deuons croire,  
Aueques ſon nom qui eſt tel  
Qu'il eſt de ſoy meſme immortel,  
Qu'elle eſt dame toute diuine,  
Et qu'en ſes armes & ſon nom,  
Et ſes couleurs & ſon renom,  
Des Roys & des Dieux elle eſt digne.

*Sur ce lozange ainfi trassé,  
Qu'un beau cordon entrelassé  
Fait à plusieurs nœuds environne,  
Est vne ducale couronne,  
Semée de petites fleurs,  
Toutes de diuerses couleurs,  
Si qu'à les veoir de ceste sorte  
On diroit que ce sont rubis,  
Grenatz, esmerauldes, saphirz  
Et perles que d'Inde on apporte.*

*Non loing de là sur vn tombeau,  
Fait d'un artifice nouveau,  
Un feu deuers le ciel se geste,  
D'où sort vne belle sagette,  
Ayant d'un & d'autre costé  
Un rameau de palme planté,  
Couuert d'une couronne belle,  
Et ceint d'un long rouleau qui dict,  
En ce qu'on y trouue d'escrit,  
ELLE VIT SEULEMENT EN ELLE.*

*Tout d'un reng on trouue liez  
Des rethz & des filetz pliez,  
Et puy des trouffes renuersées,  
Avec des flesches despees,  
Et des arcz sans corde laissez,  
Tous pareillement despees,  
Qui vaut pour elle autant à dire,*



*Ayant si bien attainct & pris  
Tout ce qu'elle auoit entrepris,  
QVE RIEN PLVS ELLE NE DESIRE.*

A MADAME LA VICOMTESSE DE GORDON,

Marguerite de Cardaillac.

ODE.

**V**ous auez l'esprit plain d'une ardeur éternelle  
Qui soustient dedans vous vos pensers haultement,  
Vous faictes voz discours tousiours profondement,  
Et vous fondez tousiours en raison naturelle.

Vous estes de visage & de personne belle,  
Vous traictez voz enfans d'un double traictement,  
Dont l'un se fuidt au corps, l'autre à l'entendement,  
Traictement plus louable en toute ame fidelle.

Entretienat quelcun tresbien vous deuisez,  
Espagnol & François & Tuscan vous lisez,  
Et si scauez tresbien les entendre & les lire.

*C'est ce qu'en peu de temps de vous hyer ie compris,  
l'espere encore en brief auoir de voꝝ escriꝝ,  
Pour comprendre le reste & le vous sçauoir dire.*

### LE POLYPHEME.

A MONSIEVR DV THIER, CONSEILLER DV ROY,

Secretaire d'Estat & de ses finances.

#### ODE.

**N**y baulme tant soit il parfaict,  
Ny ius d'herbe, escorce, ou racine,  
Tant soit il diligemment faict  
Auecq tout l'art de Medecine,  
Ne peuuent guerir le tourment  
Qu'amour imprime dans vne ame,  
Lors qu'il la blesse viuement  
Par la beauté de quelque dame.

*Les Muses ont bien le pouuoir  
D'ayder aux amantz miserables,*

*Mais chacun ne peult pas auoir  
Les Muses pour soy fauorables :  
Aussi telles sont ces neuf Seurs,  
Que dans vne vile poitrine  
Elles n'espandent les douceurs  
Iamais de leur flamme diuine.*

*Polypheme alors qu'il ardoit  
D'une amour non iamais domtée,  
Et qu'à rien il ne se gardoit  
Fors qu'aux beautés de Galathée,  
Polypheme en ses sons diuers,  
Ce grand Cyclope Polypheme,  
Sceut bien ce que valent les vers  
Au mal de celluy qui trop ayme.*

*Car il cherchoit d'auoir souuent  
Quelque plaisir en sa tristesse,  
Mais tout s'en alloit comme au vent  
S'en va quelque fumée espeffe,  
Sans plus son chant amenuysoit  
La douleur qu'il portoit en l'ame,  
Et plus douce encor luy faisoit  
Trouuer son amoureuse flame.*

*Quantesfois ses bestes au soir  
Sentant venir la nuit humide,  
En leur estable a lon peu veoir  
S'en retourner sans nulle guyde,  
Tandiz que pallement transi*

*Sans soin de ses troupes saoulées,  
Il trompoit sa douleur ainsi  
Sur le bord des ondes salées.*

*O Galathée, disoit-il  
Nymfe qui me meines la guerre,  
Du rayon qui sort si subtil  
De ton œil luyfant comme verre,  
Ton front est plus clair & plus beau  
Qu'en Januier n'est belle la glace,  
Et les ailletz du renouveau  
Ressemblent le teint de ta face.*

*Pourquoy dedaignes tu si fort  
Mon amour, ma peine & ma vie,  
Pourquoy me donnes tu la mort  
Sans l'auoir si peu defferruie ?  
Tu es plus cruelle cent fois  
Qu'yne ourse ne le sçauroit estre,  
Et si sembles quand ie te vois  
L'aigneau qui ne vient que de naistre.*

*Quand le sommeil loge dans moy,  
La nuit bruniſſant toutes choses,  
A doncques, Nymfe, maugré toy  
Douce pres de moy tu reposes :  
Mais alors que le iour nous luit,  
Te trouuant tu t'en fuis farouche,  
Plus vifte qu'yn cheureau ne fuit  
D'yn vieil loup affamé la bouche.*

*Par ainfi le bien qui me vient  
Eft toujours vne chose vaine,  
Et le mal qui toujours me tient  
Demeure vne chose certaine :  
Comme vn chetif qui sommeillant,  
Se trouue en fortune prospere,  
Et puis se trouue en s'esueillant  
Plus que iamais en fa misere.*

*Le iour, Nymfe, que ie te veiz  
Auecq ta mere en ce riuage,  
Ce fut lors qu'au cueur tu me miꝝ  
L'amour qui le tient en seruage.  
Mais ie doy bien blasmer le iour,  
Et doy bien la place mauldire,  
Où ie commençay cet amour,  
Qui me liure tant de martire.*

*Car depuis on m'a toujours veu  
Plain de doubte & plain d'assurance,  
Tantost d'vn desespoir repeu,  
Et tantost repeu d'esperance,  
Ore despit, ore content,  
Ore en vne, ore en autre sorte,  
Mais toujours fidele & constant  
En l'amitié que ie te porte.*

*Peut-estre que tu fuys ainfi  
ans cesse despite & sauuage,*

*Pour ne veoir que souz vn sourcy  
Vn seul œil dedans mon visage.  
S'il est vray, regarde comment  
Le Soleil à Tethys sçait plaire,  
Et si n'a qu'un œil seulement  
Dequoy tout le monde il esclaire.*

*J'ay mille & mille autres taureaux  
Qui paissent emmy ces campagnes,  
Et mille & mille autres troupeaux  
Qui paissent emmy ces montaignes,  
De poulains encore à domter,  
De bledz, de vins, d'huyle & de leine,  
J'en ay tant, que de le conter  
J'auroy trop de honte & de peine.*

*J'ay pour le froid, j'ay pour le chant,  
Toujours ma demeure ordonnée,  
Et de fruitz plus qu'il ne m'en faut  
Toutes les saisons de l'année,  
Et si j'ay si douce la voix,  
Et la douceur tant allechante,  
Qu'Echo ne dedaigne en ces boys  
Resonner cela que ie chante.*

*J'ay cent fois dedans ces ruyssaux  
Regardé quel est mon visage,  
Mais iamais les Nymphes des eaux  
Ne dedaignerent mon image.  
Seule felonne tu t'en fuis,*

*Loin deuant mon ardente fuyte,  
Et d'autant que plus ie te suis  
D'autant tu renforces ta fuyte.*

*Mais si c'est pour mes longs cheveux,  
Que ie souffre tant de malaise,  
Ie les couperay si tu veux,  
Afin qu'apres mieux ie te plaise :  
Deianire ne laissoit pas  
Pour le poil herissé d'Hercule,  
De le tenir entre ses bras,  
Estaignant le feu qui me bruste.*

*L'appaste deux fans tous les iours,  
Rendant l'vn & l'autre facile,  
Auecq vn pair de petitz ours,  
Les plus beaux qui soyent en Sicile,  
Comme bien tost tu pourras veoir.  
Pour autant que bien tost i'espere  
T'en faire vn don, pour t'esmouuoir  
D'auoir pitié de ma misere.*

*Laisse doncq' tes eaux & ta mer,  
Tant de tempeste & tant d'orage,  
Et souffre que le dieu d'aymer  
Te poigne pour moy le couraige,  
Souz ces arbres tant odorans,  
Loing du soupçon & de l'enuye,  
Tous deux ensemble demourans  
Menerons plus heureuse vie.*

*Icy tu verras mille prés,  
Et mille argentines fontaines,  
Mesmement mille antres secretz  
Pour cueillir le fruit de noz peines.  
Aymeras tu doncq viure mieux  
Parmy tant de sel & d'escume,  
Que d'un fruit si delicieux  
Sauouer la douce amertume.*

*Si ie sçauoy si bien nager  
Qu'un dauphin, aux ondes marines  
L'iroy sans craindre nul danger,  
Adorer tes beautés diuines,  
Et si tu tournois par dedain  
Arriere ta face excellente,  
Cent fois ie baiseroiy ta main  
Au lieu de ta bouche odorante.*

*Au printems ie te donneroy  
Des lys & des roses plus belles,  
En esté ie t'apporteroy  
Un plain paneret de groiselles,  
L'automne ie t'iroy porter  
Deux de noz moyffines plus meures,  
L'hyuer ie t'iroy presenter  
Un cent de chaftaignes meilleures.*

*Mais puis que mon astre malin  
Ne veut que ce bon heur m'aduienne,*



*Vien ten à l'ombre de ce pin,  
Adoucir la tristesse mienne,  
Vien mon amour, vien mon tresor,  
Que ie tiens plus cher que mes bestes,  
Et plus cher que mon ail encor,  
Vien ten acomplir mes requestes.*

*Or sur ces tertres bossus,  
Ore dans ces basses valées,  
Ore follastrant pardeffus  
Le bord des eaux plus reculées,  
Tous deux également contens,  
Menerons vne telle vie  
Que les Dieux de noz passetems  
Auront possible quelque enuie.*

*Toufiours l'astre du chien felon  
Ne tarit la source des fleuves,  
Et toufiours le froid Aquilon  
N'oste aux forestz leurs robes neufues,  
Toufiours le clair soleil auffi  
Ne dort au sein de sa nourrice,  
Et toufiours tes fiertez ainfi  
N'auront sur moy tant de malice.*

*Venus qui nasquit en tes flotz,  
Venus l'amoureuse Déesse,  
Porte bien en son cueur encloz  
Le traict de l'Archer qui me blesse :*

*Vien ten doncq, Nymfe, en ces paſſiſ,  
Souz ſes loix avecques moy viure,  
Car moins que de ſuyure Tethys,  
Tu n'auras d'honneur de la ſuyure.*

*Mais, Venus, qu'eſt ce que ie veoy !  
Que veoy ie ſi pres de moy ore !  
Ie voy ce ſemble auprès de moy  
La rare beaulté que i'adore.  
O Dieux quelz fantoſmes nouueaux,  
Cela que ſi mal luy reſſemble,  
Ce ſont les verdiffants rameaux  
Qui floriffent en ce beau tremble.*

*Hé qu'eſt cecy ! ie me deçoy  
Sans ceſſer en diuerſe guiſe,  
Penſant que tout ce que ie veoy  
Soit celle la qui me mépriſe,  
Elle eſt peut-eſtre ore bien loing,  
Et de moy bien loing ſe contente,  
Sans auoir tant ſoit peu de ſoin  
De l'amour qui tant me tourmente.*

*Le chef me deult de tant chanter,  
Et mes piedz ſe laſſent encore  
De touſiours dolent me porter,  
Depuis le leuer de l'Aurore.  
Ie ſens augmenter mon amour,  
Et ſens empirer mon martire,*

*Attendant doncq le nouveau iour  
Il vault mieux que ie me retire.*

*Voyla, DVTHIER, voyla comment  
Ce grand Cyclope Polypheme,  
Se complaignoit incessamment  
Ore à s'amy, ore à soy mesme,  
Et voyla quand il lamentoit  
Allegeant sa peine cuyfante,  
Le rustique lay qu'il chantoit,  
Qu'ore humblement ie te presente.*

*Et bien que ce present si bas  
D'une basse Muse te vienne,  
Tu ne le dedaigneras pas  
Encores qu'il ne te conuienne,  
Car or' que de nuit & de iour  
L'amour dans mon ame foisonne,  
Ie ne sonne rien que d'amour,  
Ny rien que d'amour ie ne donne.*



## SVR LA PRISE DE CALAYS.

## ODE.

**Q**UELLE *fi belle nouvelle,*  
*Oy ie bruire en ce palais?*  
*Quelle nouvelle fi belle*  
*Murmure lon de Calays?*

*Quelle nouvelle allegresse*  
*Tient tout ce peuple surpris?*  
*Quelle voix en ceste presse*  
*Crie que Calays est pris?*

*Ce Calays inexpugnable,*  
*Ce vieil rampart des Angloys,*  
*Qu'on disoit tant imprenable*  
*Est il pris à ceste fois?*

*Est il possible de croire*  
*Qu'en ce temps iniurieux,*  
*Nous ayons eu la victoire*  
*D'un Calays fi glorieux?*

*Vn Calays que lon renforce  
Depuis plus de deux cens ans,  
S'est il peu prendre par force  
En vn si petit de tems ?*

*En vn si petit espace  
A lon peu prendre le fort,  
D'une si guerriere place,  
Les murailles & le port ?*

*S'est il peu trouuer des ruës,  
Pour boucher & pour tarir,  
Ses marestz & ses escluzes,  
Afin de la conquerir ?*

*Mon Dieu que ceste merueille  
Nous a de l'aise donné !  
Plus ce bruit m'entre en l'oreille,  
Plus i'en demeure estonné.*

*Mais d'où vient que ie me donne  
Vn tel esbayssment ?  
Plus ie veoy que ie m'estonne,  
Moins i'en trouue d'argument.*

*Et plus mal aysé ie treuve  
Qu'on voye vn Calays domter,  
Et plus, en fin, ie l'espreuve  
Bien aysé de surmonter.*

*Ne sachant en fin comprendre  
Comment il eust sceu durer,  
Si du Roy qui l'a sceu prendre  
La force on veut mesurer.*

*Grande est certes l'entreprise  
D'une telle place avoir,  
Mais du Roy qui l'a conquise  
Plus grand est bien le pouvoir.*

*Du grand Roy qui l'a gagnée  
D'un bras si victorieux,  
La fatale destinée  
Veult que lon espere mieux.*

*Le ciel qui ceste conquête  
Luy donne avecques tant d'heur,  
Mille autres lauriers appreste  
A sa Royale grandeur.*

*Et ia veoid on apparoiſtre  
Son Croissant à double front,  
Pour ne faire plus que croistre  
Jusqu'à tant qu'il ſoit tout rond.*

*Comme vn grand torrent qui noye,  
Arrache, renuerſe & rompt  
Tout ce qu'il trouue en la voye  
Descendant de quelque mont :*

*Les campagnes il saccage  
De son cours audacieux,  
Et du bruit de son outrage  
Il remplit l'air & les cieux.*

*Mais quand ceste fiere audace  
Par apres luy vient à cheoir,  
Auecq sa fierté se passe  
Son dommageable pouuoir.*

*Si que sa fureur haultaine  
Pert son cours pernicieux,  
Et on le passe en la plaine  
A pied sec, en mille lieux.*

*Ainsi fut Calays naguere  
Qui, superbe qu'il estoit,  
Pensoit d'une audace fiere,  
Qu'un chacun le redoubtoit.*

*Il disoit que comme vn liege  
Le plomb iroit sur les eaux,  
Allors qu'on verroit le siege  
Deuant ses braues creneaux.*

*Et ainsi par tout le monde,  
Où son nom bruyre on oyoit,  
Feut sur la terre ou sur l'onde,  
Vn chacun il effrayoit.*

*Mais ores que nostre Prince,  
Nostre Roy l'honneur des Roys,  
L'a reioinct à sa prouince,  
Le bridant deffouz ses loix,*

*Tout honteux la teste il courbe,  
Et les yeux de rage ardans,  
Reçoit la guerriere tourbe  
Des François qui vont dedans.*

*Si qu'en noz bandes si fortes  
Il n'est si petit souldart,  
Qui ne le poigne en cent sortes  
De quelque iuste brocard.*

*Aprenez doncq Angleterre,  
Aprenez doncques Anglois,  
De mieux garder vostre terre  
De ceux du sang de Valoys.*

*Car alors que vous voulustes  
Calays dessus eux gaigner,  
Plus d'unze moys vous y fustes,  
Auant que de l'expugner.*

*Mais d'une adresse plus forte  
Sans craindre tous voz secours,  
Nostre Prince ores l'emporte  
En moins de cinq ou fix iours.*



*En moins que d'une sepmaine  
Ce Prince, cest autre Mars,  
Par les forces qu'il y meine  
Y plante ses estendars.*

*Comme quand le vent se leue,  
On veoid le fresle rouseau,  
Baïsser sa teste plus greue  
Tout à coup au fond de l'eau.*

*Et comme aux champs qu'on moissonne  
On veoid le chaume allumé,  
Si le vent à trauers donne,  
Soubdain estre consumé.*

*Ainsi sa teste orgueilleuse  
Baïssa Calays plein d'effroy,  
Quand la force merueilleuse  
Il veid de nostre grand Roy.*

*Et sa force acoustumée  
Par tant d'ans se renforceant,  
Soubdain on veid consumée,  
Deuant ce Prince puissant,*

*Qui dans leur antique place  
Ses Liç faict ores semer,  
Et les Lyepardz en chasse,  
Loing loing par delà la mer,*

*Voulant que l'Anglois en sorte,  
Defarmé de teste & flanc,  
Sans qu'autre chose il emporte  
Qu'en sa main vn baston blanc.*

*O infigne Duc de Guise,  
Qui si bien deffendis Metz,  
Metz, & ceste autre entreprise,  
Te feront viure à iamais.*

*Mille Athenes, mille Rommes,  
Ont en toy bel argument,  
Pour te faire entre les hommes  
Durer eternellement.*

*Cent mil hommes à ta face  
Cesar mist pour Metz auoir,  
Lors qu'abbaiſſant son audace  
Tu le mist en desespoir.*

*Mais ores de moins de forces  
Saige & vaillant conducteur,  
Malgré luy Calays tu forces,  
Compaignon d'un plus grand heur.*

*Ayant ta vertu louable  
Borné par ces deux endroits,  
D'une borne perdurable  
Le domaine de nos Roys.*

*Va doncq' tes denrées vendre,  
Va doncq' ailleurs les troquer,  
Il te fault ailleurs qu'en Flandre,  
Espaigne, les trafiquer.*

*Et vous Flandre & Angleterre,  
L'Espaigne il vous fault lascher,  
Car le passage on vous serre  
Par où vous l'allez chercher.*

*Vous pensiez pour la victoire  
Qui vous vint à Sainct Quentin,  
Qu'au naistre de vostre gloire  
La nostre deust prendre fin.*

*Mais tu te trompois Espaigne  
Flandre & Angleterre aussi,  
L'heur qui mon Prince accompagne  
Ne perira pas ainsi,*

*Ains croistra deç l'Hyperbore,  
Iusqu'au More plus ardent,  
Et des le liçt de l'Aurore  
Iusqu'au plus bas occident.*

*Dieu ce mal voulut permettre,  
Non pour le veoir abbatu,  
Mais afin de mieux cognoistre  
Sa magnanime vertu.*

*Dont il a veu la constance  
Telle en son aduersité,  
Qu'il veoid orès sa prudence,  
En ceste felicité.*

A BERENGVIER PORTAL,

Treforier de France.

ODE.

**A**VANT que mon liure acheuer,  
Le veux qu'on y puyffe trouuer  
Portal descript en quelque page,  
Afin que le siecle suyuant  
De ce que ie l'ay veu viuant  
Reçoyue quelque tesmoignage.

*Mais que diray-ie, dis le moy?  
Dy moy que ie diray de toy?  
Enseigne moy que doy ie dire,  
Dy moy, ie te pry' rondement  
Où ie doy prendre l'argument  
Pour plus dignement te descrire.*

*Mais non, car ie viens de penser  
Ou ie doys cela commencer  
Que dire de toy ie propose,  
Pensé ie l'ay, & l'escriray,  
Et en l'escruiant ne diray  
Mon Portal, qu'une seule chose.*

*Ie ne veux dire qu'un seul point,  
Qui toutesfois ne sera point  
Que d'une importance notable,  
Car il va iusqu'à ton honneur,  
Qui ioinct avecques ton bon heur  
N'est qu'à ce seul point redeuable.*

*Es tu point quelque peu douteux ?  
Es tu pas grandement honteux  
De ce qu'il fault que ie te dye ?  
Auras tu bien pour m'escouter  
Sans rougir & sans t'irriter,  
L'ame & la face assez hardie ?*

*Celuy que celebrer on veut,  
Et qu'on louë tant que lon peult,  
S'il est present, il s'en offense :  
Et s'offense encores celuy,  
Qui oyt regester dessus luy  
Quelque reproche en sa presence.*

*Mais ce que ie diray, Portal,  
Tu ne recevras point à mal,*

*Ains le prendras comme il faut prendre  
Ce qui vient d'un fidele amy,  
Qui ne dict iamais à demy  
Tout ce qu'un amy doit entendre.*

*Ce que te dire ie pretens  
Ne se dict gueres en ce temps  
A nulle personne qui viue,  
Aussi c'est un si tresgrand cas,  
Que plusieurs nous ne voyons pas  
Dignes que lon le leur escriue.*

*Or, Portal, pour plus ne te veoir  
En trauail d'esprit, de sçauoir  
Ce que i'ay vouloir de t'escrire :  
Portal, tu es homme de bien,  
Homme de bien ne s'en fault rien,  
Voilà ce que ie voulois dire.*

*Homme de bien certes es tu,  
Qui aymes & suys la vertu,  
Fuyant la fraude & la malice,  
Car celluy seul est vertueux,  
Lequel n'est point voluptueux,  
Et lequel deteste le vice.*



## A GVILLAVME BLANCHY.

## ODE.

**I**E ne conuoite point les trefors plantureux  
Des Perses, ny ceux la des Arabes heureux,  
Et si ne cherche point les pierres qu'on va querre  
Bien loin en la mer rouge & par mer & par terre.

Aussi ie ne demande pas  
Les grans pompes, les grans estatz  
Du monde, & les grandes maistrises :  
I'ay l'esprit qui point ne se paist,  
Et qui point encor ne se plaist  
De telles vaines conuoitises.

Ny le ciel, ny le sort souz lesquels ie suis né,  
Vn seul de tous ces biens ne m'ont point destiné,  
Et ne m'en donnent point, mais point ie ne m'estonne,  
Et ne me plains du sort de ce qu'il ne m'en donne.

Ie cherche sans plus de cognoistre  
Quel ie suis, & quel ie doys estre,  
Et cherche en ce faisant le bien,  
Le bien à qui tout autre cede,

*Et qui iamais ne se possède  
Par ceux la qui ne valent rien.*

*Ce bien duquel ie parle & que ie cherche tant,  
Et que tout bon esprit doit aller souhaitant,  
C'est le souverain bien, & la vertu s'appelle,  
Vertu iamais vaincue & tousiours eternelle.*

*C'est elle seulement qui faict  
Que l'homme est homme tout parfait,  
C'est celle encor qui l'achemine,  
Le faisant compaignon des Dieux,  
Et le guidant là haut aux cieux,  
Lieu premier de son origine.*

*C'est pourquoy ie la cherche, & c'est encor comment  
En cherchant la vertu, ie cherche ensemblement  
Des amys vertueux, comme toy qui embrasses  
Vn infiny tresor de vertus & de graces.*

*C'est vn cas commun que de veoir  
Vn homme riche, pour avoir  
Beaucoup de biens de la fortune :  
Mais de veoir vn homme vestu,  
Et riche des biens de vertu,  
Ce n'est vne chose commune.*

*Ie t'ay cherché long tems & t'ay en fin trouué,  
Et te trouuant, Blanchi, i'ay en fin esprouué  
Qu'entre les grans tresors il n'en est ce me semble  
Tel qu'un tresor d'amys qui par vertu s'assemble.*



*la la Nature nous a mys  
Au chemin d'estre faictz amys,  
Faisant noz corps d'une mesure :  
Que pleust aux Dieux que l'esprit mien  
Fust aussi bien semblable au tien,  
Que semblable est nostre stature.*

*Il ne tiendra qu'à toy que pareilz tout ainfi  
Que nous sommes de corps, nous le soyons aussi  
De cueur & de vouloir, sans que nostre alliance  
Tombe iamais au lac d'une ingrate oubliance.*

*Desia nostre cueur est egal  
En l'endroit de ton Cardinal,  
Car si sa grand vertu i'honnore,  
Tu l'honnores ainfi que moy,  
Et si son loz est dict par toy,  
Par moy il sera dict encore.*

*Iamais vn bon esprit des amytiéz ne quiert,  
Que par les voluptez & presentz on acquiert :  
Pour autant que tousiours elles sont peu durables,  
Et sont tousiours des fins qui sont trop miserables.*

*Car tant que les presentz se baillent,  
Et que les voluptez ne faillent,  
L'amytié iamais ne perit,  
Mais dez que les presens perissent,  
Et que les voluptez tarissent,  
L'amytié soudain se tarit.*

*Les amis comme on dict ce sont images d'or :  
Et pour cela iadis & Pollux & Castor,  
Et Pylade & Oreste, & Hercule & Thesée,  
D'un amour reciproque eurent l'ame embrasée.*

*De ceux cy l'un iadis fust tel,  
Qu'il partit son estre immortel  
Pour estre à l'amy fauorable :  
Et l'autre encore ayma si fort,  
Qu'il s'offrit à souffrir la mort  
Pour sauuer son amy coupable.*

*Il faut bannir bien loing ces froides amytiēz  
Tous ces offres si promptz, & ces vaines moytiēz,  
Dont on pipe & deguise, & dont on veult attirer,  
Ayant tousiours le cueur à la bouche contraire..*

*Le vray debuoir ce m'est aduis  
De ceux qui se disent amis,  
C'est d'auoir vne ame commune  
Se conseiller, se conforter,  
Se secourir, se supporter,  
En l'une & en l'autre fortune.*

*Ie iure par les Dieux & par les elemens,  
Ie iure par les cieux, & par leurs mouuemens,  
Apellant à tesmoins l'une & l'autre Thalye,  
Les verdz lauriers de Cyrre & l'eau de Castalie,*

*Que tant que viuant ie seray  
Blanchi, ie te reuereray  
De pure volonté non faincte,  
Sans iamais enfreindre les loix,*

*En quelque fortune où tu sois,  
De nostre amytié si treffaincte.*

*La doncq ouure ta main & la mienne reçois,  
Laquelle en te donnant ie te donne ma foy,  
Et pour rendre à iamais ceste foy perdurable,  
Redonne moy la tienne & me fais le semblable.*

*L'ardeur de quoy nous nous aymons,  
Naist de ce que nous estimons,  
A sçauoir de la vertu haulte :  
La vertu ne sçauroit mourir,  
N'ayons doncq peur de veoir perir  
L'amytié que par nostre faulte.*

A PIERRE GILBERT

Tholosan.

ODE.

**Q**VAND iamais ie n'eusse sçeu veoir  
Les beaux vers qu'au luth tu compasses,  
Pourueu que i'eusse peu sçauoir  
Le bon heur de tes autres graces,  
I'eusse tousiours tenu bien cher

*D'accorder ma lyre d'iuoire,  
Pour deffus ses cordes toucher  
L'vn des merites de ta gloire.*

*Celuy qui tafche à conquerer  
Entre les doctes quelque eftime,  
Pour trop importun emprunter  
De l'vn & l'autre quelque ryme,  
S'enfle orgueilleux du vain honneur  
Qu'il reçoit de l'œuvre non fienne,  
Attendant que tout ce bon heur  
En vitupere luy reuienne.*

*Et soit loing chaffé d'entre nous,  
Non toy, à qui les neuf Pucelles  
Ont faict present d'vn luc fi doux,  
Pour dire des choses fi belles,  
Et qui d'aucun vers eſtranger  
L'honneur faulcement ne ſouhaites,  
Pouuant autrement te renger  
Dans le reng des meilleurs poëtes.*

*Le Soleil ne veid onq' des cieux  
Icy bas choſe qu'il dedaigne,  
Si fort que l'homme vicieux  
Que l'ingratitude accompagne :  
Sifyphe en ſon affliction  
Trop ingrat ſes fautes adouë,  
Et le miſerable Ixion  
L'eſprouue encor deſſus ſa rouë.*

*Et c'est pourquoy ces petitz vers,  
Pour ne cheoir en semblable crime,  
Le contr'echange aux traitz diuers  
De ta docte & coulante ryme,  
T'assurant que l'estroite foy  
De nostre amitié commencée,  
Ne sera non plus que de toy  
De par moy iamais offensée.*

## CONTRE AVCVNS MALVEVILLANS

D'un sien grand amy.

## ODE.

**S**i ceux qui vostre honneur soustiennent en tous lieux  
Sont ores offensez, Muses filles des Dieux,  
Ne doy ie pas pour vous soustenir leur querelle,  
Comme ilz ont soustenu vostre gloire immortelle.  
La doncq' vengeons le tort que lon fait à celluy  
Que i'ayme plus que moy, qui m'ayme plus que luy,  
Et qui des son ieune age au coupeau de Parnase  
Vous fistes à longs traitz boire aux eaux de Pegase.

*Mais fuyez, doctes Seurs, & me laissez icy  
De la vengeance auoir la peine & le soucy :  
Car vostre tendre cueur si vous m'esoutez dire  
Vous feroit trop de mal en vomissant mon ire.  
Sus sus doncques mes vers, sus doncques commençons,  
Et filant noz propos, vne corde tiffons  
Pour en pendre quelcun, comme iadis l'lâmbe  
D'Archiloc pendre fait le malheureux Lycambe.*

*L'amour & la vertu, l'honneur & la pitié  
Sont conuertis en hayne, en vice, & mauuaisié,  
Et maintenant hélas ! la damnable malice  
Poursuit impuniment l'equitable Iustice.  
Vous le sçauetz, malins, qui d'un iniuste effort  
Contre un pauvre innocent machinez un grand tort.  
Et quoy n'auous point peur dites race maudite,  
Que le Roy Iupiter contre vous se despote,  
Et que d'un foudre aigu sur voz testes getté,  
Il punisse bien tost vostre meschanceté ?  
Le voy deia le ciel qui s'obscurcit la face,  
Le le voy courroucé qui voz fautes menace,  
Et de pluye & de gresle & de ventz fierement  
Presage voz desseins estre faictz vainement.  
Defia mes vers sur vous ont quelque seigneurie,  
Et defia ie vous voy suyuiç d'une Furie,  
Qui d'un fouet retors de serpens furieux  
Bourrelle sans repos voz bouches & voz yeux.  
Le voy d'un noir venin ia voz gorges mouillées,  
Le voy de sang infaiçt voz poytrines souillées,  
Le voy dix mille soins & dix mille remordz  
Vous liurer des tormentz pires que mille mortz.*

Tous voz lietz desormais seront semez d'espines,  
Et avecq' voz defirs voz cautelles malignes  
Retourneront sur vous, pour vous donner l'ennuy  
Dequoy meschamment vous poursuyviez autrui :

- » Car les Dieux en tout tems vengent la iuste offense,
- » Et s'ilz ont retardé quelque fois la vengeance,
- » Ilz la font à la fin tellement en courroux,
- » Que l'exemple en demeure à iamais entre nous.

Je ne sçauois penser qu'une femme benigne  
Vous ayt peu concevoir dans sa douce poytrine :  
Car vostre naturel ennemy de douceur,  
Et voz traistres defirs, me font maintenant seur  
Que quelque ourse cruelle enfle de felonnye  
Vous enfanta iadis aux rochers d'Hircanye.  
Vous ne vous peustes oncq, malheureux, que de fiel,  
Vous ne dressastes oncq voz yeux deuers le ciel,  
Mais tousiours embourbez dans quelque sale ordure,  
Vous faictes voz effetz telz que vostre nature.  
Voyci la sage vierge ententive à mes vœux,  
Qui vient de sa Gorgonne espreindre les cheueux,  
Et de l'infection qui par terre s'escoule,  
Pour vostre vray repas vostre gorge elle saoule,  
Je voy ia ses dragons qu'elle tient par la main,  
Afin de tourmenter vostre cueur inhumain,  
Je les vois acharnez dessus vous ce me semble,  
Je les voy mutinés s'entrecombatre ensemble,  
A qui sera premier à deschirer ce cueur,  
Que vous auez si plain de rage & de ranqueur.

Le mal que sent Syfippe, Ixion, ou Tantale  
Pour son meschant forfait en la troupe infernale,

N'aprobe point du mal qui vous est appresté,  
Pour punir iustement vostre inhumanite.  
Et qu'il ne soit ainfi, vostre ame est ia sayfie  
Du tourment eternal de telle ialousie,  
Que ie ne scay, peruers, si ceux la des enfers  
Ont de si griezqz tourmentz pour leurs crimes souffertz.  
Mais c'est le moindre encor du tourment de voz ames :  
Car ceux la d'entre vous qui plus aymés voz femmes,  
Verrés deuant voz yeux sur vostre front asseoir  
Les branches de malheur qu'on porte sans les veoir.  
Et quand dorefnauant vous attendrés à table  
Voz repas en repos, vne horreur effroyable,  
D'un estocq affillé sur voz testes pendra,  
Qui tousiours vostre vie en suspens vous tiendra,  
Puis quand des presentz metz dont le goust nous conuie  
Vous cuyderez menger & passer vostre enuie,  
Trois Harpyes soubdain du bec vous volleront  
Voz morceaux, & pour vous tousiours se soulleront.  
Ainsi de vous subgectz à telle destinée  
Qu'elles tindrent subgect le malheureux Phynée  
Elles rauiront tout & lairront le lieu plain  
D'une grand' puanteur & vous d'une grand' fain  
Qui deuiendra tousiours & plus grande & plus forte,  
Iusqu'à tant qu'il suruienne vn tourment d'autre sorte  
Pour vous desaffamer, & lors vous mengerez  
Encores quelque fois, & seruiz vous serez  
Du plat mesme & des metz dequoy l'enuie blesme  
En son obscur manoir se repaist elle mesme.  
Et si quand ces viures vous aurez acheuez  
Quelque peu d'apetit encor vous vous trouuez,



*Desireux de goustier de quelque autre viande  
On vous la donnera encore plus friande.  
Car ayant rempli d'eau votre esthomas profond,  
Vne vipere en vie on rura dans le fond,  
Qui s'enflant dans ceste eau d'une despitueuse ire,  
En vous rechatouillant vous pourra faire rire.*

*Puis quand la noire nuit viendra chasser le iour,  
Vous trouuerez, mutins, à chasque carrefour  
Vne Hecate à trois cheffz, qui d'une voix horrible  
Vous mettra dedans l'ame vne crainte terrible,  
De sorte que sentant sa froideur au dedans,  
Fremissant des genoux, & craquetant des dentz,  
Les cheueux herissez, & le visage blesme,  
Vous vous en refuyrez d'une frayeur extrême,  
Et courant roidement vn tel sault tumberez  
Que la moytié du test vous vous en casserez :  
Puis estant releuez, & fuyant de plus belle  
Ferez de vostre sang vne trace nouuelle,  
Et ne trouuerez chose au deuant de voz piedz,  
Qu'estre vous ne pensez cela que vous fuyez :  
Comme vn troupeau de fons quand ilz ont veu leur mere  
Occise entre les dentz d'une fiere Panthere,  
Qui ne trouuent aux boys, arbre, tronc, ny buysson  
Qui soubdain ne leur donne vne horrible frisson,  
De sorte qu'il leur semble à tous coups que la beste  
Ait defia mis sa dent sur leur craintiue teste.*

*Mais c'est le moindre effroy que vous pourrez auoir :  
Car l'ombre de vous mesme en venant à la veoir  
Vous en donnera tant, que plus froidz que du marbre,  
Vous vous irez tapir souz les branches d'un arbre,*

*Afin d'euter mieux à vous veoir de rechef:  
Et soudain vous orrez gronder sur vostre chef  
Vn tonnerre des cieux, & tumber bas vn fouldre  
Qui sans vous offenser brisera l'arbre en pouldre,  
De sorte que tremblans plus que iamais de peur,  
Vous vous en refuyrez, traistres de meschant cueur,  
Sous vn tombeau de mort en quelque cimitiere  
Pensant plus seurement passer la nuit entiere.  
Mais vous ne vous serez si tost mis en ce creux,  
Qu'un fantosme vestu d'un linceul tout terreux  
Monstrant au lieu des yeux vne grande ouuerture,  
Et s'esleuant, hideux, hors de sa sepulture  
Vous en fera sortir, avecq plus de terreur,  
Que vous n'aurez oncq eu de martire & d'horreur.*

*En fin vous paruiendrez chacun en sa demeure,  
Et vaincu de travail vous gecterez de l'heure  
Sur voz litz attendans, où laissez de gemir  
Après mille souspirs vous pourrez endormir.  
Mais vous n'aurez si tost cloz l'œil souz la paupiere,  
Que vous esprouerez vne peine plus fiere,  
Songeant qu'un grand dragon vous vueille deuorer,  
Et que plus vous voudrez le secours implorer  
D'aucuns hommes loingtains, de peur qu'il vous affolle,  
Et tant moins vous aurez de voix & de parolle,  
Puis estans esueillez & le iour eident,  
Vous le passerez tout comme le precedent,  
Et filerez ainsi le cours de vostre vie,  
A mille pauuretez iustement asseruie,  
Iusqu'à tant que la Mort vous enuoyra là bas  
Paistre voz meschans cueurs d'un plus meschant repas.*

## AV PETIT ENFANT

De sa dame.

ODE.

**D**E quel vers digne de ton heur  
Pourray ie chanter ton honneur,  
Margarin, l'enfant de Madame,  
Qui te paiz en l'aillet vermeil  
Qui croist en sa bouche de basine,  
Lors que pour t'induyre au sommeil  
Te baissant d'aïse elle se pasme :

Je ne tiens ton heur des plus grans,  
Margarin, pource que tu prens  
Ton nom d'yne grand Marguerite,  
Ny pour la race dont tu sors,  
Quelque honneur qui dans elle habite,  
Ny pour les biens & les trefors  
Dont ie voy que ton pere herite.

Mais heureux ie te dy cent fois,  
Pour auoir reposé neuf moys

*Aux flancz d'une dame si belle,  
Qui semble descendre des cieux  
Comme vne Pandore nouvelle,  
Et qui d'un seul traict de ses yeux  
Faiçt languir cent hommes pour elle.*

*Et ne pense point que les biens  
Qui doyuent vn iour estre tiens,  
Ny que ton heur plus desirable,  
Coulast en toy quand tu nasquis  
De ton ascendant fauorable,  
Car l'heur & le bien t'est acquis  
Par l'heur de ta mere admirable.*

*Quel Arabe aussi tant heureux,  
Ou quel Indois si plantureux,  
De plus beaux presentz nous ameine  
Que l'or de son poil annellé,  
Que l'ambre gris de son haleine,  
Et que de son front estoilé  
Les petitz arcz de noir hebene ?*

*Nulle mer deux couraulx plus beaux  
Ne cache au profond de ses eaux  
Que ceux de sa bouche vermeille,  
Ny nul gay printemps ne nous peint  
En may, vne roze pareille,  
A celle qui croit en son teinct  
Plaine d'honneur & de merueille.*

*Du soleil l'ardente chaleur  
Des ailletz flestrit la couleur,  
Et la bize quand l'hyuer dure  
Seche les plaines & les boys:  
Mais ny le chault ny la froidure  
Par les chaultx ou froidureux moys,  
A son teint ne peult faire iniure.*

*En tout temps, petit Margarin,  
Le mastic, & le romarin,  
La lauande & la mariolaine,  
Croissent de sa bouche à l'entour,  
Bouche de roses toute plaine,  
Et en tout temps l'enfant Amour  
Armé de son arc s'y promeine.*

*Aussi cettuy-la ne sçait point  
Comment ce petit Dieu nous poinct  
D'un trait plain d'aise & de martire,  
Qui ne l'oit doucement parler,  
Qui ne la veoid doucement rire,  
Et ne la veoid par fois baller,  
On ne l'oit quand elle souspire.*

*N'es tu doncq heureux de pouuoir  
Quand tu veulx à ton aise veoir  
Ce poil qui l'or mesmes efface,  
Ces yeux, deux celestes brandons,  
Ces lix qui croissent en sa face,*

*Et ces beaux petitz Cupidons  
Qui volent en sa bonne grace.*

*Voilà seulement ce qui faict,  
Margarin, ton heur si parfaict,  
Mais qui faict agrandir ta gloire :  
C'est que tu prens le iour cent fois  
Ces tetins qui semblent d'iuoyre,  
Et les testastant de tes doigtz  
Mignard leur demandes à boire.*

*Le nectar que lon boit aux cieux,  
Ne fut oncq si delicieux  
Que la liqueur qu'elle te donne,  
Et croy qu'à bon droid Iupiter,  
Iupiter le grand Dieu qui tonne,  
Lairroit pour en venir taster  
Son sceptre & sa grande couronne.*

*Garde doncq' bien, petit enfant,  
Enfant de mon heur triumpant,  
D'offenser sa blanche poytrine,  
De tes ongles par marrisson,  
Ou de ta gensive pourprine,  
Mesmes or' petit enfançon  
Qu'elle est encore en sa gefine.*

*Mais heureux va tousiours croissant,  
Et quand ton printemps florissant*

*Viendra coutonner ton visage,  
D'un petit poil d'or foleton,  
Ne sois, Margarin, si peu sage  
Qu'importun comme vn Phaëton,  
Cerches toy mesmes ton dommage.*

*Ains r'acheminant à bon train,  
Laisse tousiours guider le frain  
De tes chaultz desirs à ta mere,  
Et ne sois si fort effrené  
Que celluy qui du libre Pere  
Fut à sa requeste estrené  
De tant d'or à son vitupere.*

*Et si i'ay de toy merite  
Pour auoir ta gloire chanté,  
Margarin, quelque recompense,  
Ie te pry, mignon, donne luy,  
Donne luy bien tost cognoissance  
De la langueur, & de l'ennuy  
Que ie sens ore en son absence.*

*Et faiç, Margarin, si tu peulx  
Qu'elle reçoie encor les vœux  
Qu'humblement deuot ie luy dresse,  
Et que l'aigreur de mon tourment  
Elle change en douce allegresse,  
Permetant que plus librement  
Ie luy descouure ma destresse.*

*Qu'ainfi puiffes tu plus heureux  
Deuenir vn iour amoureux  
De quelque dame auffi diuine,  
Et par vn semblable moyen  
La trouuer plus douce & benigne,  
Pour en fin obtenir le bien  
Qu'apprend l'amoureuse Cyprine.*

## L'HYMNE DE BACCHVS,

A PIERRE DE RONSARD

Vandofmois.

**O** RES qu'en ce banquet nous faisons, chere troupe,  
Courir de main en main cette vineufe coupe,  
Chantons pour acomplir ce myftere diuin,  
Quelque bel hymne au Dieu des coupes & du vin,  
Afin qu'en ces feftins tousiours il nous rapelle.  
O guerrier excellent, nay de race immortelle,  
De qui les faints autelz, la victoire & le nom,  
Eftans defia preueuz, despiterent lunon,  
Tant qu'elle fift mourir par fa caulte fineffe,



*D'une trop dure mort tu mere en sa grosseſſe.  
Le monde cogneuſt bien ce iour la que les Dieux  
Vouloient faire descendre vn miracle des cieux :  
Car Iupiter armé de fouldre & de tonnerre  
(Ne pouuant autrement) descendit ſur la terre,  
Et pleurant de regret vint ta mere acoller,  
Et l'acollant luy vint ſa poytrine bruller.  
A l'heure tu ſortis du ventre de ta mere  
Tout noircy de fumée, & Iupiter ton pere  
Pour acomplir le temps propre à l'enfantement,  
Te cacha dans ſa cuyſſe auſſi ſoubdainement :  
Et r'y tint ſi long temps, que la lune cornuë  
Etoit preſque dix fois deuers nous reuenüe,  
Auant que tout formé tu ſortiffes au iour,  
Veoir la clarté qui luyt en ce commun ſeiour.*

*Ainſi né par deux fois on te mit à nourrice,  
Mais il faluſt bien toſt t'aller cacher à Nyſſe,  
Car la fiere lunon, pour ſa rage guerir,  
Te cherchoit en tous lieux pour te faire mourir.*

*Depuys, Pere ioyeux, croiſſant avecques l'age,  
Te fiant orgueilleux en l'heur de ton lignaige,  
Tu fiſz ſentir au Perſe, à l'Arabe, à l'Indois,  
Au Baſſe, & à l'Hircain, cela que tu pouuois,  
Mais tes braues honneurs, tes forces & ta gloire,  
N'euffent point paranné de ton nom la memoire :  
Et l'homme encor à peine euſt allumé des feuz  
Sur tes ſacrez aultelz, decorés de ſes vœuz,  
Ny ton vieillard Sylene, & tes folles Menades,  
N'euffent acompaigné tes vineuſes Thyades,  
Et n'euffent point chanté tous enſemble à la fois*

Ta grandeur & ton nom d'une si belle voix,  
Ainçois t'eussent laissé vaincu de ta victoire,  
Si tu n'eusses appris le premier à bien boire,  
Et n'eusses descouvert le premier ce beau fruit,  
Qui fait le iour obscur & luisante la nuit.  
Et pour cela ie croy si par bonne fortune  
Tu fusses arriué quand Pallas, & Neptune,  
Estoient en different d'Athenes baptiser,  
Qu'elle eust voulu son nom du tien favoriser :  
Si fort en le nommant les espritz il recrée,  
Et si fort aux mortelz voire aux Dieux il agréé.

Mais qui seroit celui qui pourroit dignement  
Celebrer le bon vin, la vigne & le serment,  
Leur beaulté, leur honneur, leurs vertus infinies,  
Et l'heur qui vient par eulx en toutes compaignies ?  
Sans la liqueur du vin, cette sainte liqueur,  
L'homme cent fois le iour defauldroit de son cueur.  
La nature reçoit du vin toute sa force.  
Le vin est aux espritz une subtile amorce,  
Qui les eleue au ciel ardemment éperduz  
Pour faire des discours non iamais entendu.

Quand le fleuve coulant est bridé de la glace,  
Et que le champ demeure orphelin de sa grace,  
Et les boys d'alentour sont des ventz abatuз,  
Qui fait aller ioyeux par les champs deuestuз,  
Et qui defaigrit plus du voyager la peine,  
Que le bon vin qu'il porte en sa bouteille pleine ?  
Puis quand l'aronde vient annoncer le printems,  
Quel autre doux plaisir fait noз cueurs plus contens,  
Qu'estre au bord d'un ruyseau, & couchés plat à terre

Couronner d'un bon vin ou la tasse, ou le verre,  
Et boyre l'un à l'autre, aualant & le vin  
Et tout ce que lon a de peine & de chagrin ?

- » Ceres ayme le vin, & Venus est glacée
- » Si la liqueur du vin n'enflamme sa pensée.

Et lors que l'auantchien eschaufe nostre iour,  
Et qu'on n'ose sortir du familier seiour,  
De peur que trop au vif le visage il nous touche,  
Quel plaisir reçoit on de s'arrozer la bouche  
Auecq quelque bon vin meslé parmy de l'eau,  
Pour se desalterant n'alterer le cerueau ?

Et quand l'Autonne arriue, & qu'on veoid sur la treille,  
L'esclat delicieux d'une grappe vermeille,  
Quel esclat de rubis tant fust il de valeur,  
Vouldroit on égaller à sa belle couleur ?

Quand le petit enfant, en sa tendre ieunesse,  
Sent dedans ses espritx quelque lente foiblesse,  
On le faict reuenir par le vin seulement.  
Le vin sert à l'enfant & de nourrissement,  
Et d'un soustien encor, qui les membre conforte,  
Et qui croit la chaleur en son ame peu forte.  
Aussi quand l'homme arriue en son eage parfait,  
Il ne faict sans le vin iamais un bon effect,  
Et seul le vin luy sert de soustien, & defense.  
Et quand l'homme vieillard à radoter commence,  
Et qu'il veoid ia la mort de pres le talonner  
Que peult on que du vin pour confort luy donner ?  
La seule odeur du vin de la tombe le tire,  
Et faict que decrepit il ayme encor à rire.  
Bref en toutes saisons il nourrit nostre corps,

*Il tient en paix en nous les discordans acordz,  
Il chasse nostre crainte & croist nostre courage,  
Il chasse la paresse, & fait bien davantage,  
Car d'une sainte force il fait veoir à noz yeux  
Les poles, les cerceaux, & les Astres des cieux,  
Il faict veoir de Phebus la flambante carriere,  
Il faict veoir de Phebé l'inconstante lumiere,  
Les douleurs d'Orion, l'extrême ardeur du chien,  
Et les deux plains tonneaux & de mal & de bien.  
Il nous conduict aux montz où les Muses habitent,  
Et où mille beaux vers par cueur elles recitent,  
Il nous faict caroller avecq elles au son  
Ou du luth de leur Frere, ou de quelque chanson.*

*O vieil harpeur Gregeois ! que sept villes approuvent  
Pour leur cher nourrisson, tant grand elles te trouuent,  
Tu sçaiç que vault le vin, car il t'accompagnoit,  
Et ta carte & tes vers bien souuent il teignoit,  
Quand tu faisois rougir les vndes de Sca mandre,  
Du sang des filz de Troye ains qu'elle fut en cendre,  
Et quand rompant de nuict la besoigne du iour,  
Penelope attendoit d'Vlysse le retour.*

*Aussi c'est la raison qui t'a faict, Pere libre,  
De pampre & de l'yerre environner son liure,  
Comme estant l'ornement de tes propres cheveux.*

*Je te salue Pere, & te dresse mes vœux,  
Enfant que Iupiter eust iadis de Semele,  
Je te saluë encor d'une autre ardeur nouvelle  
Euan, Iâch, Bacchus, Bromien, Lyéan,  
Thyonée aux beaux yeux, Thebain, Victylean,  
Et de ce verre plain, deuot en ton seruice,*

*Le m'en vaiꝝ commencer vn nouveau sacrifice,  
Auecques mon Ronfard l'honneur du Vendosmois,  
Pour ioindre à cest honneur, l'honneur du Quercinois,  
Fauorise nous doncq, & de pampre façonne  
Pour chacun de nous deux vne belle coronne.*

## A BACCHVS ENCORE,

POVR PVNIR VN GOVRMANT

De raifins.

ODE.

**T**oy, qui iadis d'un puissant bras  
Feiꝝ si bien tresbucher à bas  
Les Geantꝝ enfans de la terre,  
Allors qu'en eschellant les cieux,  
Ilꝝ osoient encontre les Dieux  
Commencer de faire la guerre:

*Toy diꝝ ie pere Lempnien,  
Enfant du grand Saturnien,*

*Qui d'une puissance indomtée  
As si bien vengé de ta main,  
Le tort l'oultrage & le dedain  
Que t'ont faict Lycurgue & Panthée :*

*Toy dis ie encore Dieu puyssant,  
Toy Dieu vengeur & punissant,  
Qui as dompté l'Inde & le Gange,  
Venge nous de ce vieil Breton,  
Qui de iour & de nuit glouton  
Hume toute nostre vendenge.*

*Car encore que les raisins  
Ne soyent en ces coustaux voisins  
De toutz poinctz meurs, & que l'Automne  
Ne les ait du tout colorez,  
Le gourmand les a deuorez  
Et se rid quand on s'en estonne.*

*Celenon, ny ses seurs aussy,  
N'eust tel goufier que cettuy cy,  
Qui toutes noz vignes deuore :  
Et quand l'Orque retourneroit  
Qui tant de vierges deuoroit,  
Tel goufier il n'auroit encore.*

*Escarte doncq, Pere vengeur,  
Cest insatiable vendengeur,  
Et nous deffendz de sa grand gueule,*

*Car autrement ton fruit diuin  
Nous sera vain, & nous sans vin  
Ne boirons que l'eau toute seule.*

## VOEV A PAN.

**N**AGVERE *cerchant dans ces boys  
Vn cheureau que perdu i'auois,  
Le veiz vne bische cachée  
Dans vn buysson demy couchée:  
Parquoy ie prins mon arc soubdain,  
Et tirant vn trait inhumain,  
La beste i'ataignis de sorte  
Qu'aussi tost elle tomba morte.  
Et lors ie m'encourus pour veoir  
Le coup qui l'auoit faicte cheoir,  
Et trouuay deux fans deffouz elle,  
Tenans chacun vne mammelle,  
Et tous deux comme neige blancz,  
Fors quilz auoient taschez les flancz  
D'une petite tasche grise,  
Certain augure de ma prise:  
Car ie les mis le lendemain  
Dans vn panier faict de ma main,  
Et m'en allay avecq l'Aurore,  
En faire vn present à ma Flore,*

*Le porte brandon de Cypris,  
Pour aultant que d'un filet gris  
Et d'un blanc elle entortillonne  
Tous les bouquetz qu'elle me donne.  
Depuys ayant faict escorcher  
Et faict roustir toute la cher,  
Auecq de bon vin que i'appreste  
A mes compaings i'en feiz la feste.  
Ore en ta faueur, ô Dieu Pan,  
Sur ceste arbre esbranché i'appen'  
Le chef & la peau de la beste,  
Pour t'honorer de ma conqueste.*

## VOEV A PALES.

**P**OUR auoir en ceste prée,  
A toy Pales consacrée,  
Folastre deux ou trois fois,  
Deux ou trois iours de ce moys,  
Auecq ma Nymphette gaye,  
Tandis que sur ceste haye  
Cent petitz oyseaux chantoient  
L'aïse auquel ilz nous sentoient,  
Ie te dresse, ma Déesse,  
Ma Déesse, ie te dresse  
Sur ces quatre gazonz verdz,



*De nouvelle herbe couuertz,  
Vn petit autel de terre  
Tapissé de verd lierre :  
Et ces rozes, & ces liz,  
Que i'ay naguere cueilliz,  
Sainte Pales, ie te donne  
Pour t'en faire vne coronne.*

## VOEV A BACCHVS.

**I***E te sucre, filz de Semele,  
En ces beaux vignobles pamprez,  
Cette belle treille nouvelle  
Couuerte de raisins pourprez,*

*Afin ô Pere, que tu gardes  
Ces autres ceps & ces raisins :  
Et non pas des cheures rongeardes,  
Ny des vieux satires voifins,*

*Non pas de la tempeste encore,  
Qui peult les vins endommager,  
Mais du Breton qui les deuore  
Ains qu'il soit temps de vendenger,*

*Car il peult faire du dommage  
Plus en vn iour, qu'en vingt fuyuans,  
N'en feroient ne cheure sauuage,  
Satyre, ne gresle, ne ventz.*

## VOEV A MERCVRE.

O Dieu des Dieux le messager,  
Dieu trucheman, Dieu voyager,  
Qui l'esprit des hommes esueille,  
Et qui les endors à ton gré,  
Faisant de ton sceptre sacré  
Cent mille plus belles merueilles,

Si tu faiç qu'au partir d'icy  
l'aille sans cheoir iusqu'en Quercy,  
Et que de Quercy ie reuienne,  
Sans cheoir & sans me faire mal,  
Ne montant iamais sur cheual  
Dont quelque dommage m'aduienne,

Si tu le faiç, ie te donray,  
Desque de retour ie seray,  
Mon fouet, & mon escharpe grise,  
Mon caban long iusqu'aux talons,  
Mes bottes & mes esperons,  
Mon coyffinet & ma valise.



## VOEV A VENVS.

**S**i par toy, fille de la mer,  
Mere du Dieu qui faict aymer,  
Déesse qu'en Cypre on adore,  
Et Royne du tiers de noz cieux,  
Qui es la volupté des Dieux,  
Et celle des hommes encore :

Si par toy, Royne, ie puis veoir,  
Veoir & auoir en mon pouoir,  
Ma douce maistresse si belle,  
La baisant quand il me plaira,  
Et lors que bon me semblera  
Couchant encore avecques elle :

Ie n'iray deffus ton autel  
Honorant ton nom immortel,  
Aporter vn grand sacrifice,  
Ny ne m'amuseray encor,  
Sur de grandes colonnes d'or  
Te bastir vn grand edifice.

Mais bien i'iray à ton honneur,  
Si par toy i'ay tant de bon heur,

*T'apporter des rozes nouvelles,  
Des œilletz freschement cueilliz,  
Des marguerites, & des lis  
Avec vn pair de Colombelles.*

A SA DEMEVRE

Des champs.

ODE.

**P**ETIT iardin, petite plaine,  
Petit boys, petite fontaine,  
Et petitiz coustaux d'alentour,  
Qui voyez mon estre si libre,  
Combien serois ie heureux de viure,  
Et mourir en vostre seiour !

Bien que voz fleurs, voz bledz, voz arbres,  
Et voz eaux ne soyent pres des marbres,  
Ny des palays audacieux,  
Tel plaisir pourtant i'y retire,  
Que mon heur si ie l'ose dire  
Le ne voudroy quicter aux Dieux :

*Car ou soit qu'vn liure ie tienne,  
Ou qu'en refuant il me souuienne  
Des yeux qui m'enflamment le sein,  
Ou qu'en chantant ie me promeine,  
Toute sorte de dure peine,  
Et d'ennuy me laisse soubdain.*

*Toutesfois il fault que ie parte,  
Et fault qu'en partant ie m'escarte  
De voz solitaires destours,  
Pour aller en pays estrange,  
Souz l'esper de quelque louenge,  
Malement trauailler mes iours.*

*O chaste vierge Delienne,  
De ces montaignes gardienne,  
Si i'ay tousiours paré ton dos,  
D'arc, de carquois & de sagettes,  
Couronnant ton chef de fleurettes,  
Et sonnans sans cesse ton loz,*

*Fais que long temps ie ne seiourne,  
Ainçois que bien tost ie retourne  
En ces lieux à toy dediez,  
Revoir de tes Nymphes la bande,  
Afin qu'en ces autelz i'appende  
Mille autres hymnes à tes piedz.*

*Mais soit qu'encore ie reuienne  
Ou que bien loing on me retienne,*

*Il me refouuiendra toufiour,  
De ce iardin, de cefte plaine,  
De ce boys, de cefte fontaine,  
Et de ces couftaux d'alentour.*

A MICHEL DE MAGNY,

Son pere, mourant.

ODE.

**T***u as vefcu, mon pere cher,  
Sans qu'on te puyffe reprocher  
D'auoir eſté pauvre, ne riche,  
Ny d'auoir ton temps deſpendu,  
Qu'aux lettres aſſez entendu,  
Sans eſtre n'auare, ne chiche.*

*De nulle ambition ſurpris,  
Sain du corps, & plus des eſpritz,  
Pourueu d'yne charge honorable,  
Conſtant en ton aduerſité,  
Modefte en ta felicité,  
Et toufiours aux tiens ſecourable.*

*Maintenant tu t'en vas aux cieux,  
Gouster l'heur que donnent les Dieux,  
Va doncq', mon cher pere, y reuiure,  
Et faiç pour ton filz garentir  
Des trauaux qu'il pourroit sentir,  
Que bien tost il t'y puyffe suyure.*

## SVR LE TOMBEAV DE MARGVERITE

De Parra, sa mere.

## ODE.

**M**VSES laissez vostre coupeau,  
Pour assister sur ce tombeau,  
A la complainte trop amere  
Que ie faiç de ma chere mere,  
Ainsi qu'il vous pleust assister  
Muses, à sa plainte profonde,  
Quand son heure vint d'enfanter,  
Et que ie deuz entrer au monde.

*Et ne dedaignez ceste fois  
D'accorder voz sons à ma voix,*

*Comme elle viuante en ces places  
N'a iamais dedaigné voꝝ graces,  
Car foubdain que ie sceuꝝ parler,  
Elle pour plus heureux me rendre,  
Me fit aux eſtudes aller,  
Pour les douces lettres apprendre.*

*Et tant euſt de ſoing de me veoir  
Profiter en voſtre ſçauoir,  
Que mille fois en ſa preſence,  
Pour auoir quelque cognoiſſance  
De ceila que i'auoys appris,  
Elle me le faiſoit relire,  
Ou, pour exercer mes eſpritꝝ  
Par cueur me le faiſoit redire.*

*Et tandis qu'elle m'eſcoutait,  
De ſa pochette elle gettoit  
Quelque poire ou quelque ceriſe,  
Pour me nourrir en mignardiſe.  
Puis à mon maiſtre deſſendoit  
Me faire nul traictement rude,  
Et par ce moyen me rendoit  
L'eſprit plus ardent à l'eſtude.*

*Maintenant pour recompencer  
Le ſoing qu'elle euſt de m'auancer,  
Et pour le regret que ie porte  
De ce que ſi toſt elle eſt morte,  
L'eſpens ſur ſa tombe ces fleurs,*



*Maint bel œillet, & mainte roze,  
Et de ce lait, & de ces pleurs  
Tefmoins de mon dueil ie l'arrose.*

A FRANCOIS PESLOE,

Sur la mort d'une sienne sœur.

ODE.

**S**ON pouuoit par pleurs & par plainctes  
Quand les personnes sont estainctes,  
Hors du tombeau les retirer,  
Ranimant leur terrestre masse,  
Je voudrois quand quelcun trespasse  
Qu'on ne fist que plaindre & pleurer.

Mais puis que sans esgard la Parque  
Nous gecte en l'infemale barque,  
Pour passer le fleuve oublieux,  
Sans espoir que plus on reuienne,  
Il fault sans plus qu'on se souuienne  
Que les Dieux font tout pour le mieux.

*La doncq', resouldz toy & r'effuye  
De cette larmoyante pluye,  
N'estriuant encontre le ciel:  
Et pense que c'est la coustume,  
Que tousiours apres l'amertume  
Plus doux on sauoure le miel.*

*Ta sœur acheuant fortunée  
Tout le cours de sa destinée,  
S'en monte maintenant la hault,  
Où de nulle angoisse s'uyue,  
Elle va commencer la vie  
Dont le bien iamais ne deffault.*

*Nous auons le froid sur la terre,  
Et le chault qui nous faict la guerre,  
Tantost la pluye, & le beau temps:  
Mais aux lieux ausquelz à cette heure  
Ta sœur va faire sa demeure,  
On ne veoid iamais qu'vn printems.*

*Tousiours la saison y est vne,  
Et tousiours le Soleil, la Lune,  
Et les Astres y sont tous vns:  
Mesmes de fruidz & fleurs les plaines,  
Y sont tousiours largement pleines,  
Et les biens y sont tous communs.*

*Si doncq quand l'esprit abandonne  
Le pauvre corps d'une personne,*

*La personne abandonne auffi  
Toutes ces miseres molestes,  
Pour aller entre les celestes  
Viure sans peine & sans soucy.*

*C'est mal fait, s'il aduient qu'on meure,  
Que le mort on souspire & pleure,  
Quand il part d'un si pauvre lieu :  
Viuons donc, & quoy qu'il aduienne,  
Suyuons d'une adresse crestienne  
La sainte volunté de Dieu.*

#### SVR LA MORT DE MELLIN

De Saint Gelay.

ODE.

**C**VPIDON de trop grand ennuy  
En plourant son honneur deplore,  
Et Venus plourant comme luy,  
Comme luy se deplore encore,

*Sans cesse cest ennuy sentant,  
Et plourant encore sans cesse,  
Mesmes sans cesse lamentant  
L'object de leur griefue tristesse.*

*De l'un les brandons sont esteintz,  
De l'autre le carquoys est vuyde,  
Mais de mesme douleur atainctz  
Ilz ont de pleurz la face humide.*

*Soit que Phebus se leue aux cieux,  
Ou soit qu'en la mer il se couche,  
Mille pleurs sortent de leurs yeux,  
Et mille plainctes de leur bouche.*

*Le fiel leur semble ore estre doux,  
Et le doux leur semble amertume,  
La paix leur semble ore courroux,  
Et glaçons ce qui nous alume.*

*Ilz n'ont repos ne iour ne nuit,  
Et n'ont nul plaisir qui leur plaise,  
Que le desplaisir qui les fuyt,  
Pour les plonger en ce malaise.*

*Naguiere plourant leurs malheurs,  
Pallas qui suruint dauanture,  
S'enquit qui leur causoit ces pleurs,  
Et ceste complaincte si dure.*

*Cesse dict Amour de tenter,  
Cesse de tenter Vierge sage,  
Qui me meult de tant lamenter,  
Et baigner de pleurs le visage.*

*Et te ressentant de l'esmoy,  
Qui faict que iustement ie pleure,  
Pleure Déesse, avecques moy,  
Pleure iustement à ceste heure.*

*Et vous Muses, pleurez aussi,  
Pleurez encor Graces si belles,  
Et venez vous Nymphes d'icy,  
Pleurer encore avecques elles.*

*Mellin vostre plus grand honneur,  
Mellin nostre plus grande gloire,  
Mellin nostre commun bon heur,  
Est en bas sur la riue noyre.*

*De dire plus oultre son nom,  
Et son sçavoir & son merite,  
Et ses vertuz & son renom,  
Ce seroit chose trop redicte.*



## DE LA CONDITION

DE LA VIE DES HOMMES.

A Ian Castin.

ODE.

**M**ON Castin, quand i'apperçois  
Ces grans arbres dans ces boys,  
Despouillez de leur parure,  
Ie rauasse à la verdure  
Qui ne dure que six moys.

Puis ie pense à nostre vie,  
Si malement asseruie,  
Quel' n'a presque le loisir  
De choisir quelque plaisir  
Qu'elle ne nous soit rauie.

Nous semblons à l'arbre verd,  
Qui demeure vn temps couuert

*De mainte feuille nayfue,  
Puis dez que l'hyuer arriue  
Toutes ses feuilles il perd.*

*Ce pendant que la ieunesse  
Nous respand de sa richesse,  
Toufiours gays nous floriffons  
Mais foubdain nous fletriffons  
Affailliz de la vieillesse.*

*Car ce vieil faucheur, ce Temps,  
Qui deuore ses enfans,  
Ayant aïslé noz années,  
Les faict voler empannées  
Plustoft que les mēsmes ventz.*

*Doncques tandis que nous sommes,  
Mon Caſſin, entre les hommes,  
N'ayons que noſtre aïſe cher,  
Sans aller la hault cercher  
Tant de feuz & tant d'atomes.*

*Quelque fois il fault mourir,  
Et ſi quelcun peult guerir  
Quelque fois de quelque peine,  
En fin ſon attente vaine  
Ne ſçait plus où recourir.*

*L'eſperance eſt trop mauuaiſe  
Allons doncques ſouz la braiſe*

*Cacher ces marrons si beaux,  
Et de ces bons vins nouveaux  
Appaisons nostre mesaise,*

*Aisant ainsi nostre cueur,  
Le petit Archer vainqueur  
Nous viendra dans la memoire,  
• Car sans le manger & boyre  
• Son traict n'a poinct de vigueur.*

*Puys avecq' noz Nymphes gayes  
Nous irons guerir les playes,  
Qu'il nous fist dedans le flanc,  
Lors qu'au bord de cest estang  
Nous danfions en ces saulayes.*

*Quand d'aymer ie cesseray  
Vieil & foible ie seray,  
Et c'est pourquoy ie desire  
Que la mort d'icy me tire  
Soubdain que i'enuieilliray.*

*Car ayant perdu la grace,  
Et portant crespé la face,  
On est dedaigné tousiours,  
Et vault mieux finir ses iours  
Dez que la ieunesse passe.*





## A IAQVES GUYON.

## ODE.

**C**e iourduhy tandis que l'Aurore,  
Tithon estant au liſt encore,  
Le ciel des Indes esmailloit,  
Et que ſouz le fraiz de ſes rozes  
Au ſouuenir de mille choſes  
Mon eſprit vague trauailloit,

La promeſſe que ie t'ay faiſte,  
Se voulant deſcouvrir parfaite,  
M'a renflammé d'un doux deſir,  
Et m'a faiſt décrocher ma lyre,  
Pour deſſus ſes cordes élire  
Ces vers, compagnons du plaiſir.

Les biens, Guyon, & la richeſſe,  
Qui font haulſer la petiteſſe,  
Se peuuent auoir en tout temps,  
Mais non pas vne amytié ferme,  
Qui n'a borné d'un prochain terme  
Ses effectz rares & conſtans.

*Les rayons d'une amitié sainte,  
Offusquent la personne feinte,  
Et la font honteuse à jamais,  
Toutesfois ie ne doy point craindre  
Qu'ilz puyssent nullement estaindre  
L'amitié que ie te promectz.*

*Car elle est si clairement seure,  
Qu'il n'est possible qu'elle meure,  
Ny s'obscurisse tant soit peu,  
Aussi le ciel l'a faite naistre  
Et veult par tout faire apparoir  
Les clartez de son premier feu.*

*Reçoy la Guyon, & me paye  
D'une bien vueillance aussi vraye,  
Qui n'ait peur des ans voyageurs  
Ny de la mort qui tout moissonne,  
Afin qu'une Ode ie façonne  
Pour la mander aux estrangers.*

*Tandis puis que l'heure subite  
Ton deslogement precipite,  
Adieu, Guyon, iusqu'au reuoir:  
Tu t'en vas esloigné d'enuye,  
Cerchant le repos de ta vie  
Cueillir les fructz de ton espoir.*

*Tu t'en vas heureux, & me laisses  
Au milieu de mille tristesses,*

*Malheureusement combatu,  
Toujours pinçé de la tenaille  
De ceste enuyeuse canaille  
Qui ne hait rien que la vertu.*

## SVR LA MORT D'VN PETIT CHIEN.

## ODE.

**M**USE du ciel, Muse m'amy,  
Muse qui sembles endormie,  
N'oys tu point le chant si diuin,  
Le chant du diuin Angeuin,  
De l'Angeuin que tant i'honnore,  
Qui la mort de Ploton deplore,  
Ploton ce petit chien poly,  
Des petitx chiens le plus ioly !  
La doncq, Muse l'heur de ma vie,  
Puys qu'à chanter il nous conuie,  
Reueillons nous, chassons l'ennuy,  
Et plaignons Ploton avecq luy.

*La main de la sage nature  
Meit iadis son art & sa cure*

Pour le faire beau de tout point,  
 Et d'un grasselet en bon point,  
 D'un poil aussi blanc qu'une hermine,  
 Taché de noir dessus l'eschine,  
 D'un nez dans le chef enfoncé,  
 D'un ail hors du chef repoussé,  
 D'une alaine douce & plaisante,  
 D'une dent aussi reluisante  
 Comme une perle d'orient,  
 D'un petit musequin friand,  
 D'une oreille pendante & basse,  
 Et d'une fretillante grace,  
 Telles qu'on l'eust sçeu desirer,  
 Elle le fait pour l'admirer.

Et ne voulant que son ouvrage,  
 Reçoit çabas moins d'avantage  
 Qu'il en avoit reçu des Dieux,  
 D'elle, des Astres, & des cieux,  
 Aussi tost qu'elle l'eust fait naître,  
 Il eust un grand Seigneur pour maître :  
 Si que Pluton fut en son temps  
 D'un grand Seigneur le passetemps,  
 Et fut en sa forme indicible  
 Le plus beau chien qu'il est possible.

- » Mais quoy ? nostre contentement
- » Ne dure iamais longuement,
- » Et volontiers la chose exquise
- » Par la mort est bien tost conquise.

*Ploton, & de nuit & de iour,  
Estoit de son maistre alentour,  
Et iamais ne print plaisir d'estre  
Aupres d'un autre que son maistre.  
Et soit que son maistre veillast,  
Qu'il repeust ou qu'il sommeillast,  
Cette beste de sens pourueüe  
Iamais ne le perdoit de veüe.  
Et eust bien le petit Ploton  
En son viuant l'esprit si bon,  
Et plain de telle cognoissance,  
Que si quelcun en sa presence  
Parloit à son maistre pour bien,  
Le petit chien ne disoit rien :  
Mais s'il luy trauailloit la teste,  
De quelque importune requeste,  
Ploton en aboyant alors  
Le contraignoit d'aller dehors,  
Et sa guerre oncques n'estoit morte,  
Qu'il ne l'eust faict passer la porte.*

*Ploton couroit, Ploton sautoit,  
Ploton iamais ne s'arrestoit  
Lors que son maistre estoit bien ayse :  
Mais s'une nouvelle mauuaise,  
Ou si quelque autre empeschement,  
Luy occupoit l'entendement,  
Ploton comme vne sage beste,  
Iamais à nul ne faisoit feste :  
Ainçois comme attainct d'un grand soing,*

*S'alloit cacher en quelque coing,  
Et là bellement sans mot dire  
Attendoit qu'il fut temps de rire,  
Puys soudain que venoit ce temps  
Il redoubloit ses passetemps.*

*Ploton en son amour extreme,  
Aymoyt Monsieur mieux que soy mesme,  
Et Monsieur, Ploton aymoit mieux,  
Qu'il ne faisoit l'un de ses yeux,  
Et si l'un estimé doit estre  
Heureux pour auoir vn tel maistre,  
L'autre le doit estre aussi bien  
Pour auoir vn tel petit chien,  
Qui vault qu'une tombe on luy donne  
Comme on fit au chien d'Hyppamone.*

*Ploton ne mangea iamais cher,  
Ny n'en voulust iamais toucher  
Ayant cognoissance certaine  
Qu'aux chiens elle gaste l'aleine :  
Mais bien de mietes de pain  
Qu'il prenoit de la seule main  
De son maistre, & de belle eau claire,  
Ploton faisoit son ordinaire.*

*Ploton qui auoit ce bon heur  
De dormir pres de son seigneur,  
Comme faueur bien desseruié,  
N'attendit iamais de sa vie  
Qu'il eust la peine de crier  
Pour faire leuer vn chambrier :  
Car deç que l'aulbe estoit leuée,*

*La petite beste priuée,  
Pour le chambrier faire leuer,  
S'en alloit au liēt le treuer,  
Et là de sa petite patte,  
Et de sa bouche delicate,  
Grondoit si bien & fretilloit,  
Que le chambrier s'en esueilloit,  
Et soubdain s'en alloit remettre  
A faire seruice à son maistre.*

*Ploton si son maistre escriuoit,  
Guettoit quand quelcun arriuoit,  
Qu'en faignant quelque chose dire  
Son escripture il ne vint lire.*

*Ploton comme vn oiseau voloit,  
Allors que son maistre vouloit  
Que quelque chose il allast prendre  
Qu'il gettoit bas pour la luy rendre.*

*Ploton n'estoit poinct pareſſeux,  
Ny sorty de race de ceux  
Qui iadis leur malheureux maistre  
Firent mourir sans le cognoistre.  
Ploton estoit plain de douceur,  
Mais Ploton n'estoit poinct chasseur,  
Et ny par vaulx, ny par montaignes,  
Ny par forestz, ny par campagnes,  
Ne couroit pas fort voluntiers  
Après cerfz, lieures, ou sangliers.*

*Ploton auoit plus de notice  
Que le chien qui cogneust Vlyſſe*

*Vingt ans apres le sac Troyen.  
Ploton n'estoit pas vn grand chien  
Comme ces dogues d'Angleterre,  
Car il ne faisoit point la guerre,  
Fumant de bouche & de naseaux,  
Deuant les Princes aux toreaux :  
Mais de petite & belle taille  
Ploton faisoit vne bataille  
Contre vne souris, beaucoup mieux  
Que le dogue plus furieux.*

*Ploton n'auoit point tant de ruz  
Qu'en eust la chienne d'Arethuse,  
Qui sa mairesse delectoit  
Quand son espoux absent estoit.  
Ploton de sens ie parangonne,  
Au chien qui iadis Erygone  
Conduisist au lieu seurement,  
Auquel fut miserablement  
Par des gens champestres rauie  
De son pere Icare la vie.*

*Ploton fut doux comme vn aigneau,  
Ploton fut gay comme vn moyneau,  
Simple comme vne Collombelle,  
Loyal comme vne tourterelle,  
Friand comme vn rat foleton,  
Mignard comme vn petit chaton,  
Bref Ploton fut plus agreable,  
Plus fretillard, plus amyable,  
Plus benin, plus obeyssant,  
Plus aduisé, plus cognoissant,*



Plus vigilant & plus habille,  
Et de nature plus gentille,  
Et plus digne d'en dire bien,  
Que ne fut iamais petit chien.  
Mais quoy ? cette parque felonne,  
Qui iamais n'espargne personne,  
Ialouse de veoir noz esbatz  
Nous l'a faict descendre là bas.  
Cette lice, cette execrable,  
Cette Parque tant miserable,  
Despite de nous veoir contens,  
Nous a rauy noz passetemps.  
Cette Parque, cette bourrelle,  
Cette mort meschante & cruelle,  
Ministre du Prince Pluton,  
A tué le petit Ploton :  
Le petit Ploton delectable,  
Le gentil Ploton souhaitable,  
Le ioly Ploton qui n'auoit  
Rien d'imparfaict quand il viuoit.

Comme vne bonne mesnagere,  
Qui son fil d'une main legere  
Deuide de iour & de nuict,  
Et tant son ouurage poursuiet  
Que du ploton qu'elle deuide  
En fin sa main demeure vuide,  
Et son ouurage tout entier,  
Fors que d'un petit de papier  
Que dedans on entortillonne

*Afin que mieux il se façonne :  
Ainsi quand le fil de tes iours  
Ploton a eu finy ton cours,  
Et que ta vie ainsi guidée  
A esté toute dévidée,  
Tu es mort, tu es mort, hélas !  
Sans laisser rien à ton trespas  
Qu'un papier que Bellay traße ores,  
Et cettuy que ie traße encores,  
Que ie me promectz estre tel  
Qu'il te pourra faire immortel.*

*Va doncq passer ame benigne,  
Digne d'estre au ciel vn beau signe,  
Va doncq ame de petit chien  
Passer le fleuve Stygien :  
Suyuant Mercure qui te guide  
Aupres du perroquet d'Ouide,  
Et du beau petit passereau  
Dont Catulle a faict le tombeau.  
Et si ces vers que ie compose  
Meritent de toy quelque chose,  
Ie te supply que quand la mort  
M'enuoyrra là bas sur le port,  
Pour ma dernière residence,  
Ie te suppli qu'en recompense  
De ce que ie chante de toy,  
Tu t'en viennes aupres de moy,  
D'une nompareille allegresse  
Sautelant me faire caresse :*

*Afin que l'ennuy qui me point  
Là bas ne me tormente point,  
Et que ta gaillardise viue  
Garde que mon mal ne me fuyue,  
Et que vif & mort langoureux  
Je ne soys tousiours malheureux.*

## A IAQVES DE TOVTEINS.

## ODE.

**A**VTANT que de maulx on espreue  
Nous tourmentant diuerfement,  
Autant de remedes on treuve  
Pour nous donner allegement,  
Ayant pour soy chascune nation  
Remede propre à son affliction.

Celluy qui naist en Alemaigne  
Enyure ses plus grandz malheurs,  
Et celluy qui naist en Espaigne  
Pleure ses plus grandes douleurs,  
L'Italien tous ses ennuy endort,  
Et le François chante son desconfort.

*Si vray doncq est le commun dire,  
Je suis Tuscan ou Allemand,  
Par ce que tousiours mon martire  
Je passe en beuuant, ou dormant :  
Et quand ie dors, ou tousiours quand ie boy,  
Tous mes ennuy s'en vollent loing de moy.*

*Que deormais doncq on me loue  
Ce peuple que ie tiens si cher.  
Car d'estre des fiens ie m'aduoue,  
Quand ie me voudray desfacher :  
Et deormais si tu m'en croys aussi  
Môn cher Touteins tu feras tout ainfi.*

A GVILLAVME DV BVYS.

ODE.

**P**OUR garder que le plaisir  
Qui nous vient ore sayfir,  
De long temps ne nous eschappe,  
Du Buys, fais porter la nappe,  
Et dresser vifte à manger,

*Tandis ie vaiꝝ arranger  
Deça & de la Catulle,  
Properce, Ouide, & Tibulle,  
Dessus la table espendus,  
Entre les lucꝝ bien tendus,  
Et les lucꝝ entre les rozes,  
Et les rozes my declofes  
Entre les œilletꝝ fleuriz,  
Les œilletꝝ entre les liꝝ,  
Et les liꝝ entre les tasses,  
Parmy les vaiffelles grasses.*

*La mort, peult estre, demain  
Viendra prendre par la main  
Le plus gay de ceste troupe,  
Pour l'enleuer sur sa croupe  
Luy disant à l'impourueu  
Sus gallant, c'est assez beu,  
Il est temps de venir boire  
Aux enfers de l'onde noire.*



A NICOLAS DENISOT,

Conte d'Alfinoys.

ODE.

*S*i le ciel borne le cours  
De noz iours,  
D'une tombe si prochaine,  
Vault il pas mieux viure ainfi  
Sans foucy,  
Chassant l'angoisse & la peine?

Le Soleil meurt bien aux cieux,  
Et noz yeux  
Priue au soir de sa lumiere,  
Puys au matin ensuiuant,  
Reuiuant,  
Nous rend sa clarté premiere.

Mais deç qu'une fois là bas  
Le trespas

*Nous a faict ombres descendre,  
De venir encor reueoir  
Ce manoir,  
Il ne nous fault plus attendre.*

*Car d'vn asseuré destin  
Tout prend fin,  
Et rien ferme ne seiourne,  
Mesmes le temps qui nous fuyt,  
Quand il fuyt,  
Iamais plus il ne retourne.*

*Je ne parle mal appris,  
Des espritz  
Dont immortelle est l'essence,  
D'yne si mauldite erreur,  
Ma fureur  
Ne cherche la cognoissance.*

*Tel s'est auancé la mort,  
Peu acort,  
Pour estre d'ennuy deliure,  
Qui mort ores n'estant rien,  
Voudroit bien  
Reuenir encore viure.*

*Mesmes Achilleouldroit,  
A bon droit,  
Plustost reuiure sans gloire,  
Et n'estre qu'vn laboureur,*

*Qu'empereur,  
La bas sur la riue noire.*

*La doncq' tandis que le cours  
De noz iours  
Haste le train de noz vies,  
Prenons garde qu'en nul temps,  
Mal contens,  
Elles ne nous foyent rauies.*

*Tout le bien & le bon heur,  
Et l'honneur,  
Que plus grand on doyue croire,  
C'est méprisant le trespas  
Qu'au repas  
On n'ait soucy que de boyre.*

*Au printems oyons la voix,  
Dans les boys  
De la gaye Philomelle,  
Puys donnons deffus le verd  
Au couuert,  
La cotte verte à la belle.*

*En esté souz vn sapin,  
Ou vn pin,  
Au bord de quelque fontaine,  
Folastrons & plaisantons,  
Et chantons,  
Auecq la bouteille pleine.*



*Mais en ce temps gardons bien  
Que le chien,  
Qui l'extreme chault apporte,  
Pour trop excessifz nous veoir,  
Nous fit cheoir  
Deuant l'infernale porte.*

*Car nostre cueur ne doit point  
Estre espoinct  
D'autre desir que de viure,  
Et viuant ne doit penser,  
Sans cesser,  
Qu'à viure content & libre.*

*Quand l'Automne vient vers nous,  
Le vin doux  
Careßons & la chastaigne:  
Ayant apres auoir beu,  
Pres du feu,  
La belle & gaye compaignie.*

*Pour faire dessus l'amour,  
A son tour,  
Quelque gaillarde saillie,  
Afin que noz ieunes gens,  
Soient exemptz  
De toute melancolie.*

*Puys quand nous verrons l'hyuer  
Arriuer,*

*Ayons la table couuerte,  
D'instrumentz bien accordez,  
Et de deſ,  
Pour ne faire pas grand' perte.*

*Et ne laiſſons le tablier  
Oublier,  
Ny la paulme quand il gelle,  
Ny les plus diuins auteurs,  
Deſcripteurs  
De l'amour qui nous martelle.*

*Mais pour nous eſleuer mieulx  
Dans les cieulx  
Par quelque choſe plus belle  
Allons veoir de tes portraitz  
Les beaux traitcz,  
Dignes d'un ſecond Apelle:*

*Et voyons les traitcz diuers  
De tes vers,  
Dignes du loz des antiques,  
Meſmes ie te pry liſons,  
Et diſons  
Quelques vns de tes cantiques.*

*Par les œuures que tu faiſ  
Si parfaictz,  
Sur la table & ſur le liure,*

*Tu t'es faiçt maugré la mort,  
Assez fort  
Pour eternellement viure.*

*Faisant ce que ie diç or',  
Et encor  
Prenant le temps comme il passe,  
Sans nous estonner de rien,  
Mal, ou bien,  
Tort, ou droiçt, que lon nous face.*

*Nous viurons heureusement,  
Longuement,  
Sans soupçon & sans enuie :  
Puis quand en bas nous irons,  
Nous serons  
En vne meilleure vie.*



## DISCOVRS EN INCONSTANCE D'AMOUR,

A FRANÇOIS DE CHARBONIER.

**I'**AY grand desir de rire,  
Sans vn cruel martire,  
Qui dans mon cueur naissant,  
Comme vn loup rauissant  
M'a tousiours en sa gueule.

La Taulpe seule  
Aueugle ne naist pas.  
I'ay gousté les apastz  
Des histoires diuines,  
Et grecques & latines :  
Mais le sentier plus droit  
Est tousiours plus estroit.

Dans mon sein croist  
L'amitié d'vne dame,  
Qui réchaufe mon ame  
De l'ardeur d'vn beau feu.

I'en voy bien peu  
Qui decouurent ma braise :

*Dont ie fuyz aise,  
Et de cest aise vain  
L'emply mon sein  
Souz les raiç de la lune.  
La nef court bien fortun e  
Sans trouuer des escueilz.*

*Mille cercueilz  
On apreſte à ma vie :  
Mais l'ignorante enuye  
Ne ſe ſceut oncq ſouler  
De la vertu fouler.*

*Ie voys en l'air  
Descendre bas vn fouldre,  
Qui meſt en pouldre  
Vn grand mont à trois cheſz,  
Tout couuert de meſcheſz,  
Vengeant France & Itale  
De ce Sardanapale,  
Qui cinq ans tout de reng  
A teint de ſung  
Et de vice & de guerre  
Tout le ſiege de Pierre.*

*Mais trop enquerre  
Et trop dire & vouloir,  
Nous faiſt ſouuent douloir.*

*Le Loth, le Loir,  
Et la Sofne, & la Seine,  
Sçauent quelle eſt ma peine,  
Et i'en ſçay mieux l'auteur.  
L'eſpoir flateur*

*Le bien & le mal trompe.*

*Parquoy la pompe  
Efface la Vertu  
Et puys le mieux vestu  
Tient la meilleure place,  
Qui faict par son audace  
Qu'il n'est iamais repris.*

*Je voy Cypris,  
Auecq Ceres la belle,  
Et le filz de Semelle,  
Qui pecte mesle  
Auecq l'oisiuete,  
Suyuent la volupté:*

*Dont tout gaste  
Le monde, & tout seduit,  
Autre chose ne suy.*

*Et s'en ensuyt  
Que la sage Pallas,  
Et le nepueu d'Athlas,*

*Sont en leurs laz  
Tous prestz à tresbucher.  
Mais i'ay beau me fascher,  
Madame est tousiours fiere:*

*Bien que naguiere  
On m'ait donné le choix  
De deux pauoys  
Pour d'elle me defendre.  
Laiſſons les Roys s'offendre:*

*Et laiſſons prendre  
Le monde à toutes mains*

*On en veoid maintz  
Plus hault qu'ilz ne defferuent,  
Et ceux la qui ne seruent  
Aux vices, abaissez.*

*On veoid assez  
Que des Dieux la vengeance  
Attend la repentence :  
Mais on ne veult pas veoir  
Dans le miroir*

*De ceste vie humaine,*

*La mort certaine  
Qui talonne noz pas.  
Castor à son trespas  
A gaigné que sa vie  
N'est qu'à demy rauie.*

*Puis vn cheual a mis  
Les Gregeois ennemis  
Dans la ville de Troye :*

*Donnant en proye  
Les gendarmes Troyens,  
Et tous les citoyens,  
Au Roy d'Ithaque Vlysse.*

*Rien que malice,  
Erreur, ambition,  
Seduction*

*Et tous vices en somme,  
Ne se pratique à Romme.  
Celluy seul est heureux  
Qui d'estatz plantureux  
Est amoureux,*

*Jeune, disposé & riche  
Et qui non chiche  
Acquiert par ses presens  
Des courtisans  
La faueur inconstante :  
Car s'il ne vente  
Et qu'il face beau temps,  
Ils sont contentz  
De le suyure à la trace.  
Celluy n'est sans fallace  
Quand il dechasse  
Un cauteleux espoir  
Qui le veut deçeuoir.  
Je vois Amour qui guide  
Le iouuanceau d'Abyde,  
Dans les flotz de la mer,  
Pour s'abismier  
Aupres de son espouse.  
Je vois Iunon ialouse,  
Qui fait changer en vache  
L'heritiere d'Inache :  
Voire qui tache  
D'un despit trop amer,  
A transformer  
Calyste en vne beste :  
Je la vois en planette  
Reluyre ores aux cieux.  
Je voy le Roy des Dieux,  
Dessouz forme incogneüe  
Ores en nue,*



*Et ores en pucelle,  
Et qui recelle  
Maintenant en oiseau,  
Maintenant en Toreau,  
En nourrice, en Satyre,  
Plain d'amoureux martire,  
Et en forme d'un cygne  
Sa magesté diuine :  
Ie l'aperçois encor  
En pluye d'or.  
Mais le chien plus habille  
Est vne beste vile :  
Et l'homme encore plus  
Dont ie concludz  
Que la formis legere  
Est bonne mesnagere.  
Cette fougere  
Est propre aux enchanteurs.  
Et ces menteurs  
Font tousiours bonne mine,  
Puis on chemine  
A sourcil descouuert.  
Cest arbre verd  
Aucun fruiet ne rapporte :  
Et cette busche morte  
Sert à faire du feu.  
L'homme a bien peu  
S'il n'a ce qu'il merite.  
La Marguerite  
Est vne belle fleur.*

*Et la couleur  
Qui plus fort me contente  
Est la changeante,  
Mais ie n'en puys auoir.  
Le gris veult dire espoir,  
Ou trauail ce me semble,  
Mais tout est fol ensemble.  
Dont vient qu'Amour ne meēt  
Cuyrasse, ny armēt,  
Ny en dos, ny en teste,  
Pour faire vne conqueste.  
I'en voy tel mal appris qui fuyt  
Quand plus pour son bien on le fuyt.  
Tel respond à qui ne l'apelle,  
Et tel d'une glace eternelle  
Se sent la poytrine enflammer  
Pour trop aymer.  
Puys le renard est fin,  
Bien qu'il voye à la fin  
Par son destin,  
Maugré sa longue queue,  
Sa finesse vaincue.  
Ie l'ay perdue  
Ma pauvre liberté,  
Cette fiere beaulté,  
Le flambeau de ma vie,  
Me l'a rauie  
Et me fait estre ainfi  
Solitaire & transi.  
Voilà, Charbonier, voilà comme*

*Ce pendant que ie suis à Romme,  
Pensant à mes vieilles amours,  
Ie faiç mille nouveaux discours,  
En plus d'inconstante souffrance  
Qu'à l'heure que i'estois en France.  
Ore disant l'amour tout fiel,  
Ore le maintenant tout miel,  
Et disant qu'il me menasse ores,  
Et soubdain qu'il me flatte encores,  
Ores il m'ayde, ore il me nuyt,  
Ore il me fuyt, ore il me fuyt,  
Ore il me brusle, ore il m'englace,  
Ore il m'appelle, ore il me chasse,  
Ores il me promet du bien,  
Ores il ne me promet rien,  
Ore il s'en souvient & l'oublie,  
Ores il m'estreint & deslie,  
Et faisant mes desseins contens,  
Me blesse & guerit en vn temps,  
Ores en riz, ores en plainte,  
Or' en assurance, or' en crainte,  
En mes tenebres esclercy,  
Il me fait demander mercy.  
Ores il fait qu'un autre i'ayme  
Pour me vouloir mal à moy mesme,  
Ore il me louë expertement,  
Ore il me blasme accortement,  
Ore il me haulse, ore il m'abaisse,  
Ore il me dedaigne & caresse,  
Et fait qu'en mon affliction*

*Tout ainfi qu'un autre Ixion,  
Je me fuys, me fuys & me tourne,  
Et iamais content ne feiourne,  
Ayant de rire un grand vouloir  
Sans le mal qui me fuit douloir.*

FIN DV TROISIESME LIVRE.

---



LE QVATRIESME LIVRE  
DES  
ODES D'OLIVIER DE MAGNY.

---

A LAVRENS D'AVANSON,

Seigneur de Vaulserres.

ODE.

**JE** ne suys point en peyne à qui donner ie doy  
Ces nouuelles amours: car si ie pense à toy,  
Qui as l'ame gentille, amoureuse & bien née,  
Mon œuvre proprement est à toy destinée.

*C'est à toy proprement à qui ie la debuois,  
Qui sçais tresbien iuger de tout ce que tu vois,  
Ayant l'esprit appris en chacune science,  
Et ayant de l'amour fait tant d'experience.*

*A ces graues Seigneurs tous chargez de longs ans,  
Il fault tousiours porter quelques graues presens :  
Mais à ceux comme toy qui ont gay le courage,  
Il fault faire des dons conuenans à leur age.*

*Si dans mon cabinet i'auoys des lingotz d'or  
Ou quelque belle pierre, ou quelque autre tresor,  
Ie t'en feroys present : mais quoy ? ma barque est fresle,  
Et ne se charge point de marchandise telle.*

*Tous les plus grans tresors que i'ay en mon pouuoir,  
Ce n'est qu'un peu de vers, & un peu de sçauoir,  
Dont la Muse m'honnore, & dont quand il m'ennuye,  
Ie fais le cler Soleil venir apres la pluye.*

*Quelquefois sur mon luth avecq un plus hault son  
Ie diray à ton loz quelque belle chanson,  
Pour faire que ton nom à iamais puisse viure,  
Et tandiz ie t'apporte & te donne mon liure.*

*Et bien que tu sois ore au camp de nostre Roy,  
Entre les gens de bien faisant preuue de toy,  
Ne dedaigne pourtant ces amours & ces larmes,  
Veu que Mars mesmes ayme & si porte les armes.*

*Les armés & l'amour, ainfi que dict quelcun,  
Ont en tous leurs effectz un naturel commun,  
Et prise lon tousiours d'une bonne vaillance  
Celluy qui pour l'amour donne un beau coup de lance.*

## DE SA NOVELLE AMOVR,

à Iean d'Illiers.

## ODE.

**I'**AVOY conclud en mes espritz  
Que iamaïs l'enfant de Cypris  
N'auroit plus sur moy de puyssance,  
Et ia desia ie cognoissoy,  
En mille lieux où ie passoy,  
Combien valoit ma resistance :

*Mais ce Dieu deuenü moqueur  
De la liberté de mon cueur,  
Vint raillant me dire naguere,  
Qu'il me feroit bien tost sentir  
Si ie me pouuoy garentir  
Du coup de sa fleche guerriere.*

*Et deslors ce petit Archer  
Va secretement se cacher  
Dedans vn des yeux de Loyse,*

*D'où traistre il descocha sur moy  
Le fier traict plain d'aise & d'esmoy,  
Qui rompt si bien mon entreprise.*

*A dieu doncq' pauvre liberté:  
Cest aueugle enfant irrité  
Dequoy ie dedaignoy ses armes,  
Comblant ma poytrine d'amour,  
Me liure de nuict & de iour  
Sans repos mille autres alarmes.*

DES QUALITEZ DE SON AMOVR ,

à sa Dame.

ODE.

**T**ES beaux yeux causent mon amour  
Mon amour faict que ie desire,  
Le desir m'ard & nuict & iour,  
L'ardeur me donne vn grand martire,  
Le martire faict que i'empire,  
L'empirer me liure la mort,  
Et toy qui ne faiz que t'en rire  
Ne me daignes donner confort.



*Soit que l'aulbe d'un front vermeil  
Des Indes le iour nous apporte,  
Soit que le renaissant Soleil  
Ameine vne clarté plus forte,  
Ou que la claire lune sorte  
Pour venir de nuit luyre aux cieux,  
Nulle clarté tant me conforte  
Que la clarté de tes beaux yeux.*

*L'amour qui iadis enflammoit  
Le diuin esprit de Catulle,  
Ny cil qui Properce allumoit,  
Ny celluy qui brulloit Tibulle,  
Ny celluy dont ardoit Marulle,  
Ne fut oncq plus grand que celluy,  
Qui sans fin me poingt & me brulle,  
M'emplissant d'un amer ennuy.*

*L'ardent desir qu'eust Menelas  
De r'auoir son espouze Heleine,  
Celluy dont le nepueu d'Athlas  
Pour Herse eust la poytrine pleine,  
Ny celluy qu'eust le filz d'Alcmene  
Au pourchas de l'amoureux bien,  
Tant leur ayt il donné de peine,  
Ne fut oncq plus grand que le mien.*

*Le feu qui iadis consuma  
Le grand Herculle, ou la grand Troye,  
Ny cil que Didon aluma*

*Se donnant aux vmbres en proye,  
Ny celluy dont ore on guerroye  
Pour mieux gagner loy de veinqueur,  
Ne feut tel que cil qui foudroye  
La liberté dedans mon cuer.*

*Le tourment que souffre Ixion,  
Là bas en la troupe infernale,  
Ny la felonnie affliction  
Qu'endure le chetif Tantale  
Ny cell' de Syfippe n'egalle,  
Le mal que de nuict & de iour  
Triste, affumé, pensif & palle  
Le porte & souffre en ton amour,*

*Celluy qui chasque nuict passoit  
Sans barque la mer pres d'Abyde,  
Ny cettuy-la qui pourchassoit  
Son vmbre dans l'onde liquide,  
Ny cil qui d'un fer homicide  
Souz un meurier s'occit d'esmoy,  
N'ont suyui le Dieu qui nous guide  
Là bas, plus volontiers que moy.*

*Heureux donc l'amour, & les yeux,  
Et le desir dont ie m'alume,  
Heureux le feu tant précieux,  
Et le tourment qui me consume,  
Heureuse encores l'amertume*

*De la mort que souffrir ie doy,  
Pays que ta cruauté presume  
Que c'est le guerdon de ma foy.*

## DES GRACES ET PERFECTIONS

DE S'AMYE,

à Ioachim du Bellay Angeuin.

ODE.

**Q**VAND vn luth ma Nymfe manye,  
La nouvelle & douce harmonie  
Qu'elle esmeult d'un doigt tresexpert,  
Efface la gloire d'Albert.

Et quand la petite Brunette  
Sur les marches d'une espinette  
Fait retentir ses nouveaux sons,  
Jean du Gay cede à ses chansons.

Ou quand vne fluste elle touche  
Diuinement elle l'embouche,

*Et de ses passages ravit  
L'escoutant, comme Jean Dauit.*

*S'elle de son estuy defferre  
L'odorante & douce guyterre,  
Aux longs fredons qu'ell' passera  
Bernardin son ieu cessera.*

*Ou si d'un archet elle accorde  
Quelque beau chant dessus la corde  
D'un violon, aussi soubdain  
Elle faict taire Jean Alain.*

*Mais outre ces graces parfaites  
S'elle met rien en choses faictes,  
Arcadelt ne peut refuser  
Ce qu'il luy plaist de composer.*

*S'elle accorde avecq sa voix douce,  
Les doubles fredons de son poulce,  
Lambert bien qu'il hante les Roys,  
Ne chante de plus belle voix.*

*Si d'aucune chose elle parle,  
Elle a le langage de Carle,  
Si du tout non si doctement,  
Au moins aussi disertement.*

*Et s'il luy vient en fantaisie  
De faire de la poésie,*

*Saingelays bien qu'il soit parfait,  
Ne la fait point mieux qu'elle fait.*

*Ou bien si elle veult en prose  
Discourir quelque belle chose,  
Son discours elle fait si bien  
Que Duthier l'aduouroit pour sien.*

*Et si sa prose elle desire,  
Ou ses vers de sa main escrire,  
Ell' passe escriuant de ses doigtz  
La main du Conte d'Alfinois.*

*Si homme ou Dieu elle veult peindre,  
De tant que Nature on peult feindre,  
Si bien la Nature elle feint,  
Que lanet mieux qu'elle ne peint.*

*Et s'elle sur la toile fine,  
Sur la gaze, ou sur l'estamine,  
Tire vn ouurage ingenieux,  
La Flamande ne le fait mieux.*

*Si par fois dedans vne salle  
Elle avecq ses compagnes balle,  
Virgille avecq' plus de compas  
Ne dansa iamais les cinq pas.*

*Ainsi, Bellay, voy si la peine,  
Que i'ay pour ma Maistresse pleine*

*De tant rares perfections,  
N'a merité mes passions.*

*Et voy puis qu'elle ainfi surmonte,  
Et qu'ell' fait tant d'honneste honte  
A tant & tant d'espritz diuers,  
S'elle n'est digne de tes vers.*

*Mais si chacun qu'ell' parangonne  
Merite vne belle coronne,  
Toy qu'on ne peult parangonner  
Merites de la coronner.*

*La doncques, Bellay, ne refuse  
Le sacré trauail de ta Muse  
Aux raritez de ce subiect,  
Dont ie t'apporte le progect:*

*Car ces honneurs sainctz de la belle,  
Dignes de ta gloire immortelle,  
N'attendent rien plus de diuin  
Que l'immortel luth Angeuin.*



## DE LA COGNOISSANCE DE SON AMOVR,

à Remy Belleau.

## ODE.

**S**i ie n'ay dans le sang humain  
Souillé mon innocente main,  
Et si ie n'euz onc en ma vie  
Le cueur attainct d'aucune enuie,  
Estant ialoux de l'heur d'autrui,  
Pourquoy me faict on cest ennuy?

Si par haine ou temerité,  
Ie n'ay dict contre verité,  
D'une vengeance furieuse,  
Parolle aucune iniurieuse:  
Pourquoy doncq supporte-ie ainfi  
Tant de langueur & de soucy?

Si ie n'ay despité les cieux,  
Si ie n'ay blasphemé les Dieux,

*Ny de leur maïesté diuine  
Conspiré iamais la ruyne,  
Pourquoy doncq gesté lon sur moy  
Les traictz d'un fi cuyfant esmoy?*

*Si la diffimulation,  
Et fi l'auare ambition,  
La gloire, l'orgueil, & l'audace  
N'ont iamais en moy trouué place,  
Pourquoy verse lon sur mon chef  
Vn fi miserable meschef?*

*Si ie me prosterne aux autelz,  
Tous les iours, des Dieux immortelz,  
Pour deuot y faire l'office  
D'un humble & iuste sacrifice,  
Pourquoy doncq' la peine & l'effort  
Sans mourir sens ie de la mort?*

*Si ie ne fuz oncq apperceu  
Ingrat du bien que i'ay receu,  
Et fi ie ne veulx apparoiſtre  
Pareſſeux de le recognoiſtre,  
Pourquoy doncq' pour d'autruy iouyr  
Me faiſt on moymesmes hayr?*

*Si ie n'ay oncq rompu les loix,  
Si ie n'ay oncq fraudé les droitz,  
D'une amytié bien commencée,  
Soit de faiſt ou soit de pensée,*



*Pourquoy m'acablant de trauaulx  
Me faict on souffrir tant de maulx?*

*Si par vn courage oultrageux  
Ie n'ay souillé d'un pied fangeux,  
Parmy les plaines & les prées,  
Les eaux & les herbes sacrées,  
Pourquoy porte ie incessamment  
Vn si miserable tourment?*

*Las! ie voy le mal qui me suit,  
Et cognoy cella qui me nuyt,  
C'est Amour, c'est Amour en somme,  
Luy mesme en moy mesme se nomme,  
Ie le voy & cognoys, c'est luy  
Qui me donne tout cest ennuy.*

*C'est luy qui faict à Iupiter  
Son trosne & son fouldre quicter,  
Pour venir asseruir son ame  
Aux beaultez d'une simple femme:  
C'est luy qui cause en moy aussi  
Tant de langueur & de soucy.*

*C'est luy qui auillit le cueur  
D'Herculle des monstres vainqueur,  
Qui par luy ses armes despouille  
Pour s'agenfer d'une quenaille:  
C'est luy qui gecte aussi sur moy  
Les traictz d'un trop poignant esmoy.*

*C'est luy qui l'esprit de Rolland  
Attainct d'un traict si violent,  
Et d'une puyssance si forte,  
Que tout en tout il le transporte:  
C'est luy qui verse sur mon chef  
Un si miserable meschef.*

*C'est luy qui Terée affola,  
Tant que sa sœur il viola,  
Et couppa la langue à la belle,  
De peur d'estre accusé par elle,  
C'est luy qui la peine & l'effort  
Me faict, vif, sentir de la mort.*

*C'est luy par qui le beau Narciz,  
Au bord d'une fontaine assiz,  
Où trop ses beaultez il remire  
Nous voyons soy mesmes s'occire:  
C'est luy qui pour d'autrui iouyr  
Me contrainct moy mesmes hayr.*

*C'est luy qui conduict en la mer  
Le pauvre Leandre abismer,  
Le faisant d'un trop grand courage  
Plonger soy mesme en son naufrage:  
C'est luy m'acablant de trauaulx  
Qui me faict souffrir tant de maulx.*

*C'est luy encor qui nous faict veoir  
Iphis en si grand desespoir,*

*Qu'il se pend lui mesme effroyable,  
Deuant sa dame impitoyable,  
C'est luy, c'est luy, pareillement  
Qui me liure tant de tourment.*

*Bref c'est luy qui me donne ainfi  
L'ennuy, la langueur, le soucy,  
L'esmoy, le meschef, & la peine,  
L'effort de la mort, & la haine,  
Les trauaulx & maulx inhumains,  
Et le tourment dont ie me plains.*

## CHANSON.

**I***e sers vne Maistresse,  
Qui tient dedans ses yeux  
Les traictz dont Amour blesse  
Les hommes & les Dieux.  
Qui ne le veult sçauoir,  
Se garde de la veoir.*

*Mais celluy qui desire  
De se faire amoureux,  
Et d'vn plaisant martire*

*Se rendre bienheureux,  
Viennne sans retarder,  
Viennne la regarder.*

*Du premier traitt que donne  
Son bel oeil tant humain,  
Il blesse la personne,  
Et la guerit soubdain,  
Causant d'un mesme effort  
Et la vie & la mort.*

*Venus dans son oeil dextre  
Se loge avecq' Amour,  
Et Mars dans le fenestre  
A choisy son seiour,  
Ce qui cause & qui fait  
Un si contraire effect.*

*De la vermeille Aurore  
Son visage elle a pris,  
Et si l'a pris encore  
De la gaye Cypris,  
Elle a pris de Iunon  
Sa gloire & son renom.*

*Du saint chœur de Parnasse  
Elle a pris ses chansons,  
D'une gentile Grace  
Ses honnestes façons,  
De Dyane a esté  
Sa blanche chasteté.*

*En elle la nature,  
Et les diuins flambeaux,  
Ayant fait ouerture  
De leurs tresors plus beaux,  
Ont tout voulu semer  
Pour plus la faire aymer.*

*C'est pourquoy ie n'ay garde  
De m'estonner beaucoup,  
Si cil qui la regarde  
En meurt du premier coup :  
Car mourir ce n'est rien  
S'on meurt pour estre sien.*

*De moy qui l'ay suyue  
Comme fatalement,  
Je n'ayme que ma vie  
Pour elle seulement,  
Et pour elle la mort  
Me seroit vn confort.*

*S'il aduient que lon meure  
De quelque beau mourir,  
Vn renom nous demeure  
Qui ne sçauroit perir,  
Mourons doncq' pour ses yeux  
On ne peult mourir mieulx.*



## A LA COLOMBE DE IAN DE PARDEILLAN

Prothonotaire de Pangeas.

## ODE.

**P**ETITE Colombe amoureuse,  
Gentile Colombelle heureuse,  
Qui soulois avant que les chantz  
Des neuf sœurs du Prince de Dele  
Sonnassent ta gloire eternelle,  
Estre seul delice des champs.

Maintenant mon Pangeas te vante,  
D'une voix si douce & sçauante  
Que les sons en montent aux cieux,  
Toy servant aux tables plus grandes,  
Parmy les plus douces viandes,  
Du metz le plus délicieux.

Vy doncq' immortelle en son oeuvre,  
Car si l'aduenir ie desqueuvre,

*Le preuoy ton nom auffi beau  
Que Catulle & qu'Ouide encore,  
Font veoir en leurs vers que i'adore  
Vn perroquet, vn passereau.*

## A S'AMYE.

## ODE.

**Q**UELLE ardeur chastement diuine  
Sens-ie alumer en ma poytrine?  
Quelle fureur tient mes espritz  
Hors de moy chastement espris!  
Seroit-ce, Muse mon merite,  
La beaulté de ma Marguerite,  
Qui me rauissant de nouveau  
Me renflammaſt d'un feu ſi beau?  
Ou Phebus de ſa ſaincte flame  
Rechaufe vainement mon ame,  
Ou cette ardente nouueaulté  
Sort des rayons de ſa beaulté,  
Difons doncq', Muse mon merite,  
La beaulté de ma Marguerite,

*Qui de nouveau me rauissant  
D'un beau feu me va remplissant.*

*Ne Pallas, ne la Cyprienne,  
Ne la fille Saturnienne,  
Seroient telles entre les Dieux,  
Sans les espritz ingenieux,  
Qui chantant leurs graces plus belles,  
Ont faict leurs beautez immortelles.  
Que donrois-tu doncq' à celluy  
Qui te chanteroit aujourd'huy  
Et qui t'aquerroit vne gloire  
Digne d'eternelle memoire?  
Luy donrois-tu pas de tes yeux  
Mille regardz delicieux?  
Luy donrois-tu pas, mignonette,  
Mille baisers de ta bouchette,  
Et ceignant son flanc de tes bras  
Ne le caresserois-tu pas?*

*Respons donc petite friande,  
Respons à ce que ie demande?  
Tu respons que pour acquerir  
Un renom qui ne peult mourir,  
Et pour gagner que dans un liure  
Tu puysses à iamais reuiure,  
Mille regardz tu donneras,  
Mille baisers tu liureras,  
Et feras cent mille caresses,  
Et cent mille delicateffes,*



*A celluy qui pour te priser  
Tachera de t'eterniser.*

*Ainsi doncq' me soit fauorable,  
Ainsi doncq' me soit secourable  
Le chef du choeur Aônien,  
Afin que ie chante si bien  
Le subgect que i'ose entreprendre,  
Qu'vn iour la diuine Cassandre,  
L'obgect du diuin Vandomois,  
S'enialouze aux sons de ma voix,  
Et qu'au ciel reluyre ie face  
Les diuins honneurs de ta face.*

*Ca doncq' donne moy de tes yeux  
Mille regardz delicieux,  
Et mille baisers m'apareille  
De ta belle bouche vermeille,  
Puis voutant tes bras rondz & blancz,  
Serre m'en, Mignonne, les flancz,  
Car c'est moy qui veux faire dire  
Tes beaultez aux nerfz de ma lyre,  
C'est moy qui te veux honnorer,  
Qui veux ton honneur decorer,  
Et par mes vers te rendre telle  
Que ta beaulté soit immortelle,  
Te donnant nom & renom tel  
Que moy mesme en sois immortel.*



## A ELLE MESMES.

## ODE.

QVAND ie te vois au matin  
Amasser en ce iardin  
Les fleurs que l'aulbe nous donne,  
Pour t'en faire vne coronne,  
Ie desire aussi soubdain  
Estre en forme d'une abeille,  
Dans quelque roze vermeille,  
Qui doit cheoir dedans ta main.

Car tout coy ie me tiendrois,  
Alors que tu t'en viendrois  
La cueillir sur les espines,  
Entre ses fueilles pourprines,  
Sans murmurer nullement,  
Ne battre l'une ou l'autre ayle,  
De peur qu'une emprise telle  
Finist au commencement.

*Puys quand ie me sentiroy  
En ta main, ie sortiroy  
Et m'en iroy prendre place  
Sans te poindre sur ta face :  
Et là baissant mille fleurs  
Qui sont autour de ta bouche,  
Imiterois ceste mouche  
Y suçant mille senteurs.*

*Et si lors tu te faschois  
Me chassant de tes beaux doigtz,  
Ie m'en irois aussi viste  
Pour ne te veoir plus despite,  
Mais premier autour de toy,  
Ie diroy d'un doux murmure,  
Ce que pour t'aymer i'endure  
Et de peines & d'esmoy.*

*Ou si par quelque bon heur  
Tu voulois fleurir l'odeur  
De la roze qu'aurois prise,  
Ignorant mon entreprise,  
Lors que tu la fleurerois,  
Alors sortant, mignonette,  
De mon embusche secrette  
Ta bouche ie baiserois.*

*Voy doncq' comment Cupidon  
Rend l'ardeur de son brandon  
En moy seuerement forte,*

*Qui ne veut qu'en cette sorte  
Le fois plain de sa poison,  
Mais qui fait que ie souhaite  
De changer en vne beste  
Ce peu que i'ay de raison.*

*C'est cét Archer, cét Amour,  
Ce tiran qui nuit & iour  
De ses flammes trop cruelles  
Me deuore les mouëlles :  
C'est luy, c'est luy voirement  
Que quelque ourse d'Hyrkanie,  
De sa fiere felonnie  
Allaiçta premierement.*

## DE SON AMOVR

Enuers deux Dames.

ODE.

*C*OMMENT Amour consens tu que ie porte  
Pour deux obiectz vne angoyse si forte,  
Et qu'un seul traict de ton arc belliqueur  
Deux telz effortz face dedans vn cuer ?

*Je suys à toy quand l'Aurore s'esueille,  
Et quand Phebus dans les ondes sommeille  
Je suys à toy, & tant à toy ie suys,  
Qu'estre d'autrui ie ne veux & ne puy.*

*Je ne fuꝝ onq' que disposé à te suyure  
Je ne fuꝝ onq' disposé que de viure  
(Tesmoins en sont & mon luth & mes vers)  
Deffoubꝝ ton ioug au nombre de tes serfꝝ.*

*Ouvre tes yeux, aueugle en mon remede,  
Je ne suys point ce guerrier Dyomede,  
Qui deuant Troye assaillant les Troyens  
Blessa ta mere entre les Phrygiens.*

*Je ne suys point ce Phebus qui dedaigne  
Ton arc, tes traictꝝ, ta trouffe & ton enseigne,  
Ny cette la qui d'vn trop chaste vau  
Pucelle fuyt les ardeurs de ton feu.*

*Cerche entre nous vne ame plus rebelle  
Pour l'offenser d'vne naureure telle,  
Et laisse moy, qui ne suis assez fort  
Pour supporter doublement ceste mort.*

*Ah dure loy! ah rigueur trop extreme!  
Dedans les cueurs de deux Dames que i'ayme  
Ton arc Amour & ton brandon est vain,  
Et ie sens bien deux flammes en mon sein!*

*O durs ennuy's ! ô dolentes destresses !  
O grans beaultez de deux belles maistresses !  
Pourray-ie bien souffrir tant de trespas  
Sans qu'à la fin ie descende lu bas ?*

*L'yne me dict qu'aux cordes de ma lyre  
Rien que son loz ie ne face redire,  
L'autre me flatte & mignarde me dit  
Qu'ell' veult auoir vn semblable credit.*

*Mais ie me deulx de quoy ie ne suis digne  
De celebrer leur louange diuine,  
Car d'vn Ronfard bien qu'il chante les Roys  
Toutes les deux ont merité la voix.*

*Je voudroy bien si ie pouuoy me taire  
Sans les louer, mais ie ne le puis faire :  
Car cettuy la qui m'a le cuer atteint  
Veult que par moy leur honneur soit depeint.*

*La doncq', garson, d'yne main diligente  
Porte ma lyre, afin que ie les chante,  
Et l'yne & l'autre & chacune à son tour  
Par ma chançon i'entremesle à l'amour.*

*Couple amoureuse en laquelle se mire  
Le ciel courbé, qui voz graces admire,  
A tresbon droict le Roy de tous les Dieux,  
Lairroit pour vous son tonnerre & ses cieux,*

*Et transformant sa figure immortelle  
En cygne, en beuf, en Satyre, en pucelle,  
Ou bien en or pour mieux vous affaillir,  
Viendrait ça bas vostre roze cueillir.*

*Qui voudra veoir ce que peult la nature  
Verser de beau sur vne creature,  
La decorant de mille nouveaultez  
S'en vienne heureux contempler voz beaultez.*

*Et s'il ne sçait comment Amour entame,  
Et comme encore il englace & enflamme,  
Les cueurs de ceux qui sont en liberté,  
Voye sans plus de voz yeux la clarté.*

*Il verra lors les brandons & les lesses,  
Les doux appastz, les embusches traitresses,  
Et les glaçons dont l'enfant de Cypris  
Ard, blesse, prend, & gelle noz espritz.*

*Je vous admire & l'une & l'autre ensemble,  
Et vostre teint qui les rozes ressemble,  
Alume en moy de ses rayons vermeilz,  
Deux feuz d'amour ardemment pareilz.*

*Mais ie ne sçay la beaulté de laquelle  
Plus ardemment à vous servir m'appelle:  
Car l'une & l'autre en vous me faites veoir  
Tout le plus beau qu'on peult du ciel auoir.*

*Puys tout au coup en vne mesme place  
Le fuz rauy de l'une & l'autre face,  
Et tout au coup en mesme place estreint  
Le me senty de l'une & l'autre atteint.*

*Voyez Amantz comme ce Dieu qui vole  
Mon cueur ardent de deux beaultez affolle,  
Et comme il faict plus plaisant mon ennuy,  
Entremeslant du plaisir aueq' luy.*

*Si l'une veoit que trop de peine i'aye,  
Elle s'en vient pour adoucir ma playe :  
Si l'autre veoit que ie sois au mourir  
Elle s'en vient afin de me guerir.*

*Si l'une entend l'estat de ma souffrance,  
Elle me paist d'une bonne esperance :  
Si l'autre m'oit au prez d'elle doloir,  
Elle me paist doucement d'un espoir.*

*Voila comment ie porte dans mon ame  
Le vif portrait de l'une & l'autre Dame,  
Et dans le sein double amoureux esmoy,  
Viuant aillieurs pour trespasser en moy.*

*Or ie les aime, & si n'ay poinct enuye  
Tandis qu'icy ie fileray ma vie,  
D'autre beaulté iamais me renflammer,  
Ains toutes deux ensemble les aymer.*



*Me faisant fort sur leur propre assurance,  
Qu'en peu de temps i'auray la recompense  
De tous les maulx qu'en ayment ie reçois,  
De l'une ou l'autre, ou des deux à la fois.*

*Tandis mon luth leurs merites entonne,  
Si haultement que le ciel en resonance,  
Et que du bord où s'espanist le iour  
Iusques à l'autre on faiche mon amour.*

D'AYMER EN PLUSIEURS LIEUX,

à Guillaume Aubert.

ODE.

**P**OURCE qu'en ceste Amour diuerfement escripte  
Ie parle ore avec Anne, ore avec Marguerite,  
Magdaleine, & Loyse, on me pourroit blasmer  
D'aymer en trop de lieux pour bien me fuire aymer.

*A cella ie respons, que selon les destresses  
Que i'ay long temps souffert pour ces quatre maiستresses,*

*Et selon que i'ay eu d'elles bon traitement,  
Le l'ay voulu descrire ainsi naïfvement.*

*Mais de n'en aymer qu'une, & pour elle ma vie  
Veoir à mille tourmentz pour iamais asseruie,  
Je ne le sçaurois faire, ayment mieux dire adieu  
Pour aller chercher mieux en quelque autre bon lieu.*

*La Nature m'a faict, & la Nature est belle  
Pour la diuersité que nous voions en elle:  
Je suis doncq' naturel, & ma felicité  
En matiere d'amour c'est la diuersité.*

*L'homme ieune est bien sot & digne qu'on le chasse  
Qui ne loge son cueur qu'en vne seule place,  
Et aux ongles du chat le rat doit tresbucher,  
Qui ne sçait qu'un seul trou pour se pouuoir cacher.*

*Il fault de port en port chercher son auanture,  
Aller par cy, par la, pour changer de pasture:  
Et quand quelque faueur recevoir on n'a sceu,  
Aller en autre endroict pour estre mieux receu.*

*Par les diuers pays, & les diuers voyages,  
Par les hommes diuers, & les diuers langages,  
L'homme se faict plus rare, & s'aquiert le renom  
D'un homme bien expert & d'un homme de nom.*

*Ces marmiteux Amantz qui nuit & iour souspirent,  
Pour un amour auquel vainement ilz aspirent,*

*Perdent (comme l'on dict) & repos & repas,  
Et souffrent tous en vie vng millier de trespas.*

*Le m'en riç & m'en moque, & leur amour si forte  
Ce n'est pas vng amour qui les ames transporte,  
Ains c'est vne fureur qui les transforme tous,  
Et qui faict qu'en la rue on les appelle foulz.*

*Aymons donques par tout, & ces sottes constances  
Chassons de noz amours & de noz alliances,  
Ayant quand on nous ayme, & nous gardant tousiours  
La liberté d'entrer en nouvelles amours.*

## A S'AMYE.

## ODE.

**P**UIS que la saison du printemps  
Faict trop plus les hommes contens,  
Lors que la terre elle colore,  
Que l'esté, ne l'hyuer encore,  
Il nous fault cultiuer le fruit  
Que le gay printemps nous produict.

*La donq' petite Magdaleine,  
Puis que le vent de ton aleine  
Semble vng Zephire doucereux,  
Anime vng baiser sauoureux,  
Et souffle dedans ma poytrine  
Ta delicateffe diuine,  
Baïse moy tout beau bellement,  
Baïse moy colombellement,  
Ma belle petite Dione,  
Ma belle petite Mignonne,  
Mignonne que i'ayme trop mieux  
Que la lumiere de mes yeux,  
Tant & tant de tes mignotises,  
De tes mignotes mignardises,  
Cupidon l'Archerot volant  
Me va nuict & iour affollant.*

*Baïse moy donq' & ne differe  
Pour crainte des yeux de ton pere,  
Nous regardant il se soubzrit,  
Se soubzriant il se nourrit,  
Si fort & doucement est forte  
La douce amytié qu'il nous porte.  
Rien n'est plus doux que l'amytié,  
Viuians l'une en l'autre moytié,  
Et menans vne douce guerre,  
C'est vn vray paradis en terre.  
La donq' puy que ie viç en toy,  
Viç ie te pry, mignonne, en moy,  
Et viuians ainfi peſle meſle,*

*Dressons vne douce querelle.  
Tu dõnras du doz de ta main  
Mille doux coups dessus mon sein,  
Et ie me defendray follastre  
Iusqu'à te veoir lasse de battre,  
Puis t'enleuant entre mes bras,  
Ie ne me contenteray pas  
De cent baisers pris d'une pille,  
Mais en prendray plus de cent mille,  
Saoulant à mesme mon desir,  
Et te laissant à ton plaisir,  
Tu t'en fuiras, comme mutine,  
Par derriere quelque courtine,  
Et là me despitant plus fort  
Dedaigneras tout mon effort,  
Iusqu'à tant que ie te rebaise,  
A celle fin que ie t'apaise,  
Et afin que i'apaise aussi  
Le doux tourment de mon souci.*



## PLAINCTE D'AMOUR A VENVS,

à Iaques Bizet.

ODE.

**A**MOVR, Bizet, en plourant  
S'en vint naguere courant  
Vers la Royne de Cythere,  
Et luy diſt, ma douce mere,  
Voy ie te pry dans ma main  
Cette naureure inhumaine,  
Que m'a faiſt en cette plaine  
Vn oiſelet inhumain.

C'eſt cét oiſelet qui bruyt  
Vn murmure, quand la nuit  
Cede à la clarté nouvelle,  
Que le villageois appelle  
Ce me ſemble mouche à miel,  
Et qui ſuce aux prez encore  
Au reueiller de l'Aurore  
L'humeur qui tombe du ciel.

*Il est comme vn papillon,  
Mais il porte vn aiguillon,  
Qui m'a faict de sa pointure  
Dans la main cette ouuerture :  
Gueris donques ma douleur,  
Et fay que de cette offense  
Le puisse auoir la vengeance  
Par vn contraire malheur.*

*Souffre dit ell' ce mesfaict  
Mauuais garson, qui m'as fait  
Bien qu'aux flancz porté ie t'aye  
Vne plus amere playe,  
Et qui faiç au Roy des Dieux  
De ton traict tant de nuyfance,  
Que pour guerir sa souffrance  
Souuent il quicte les cieux.*

*Ce qui peult armer le corps  
Est tout vain en tes esfortz,  
Et le plastron, ny la maille  
Ne vault rien en ta bataille :  
Aussi le Dieu des souldars,  
Bien qu'il ait tousiours ses armes,  
Ne sçeust onq en tes alarmes  
Se garentir de tes dardz.*

*Et si quelcun mal appris  
Met tes flèches à mespris,  
Tu luy faiç à toute oultrance*

*Sentir quelle est ta puyssance :  
O Phebus tu le sçeuꝝ bien,  
Après auoir eu la gloire  
De ta premiere victoire  
Sur le champ Theſſalien.*

*Ton trait remply de poison  
Enforcelle la raison :  
Tu l'esprouuas bien Alcide  
Des vieux monſtres homicide,  
Allors que des meſmès doigtꝝ  
Qui la terre dépeuplerent  
Des ſerpentꝝ qu'ilꝝ eſtranglerent,  
Serf d'Omphalé tu filois.*

*Tu n'es point tant oultragé  
Qu'il te faille eſtre vengé,  
Souffre donq ce qui te greue,  
La douleur en ſera breue,  
Et ceſſe de tant ferir,  
Meſmes nous qui des Dieux ſommes :  
Car la Mort guerit les hommes,  
Mais ell' ne nous peult guerir.*





## D'VNE DEVISE QUE LVY DONNA S'AMYE

DANS VN ANNEAV,

le meurs de iour, &amp; brusle de nuyct.

ODE.

**T***v te meurs de iour,  
Et de nuyct encore,  
Vn brazier d'amour  
Ton ame deuore,  
Et si ne veux pas  
Esteindre ta flamme,  
Ny de ce trespas  
Garentir ton ame.*

*l'ars ainfi de nuyct,  
Et de iour deffine,  
Pour n'auoir le fruiet*

*Qu'aprend la Ciprine,  
Et toy qui me peulx  
Bien heureux me rendre,  
Retiue à mes vœux  
N'y daignes entendre,*

*Bien que seure sois  
Que ma peine ardante,  
Et ma mort, ainçois  
Ma douleur mordante,  
Viennent de ton ail,  
Qui mon cueur embraiçe  
Me faisant en dueil  
Mourir de mesaise.*

*La donq' oste toy  
De ta peine dure,  
Et m'oste l'esmoy  
Que pour toy i'endure:  
Par ainsi ton cueur,  
Et mon ame heurée,  
Viuront sans langueur  
En ioye asseurée.*



## A S'AMYE EN LVY DISANT ADIEV.

## ODE.

**E**NCOR qu'un autre que moy  
Soit le mieulx aymé de toy,  
Et qu'esperance ie n'aye,  
Que tu sois pour me guerir,  
Pour me garder de mourir  
De mon amoureuse playe,

*Ie ne lui rray toutesfois  
Par les chams ou ie m'en vois,  
Entre les peuples estranges,  
De chanter & de vanter,  
De vanter & de chanter,  
Tes immortelles louenges.*

*Tandis partant de ce lieu  
Ie te viens dire vn adieu,  
Vn adieu qui me fend l'ame,  
Oferay-ie l'annoncer,*

*L'oſeray-ie prononcer,  
Adieu las, adieu madame.*

*Garde ie te pry mon cueur,  
Que ie te laiſſe en langueur  
Pour te ſuyure en mon abſence:  
Et garde encore qu'abſent  
Il ſente le mal qu'il ſent  
Maintenant en ta preſence.*

A ELLE ENCORE SVR CE MESME PROPOS.

ODE.

**Q**VAND ie pris hyer congé de vous,  
D'un baiſer ſi long & ſi doux  
Vous feiſtes contente mon ame,  
Que la friande ſ'eſcoula  
Deſſus ma bouche & ſ'en volla  
Dans la voſtre plaine de baſme.

*Et depuis cette heure, depuis  
Sans ame, maiſtreſſe, ie ſuys,*

*Sentant bien ma force rauie,  
Si vous piteuse à mon torment,  
Ne la renuoyez promptement  
Afin de renforcer ma vie.*

*L'enuoye mon cueur messager  
Deuers vous, pour contr'eschanger  
Auecq' mon ame de demeure:  
N'ysez donq' vers luy de rigueur,  
Car si ie suys guiere sans cueur  
Il fauldra du tout que ie meure.*

*Et si pour vous ie trespaffois,  
Vous en sentiriez quelque fois  
La bas vne peine cruelle:  
» Car les Dieux n'ont point de pitié  
» D'un qui reçoit vne amitié,  
» Et n'en rend point de mutuelle.*



## DE L'ABSENCE DE S'AMYE,

A Maurice Seue Lionnois.

## ODE.

**A** PRES que sur le bord du Rosne,  
Et que sur celluy de la Sofne  
l'ay plaint longuement ma douleur,  
Je viens aux riuages d'Isere,  
Rempli d'amoureuse chaleur,  
Lamentar ma vieille misere  
S'empirant d'vn nouveau malheur.

Car plus en moy mesme ie pense  
D'amoindrir mon mal par l'absence,  
Ou par l'esloignement des lieux,  
Et plus il croit dedans mon ame,  
Pour ne veoir plus les deux beaux yeux,  
Ny les beaux cheueux de ma dame,  
Qui peuuent captiuer les Dieux.

*L'amour me faict hair moy mesme,  
Le bien me fait vn mal extreme,  
Et le feu trop chault me pallit,  
Le repos helas ! me trauaille,  
Le veiller m'est somme, & le liçt  
M'est vn camp de dure bataille,  
Où viuant on m'enseuelit,*

*Le pleurer me plaist, & le rire  
M'apreste vn contraire martire,  
Le repos m'est venin & fiel,  
Au lieu de paix i'ay tousiours guerre,  
Le voy sans yeux, & volle au ciel  
Sans iamais départir de terre,  
Où ieune ie semble estre vieil.*

*L'espere & crain d'un seul courage,  
Mon profit m'apporte donimage,  
Et le iour plus serain qui luyt  
Ne m'est que tenebre mortelle,  
Bref, i'ay sans fin soit iour ou nuict  
D'un vieil desir peine nouuelle,  
En suyuant cella qui me fuyt.*

*O beaux yeux bruns de ma maistresse,  
O bouche, ô front, sourcil, & tresse,  
O riç, ô port, ô chant & voix,  
Et vous ô graces que i'adore,  
Pourray-ie bien quelque autre-fois*

*Vous veoir & vous ouyr encore  
Comme ie feiz en l'autre mois !*

*Riuages, montz, arbres, & pleines,  
Riuieres, rochers & fontaines,  
Antres, forestz, herbes, & prez,  
Voifins du feiour de la belle,  
Et vous petitz iardins secretz,  
Ie me meurs pour l'absence d'elle,  
Et vous vous égayez auprez.*

#### ELEGIE A SA DAME.

**A**VANT qu'Amour me naurast de ses armes,  
Et me liurast tant d'affaux & d'alarmes,  
Ie ne sçauoy quel heur il apportoit,  
Ou quel malheur à ceux qu'il combatoit:  
Ny ne sçauoy comment de ses sagettes  
Il faict ainsi noz voluntez subgettes  
Ayant tousiours en franchise vescu  
Sans vaincre aucun, & sans estre veincu.

*Mais depuys l'heure heureusement venue  
Que i'euz au cueur vostre image receuë,*



*l'ay faict l'effay par tant de diuers coups  
De ce qu'il peult sur les Dieux & sur nous,  
Que librement à present ie confesse  
Qu'on ne sent point de plus douce tristesse.  
Et sans le mal dont mon cueur se ressent  
Estant de vous si longuement absent,  
Je me tiendrois le plus heureux des hommes  
Qui furent onc en ce monde où nous sommes:  
Car ô bons Dieux conter ie ne sçaurois  
Sur ce papier, le bien qui tant de fois  
M'est auenu regardant vostre face,  
Ou contemplant vostre courtoise grace,  
Et receuant de voz yeux amoureux  
Mille doux traictz dans mon cueur langoureux.*

*Il est bien vray qu'en fortune si douce  
l'ay quelquefois esprouuë la secousse  
Du traict amer, que cét archer vainqueur  
Sans y penser tire dedans vn cueur,  
Mais aussi tost ie cognoissoy voisine  
Pour me guerir l'heureuse medecine:  
Car ayant l'heur, dame, de vous reuoir  
Je delaiissoy soubdain à me douloir,  
Et par voz yeux, ma fatale lumiere,  
Je recouuroy ma fortune premiere.*

*Ores sans aise & sans repos aussi,  
Plus que iamais i'espreuue ce soucy,  
Tant pour l'ennuy que i'ay de mon absence,  
Que du desir d'estre en vostre presence,*

*Vous assurant que si l'occasion  
Vouloit respondre à mon affection,  
L'iroy bien tost recompenser l'ysure  
Des durs travaux qu'en absence i'endure.  
Mais attendant le bon heur de vous veoir,  
Le vy tousiours en quelque peu d'espoir,  
Me faisant fort que cette absence nostre  
N'esloignera mon cueur d'auecq le vostre,  
Et ne fera que ferme en vostre foy  
Vous ne daigniez vous souuenir de moy.  
En ce pendant ie porte en ma poitrine  
Incessamment vostre image diuine,  
Sans craindre rien qui la puyffe effacer,  
Et ces beaux motz m'amuse à repenser :*  
» *L'homme ne sçait tant qu'il vit sur la terre*  
» *Que vault la paix s'il n'a senty la guerre,*  
» *Et ne sçait point que vault la liberté,*  
» *S'il ne fut onc en prison arresté.*



## DE L'EXTREMITÉ DE SES PASSIONS,

A Gabriel du Faußard.

ODE.

**S'**il est ainfi, comme tu diç,  
Que les amitié de iadis  
Ne font rien au pris de la tienne,  
Pour correspondance à la mienne,  
Oy ie te supply par pityé  
Ce que me cause vne amytié.

Soit que l'aulbe d'un teinct vermeil  
Annonce le nouveau soleil,  
Ou soit que le soleil au monde  
Face veoir sa perruque blonde,  
Ou soit ou serain de la nuit,  
Allors que la Lune reluyt.

Toufiours vne fiere langueur  
Me va geinant mon pauvre cueur,

*Et tousiours vne angoisse extreme,  
Et vne misere de mesme,  
Seichant mes veines & mes os,  
M'ostent & repas & repos :*

*Ie me consume peu à peu  
Comme la cire aupres du feu,  
Ou comme la fleur delaissee,  
Aux champs d'un coultre renuersée,  
Ou comme au soleil sur un mont  
La glace ou la neige se fond.*

*Helas ! auoys-ie merité  
Qu'avec tant de feuerité,  
Vne misere si mortelle  
Me causast vne angoisse telle,  
Et me feist pour me secourir  
Vouloir & ne pouuoir mourir ?*

*Ie porte tousiours dans mes yeulx  
Ce qui m'est tant pernicieux,  
Et tousiours ie loge en ma teste  
Ce qui me faict tant de tempeste,  
Par ainfi portant & logeant  
Ce qui me va tant oultrageant.*

*Ie ne puy iamais approcher  
De montaigne, ny de rocher,  
D'antre, de forest, ny de pleine,  
De fleur, de pré, ny de fontaine,*

*Que peint il ne m'y semble veoir  
L'object qui tant me faict douloir.*

*Amour ce petit Dieu vollant,  
Ce petit Dieu si violent,  
Qui le ciel & la terre enflamme,  
Se faisant maistre de mon ame,  
Et m'ayant tout à soy rauy,  
Tout à soy me tient asseruy.*

*C'est luy qui tant me faict gemir,  
Qui tant me garde de dormir,  
Et qui tant mes espritx affolle:  
C'est luy qui m'oste la parole,  
La franchise & le sentiment,  
Sans trouuer nul allegement.*

*Bref c'est luy qui tient ma raison,  
Et mon esprit en sa prison,  
C'est luy qui tant de maulx me liure,  
Et qui me faict en aultruy viure,  
Mourant cent fois le iour en moy,  
Par trop d'esperance & de foy.*

*Comme souuent on veoid le vent  
Foible & petit en se leuant,  
Renforcer apres son aleine,  
Croullant les arbres en la plaine,  
Et faisant en tournant voler  
Vne obscure poussiere en l'air.*

*Il faict les ondes de la mer  
Par grandes vagues escumer,  
Des grans montz il abat le feste,  
Et porte vne telle tempeste,  
Que le bestail au boys caché  
En meurt soubz le boys arraché :*

*Ainsi nasquist Amour petit,  
Quand premier il me combatit,  
Puis apres redoublant ses forces,  
Il me fait mille & nulle entorses,  
M'arrachant d'une grand fierté  
Mon esprit & ma liberté.*

*Plus ie voys le repos cherchant,  
Plus le trauail me va faschant,  
Et plus ie quiers ou paix ou trefue,  
Et plus la guerre on me faict greue,  
Croissant tousiours ma grand ardeur,  
A l'enuy d'une grand froideur.*

*L'ay essayé tant que i'ay peu  
De pouuoir esteindre ce feu,  
Et encor sans cesse i'essaye  
De guerir ceste amere playe,  
Mais en vain, car le mal encloz  
A penetré iusques à l'os.*

*Ainsi qu'un malade qui boult  
D'une soif qui l'enflamme tout,*

*Et qui s'endort sur ceste enuye  
De veoir ceste soif assouuie,  
Ne songe en dormant qu'à des eaux,  
Des fontaines & des ruyffeaux:*

*Tout ainfi quand i'ay bien veillé,  
Et que i'ay long temps trauaillé  
Pour l'amour qui tout me transforme,  
S'il aduient qu'allors ie m'endorme,  
Ie ne faiç que songer tousiours  
A la beaulté de mes amours.*

*Ore il me semble que ie voy  
La belle qui vient deuers moy,  
D'autant plus douce & plus priuée  
Que ie l'ay plus fiere trouuée,  
Me promettant allegement  
A mon miserable tourment.*

*Et tout foubdain ce m'est aduis  
Me trouuant d'elle viç à viç,  
Ie la voy fiere qui me tance,  
Blasfant ma grand aultrecuidance,  
Et monstrant son cueur endurci  
Pour n'auoir aucune mercy.*

*Comme le soleil nous voyons  
Endurcir d'vn de ses rayons  
L'argille sur laquelle il tire,  
Et quant & quant mollir la cire,*

*Causant tout en vn mesme temps  
Deux effectz si fort differentz.*

*Ainsi la Dame que ie sers  
Cause en moy deux effectz diuers,  
Me faisant d'une seule aillade  
Tout en vn temps sain & malade,  
Ore de feu tout enflammé,  
Ore de glace tout pasiné.*

*Mais quoy? Fauissard, c'est à bon droit  
Qu'on me trauaille en cest endroit:  
Car ma Dame tant elle est belle  
Porte vn paradis avecq' elle,  
Et moy pour ses perfections  
Porte vn enfer de passions.*

A S'AMYE.

ODE.

**E**lle est à vous, douce maistresse,  
Ceste belle & dorée tresse,  
Qui feroit honte au mesmes or,



*Et ce front qui d'iuoir semble,  
Et ces yeux deux astres ensemble,  
Maistresse, sont à vous encor.*

*A vous est ce beau teinct de royes,  
Et ces deux belles leures closes,  
Qui semblent deux brins de coral:  
Et ces dentz par où se repousse  
Le musc de vostre aleine douce,  
Qui semblent perles ou cristal.*

*Bref à vous est la belle face,  
Le bon esprit, la bonne grace,  
Qu'on veoid en vous & l'entretien:  
Seulle est à moy la peine dure,  
Et tous les trauaulx que i'endure  
Pour vous aymer & vouloir bien.*



## SVR VN DESPIT QV'IL PRINT

Auecques s'Amye.

## ODE.

**C'**EST ores vrayment que ie suys  
*Allegé de tous les ennuy*  
*Qui m'ont fait si long temps oppresse*  
*Ayant recouuré ma clarté,*  
*Mon esprit & ma liberté*  
*Des mains d'une ingrata maistresse.*

*Amour voyant ma loyaulté*  
*Digne de plus grande beaulté,*  
*Est venu se rendre coupable,*  
*Et s'est excusé de m'auoir*  
*Fait à tort sentir son pouuoir*  
*Pour vne dame impitoyable.*

*Il m'a rendu l'entendement,*  
*Et la raison pareillement,*

*Qu'il m'a si longtemps detenuë:  
Il m'a d'amour le cueur laué,  
Et m'a des yeux encor leué  
Le bandeau qui bandoit ma veüë.*

*Si bien que ie veoy clairement  
Ce qui m'a tenu longuement  
Afferuy d'une erreur si folle:  
Et veoy combien mon oeil trouble  
Estoit follement aueuglé  
D'adorer vne telle idole.*

*Comme vn prisonnier attaché  
S'esfouyst estant relasché,  
Ou comme apres vn grand oraige,  
Le nocher qui cherche le port  
S'esfouyst quand il est à bord,  
Eschappé de quelque naufrage,*

*Ainsi apres que i'ay esté  
Esclaue long temps arresté  
D'une ame si sourde & si fiere,  
L'esprouue vn indicible bien,  
Or' que ie retourne estre mien  
Avec ma liberté premiere.*

*Le veoy ces caduques beautez,  
Et ces fragilles nouveaultez,  
Qui souloyent enflammer mon ame,  
Le veoy l'ardeur de ma fureur,*

*Et la fureur de mon erreur  
D'où ne peult proceder que blasme.*

*Ainsi iadis au desloger  
Apparust Alcine à Roger,  
Après qu'en despit d'Erifile,  
Il eust de son amour iouy,  
Ayant ouuert l'oeil esblouy  
Pour retourner à Logistille.*

*Or ie iure, atteste, & promectz  
De ne suyure plus desormais  
L'amour qui tant m'a faict d'opresse,  
Ou ie promectz si ie la suis,  
Que ie la suiuray si ie puis  
Seruant quelque douce maistresse.*

*Car lors ie ne regreteray  
Les ennuyz que ie porteray  
Attainct de l'amoureuse flamme:  
Pour ce que ie tiens à grand heur  
Ce qu'on souffre estant seruiteur  
D'une belle & courtoise dame.*



## PALINODIE.

**M**ON esprit trop enflammé d'ire  
Me fit hier contre vous escrire,  
Mais ores que nostre courroux  
Se passe, & s'esloigne de nous,  
Maistresse, ie me veux desdire.

Ie me desdiz donc, & confesse  
Qu'en ayant beaucoup de destresse  
Pour vous, ce m'est vn plus grand heur  
Que de deuenir seruiteur  
Iouyssant d'yne autre maistresse.

Pardonnez moy donc ie vous prie,  
Et puis que mercy ie vous crie  
Mon offense remedetez moy,  
Receuant de nouveau ma foy,  
Sans espoir que plus ie varie.

Les petites noises qu'on seme  
Allors qu'ardemment on s'ayme,

*N'esteignent pas vne amytié,  
Ains la font estre la moitié  
Plus forte encore & plus extreme.*

DE SES DESIRS, A S'AMYE.

ODE.

**P**AR trop d'aise ou par trop d'ennuy,  
Nous voyons plusieurs aujourd'huy  
Desirer changer de semblance,  
Et viure en cest ardent desir,  
Pour durer plus en leur plaisir,  
Ou pour moins sentir de souffrance.

Quant à moy qui sens nuict & iour  
Le fiel & le miel de l'amour,  
Je voudrois estre la dorure,  
Que sur vostre chef vous portez,  
Pour mieulx contempler les beaultez  
De vostre blonde chevelure.

Je voudrois estre d'abondant,  
La perle que ie voy pendant

*Au bout de vostre belle oreille:  
Pour plus commodement pouuoir  
Vous faire le secret sçauoir  
De mon amytié nompareille.*

*Je voudrois estre le colet,  
Qui sur vostre sein grasselet  
Couure ces deux tetons d'iuoir:  
Pour auoir l'heur de les toucher,  
Et pour pouuoir mieulx empescher  
Qu'autre n'eust part en ceste gloire.*

*Voluntiers ie serois encor,  
Ceste belle ceinture d'or  
Qui les flancz vous ceint & vous lye:  
Pour estroitement vous lyer,  
Et pour garder de m'oublier  
Non plus que ie ne vous oublie.*

*Je voudrois estre vn oreiller,  
Afin de vous veoir sommeiller:  
Et si voudrois estre vne mouche,  
Quand en esté vous sommeillez,  
Pour mieulx baiser les beaux oeilletz  
Qui sont autour de vostre bouche.*

*Je voudrois estre transformé  
En quelque beau gand parfumé,  
Pour baiser souuent à mon aise,  
De vostre main les doigtz poliꝝ,*

*Les doigtz molz & blancz comme liz  
Qui me font Dieu quand ie les baise.*

*Je voudrois estre ce liuret,  
Si bien couuert & si propre,  
Qui vous pend à vostre ceinture:  
Afin que quand vous l'ouuririez  
De mon cueur que vous y verriez,  
Vous fissiez aussi l'ouverture.*

*Je voudrois estre le miroir,  
Où vous vous esbatez à veoir  
Les beaultez de votre visage:  
Afin que ie iouysse mieulx  
Des doux regardz de voz beaux yeux,  
Dont vous m'enflammez le courage.*

*Voluntiers ie serois aussi,  
Le bust que vous portez ainsi  
Que sur l'esthomas on les porte:  
Afin que ie fusse en ce point  
Attaché tout le iour, & ioinct  
Auecq' vous d'une amytie forte.*

*Je voudrois puis que Dieu voulust  
Que ie deuinsse vostre luth,  
Vostre cistre, ou vostre espinette:  
Afin quand vous voudriez sonner,  
Que vous n'ouyssez resonner  
Qu'allegez moy plaisant brunette.*



*Enfin ie vouldrois deuenir  
Vne puce pour me tenir  
Toute la nuit dans vostre couche:  
Afin de librement tenter  
Si vous me voudriez contenter,  
Sans m'estre iamais plus farouche.*

## DES CONTRAIRES EFFECTZ

de son amour, à Iehan de Iehan.

## ODE.

**A**VOIR peu de repos en beaucoup de destresse,  
Ne veoir point d'assurance en vn doute cogneu,  
Veoir la douceur couuerte & l'amertume à nu,  
En cueur vuide de foy & remply de finesse.

*Ne rire que parfois & larmoyer sans cesse,  
Se veoir pour vn grand bien en grand mal detenu,  
Se veoir à mille mortz en viuant paruenu,  
Auecq' trop gaye perte au gaing d'une tristesse.*

*Chercher toujours vng heur sans le pouuoir trouuer,  
Au plus chault de l'esté cent hyuers esprouuer,  
Estre sans cesse oyssif & sans cesser en peine,*

*Se fascher du plaisir, se plaire de l'esmoy,  
C'est ce qui faict, Amy, toujours avecques moy  
L'esperance douteuse & la douleur certaine.*

DE LA DIVERSITE DE SON AMOVR,

A Iean de Faure.

ODE.

**N**ous sommes en vn mesme temps,  
Tous deux diuersement contens  
En nostre amoureuse poursuyte,  
Et tous deux en nombres diuers,  
Escriuons mille amoureux vers  
Qui des ans deuantent la fuyte.

*Toy d'un cueur ardemment espris  
Des saintes flammes de Cypris,*

*Aymes vne vierge gaillarde:  
Et moy enflammé du brandon  
Du petit Archer Cupidon,  
Adore vne femme songearde.*

*L'vne a defia ployé le col  
Dessous le ioug doucement mol,  
Que donne aux nopces Hymenée:  
L'autre encor ceinte du ceston,  
Garde le flourissant bouton  
De sa chasteté fortunée.*

*L'vne voudroit d'un cueur marry,  
N'auoir poinct encor de mary,  
Tant le sien luy faict de martire:  
Et l'autre auoir vn en voudroit,  
Pourueu que ce fust en l'endroit  
Qu'ardemment elle desire.*

*L'vne de son amy bien loing,  
N'a point au chef de plus grand soing  
Que son amour constante & forte:  
L'autre plus pres de son amy,  
N'a iamais l'esprit endormy  
En l'amitié qu'elle luy porte.*

*L'vne à son amoureux escrit,  
Qu'elle supporte en son esprit  
Pour l'absence vne angoisse vaine:  
L'autre à son amy va contant*

*Qu'en amour elle endure autant  
Comme luy d'inutile peine.*

*L'une d'un poil iaulne doré,  
Et d'un oeil de vert coloré,  
Doucement te prend & t'enflamme :  
L'autre de son poil noircissant,  
Et de son bel oeil brunissant,  
Enflamme & captiue mon ame.*

*L'une peult à l'amy de nuyct  
Faire gouster l'amoureux fruit,  
Maulgré son espoux & sa garde:  
Et l'autre s'elle veult de iour  
Peult satisfaire à son amour,  
Maulgré sa parenté bauarde.*

*Et voyla la diuerfité,  
Faure, de la felicité  
De nostre amour encommencée,  
Qui lieu ne trouuera iamais  
(Par les Dieux ie te le promectz)  
En nostre commune pensée.*

*Car tant que le soleil luyra,  
Et que la Lune conduyra  
De nuyct sa clarté renaissante,  
Ie voudray ce que tu voudras,  
Et feray ce que tu feras,  
D'une amytié non perissante.*

## A SES SOVSPIRS AMOVREUX.

## ODE.

**T**RISTES *Souspirs* qui me laissez  
Demy mort sans nulle esperance,  
Contez tous mes trauaux passez,  
Qui m'ont mys en tant de souffrance,  
A celle qui me void mourir  
Sans qu'ell' me daigne secourir.

Dites luy doucement ainsi,  
Belle que tout le monde admire,  
Ne donne plus tant de soucy  
A celluy qui tant te desire,  
Ains autant qu'il a de tourment  
Donne luy de contentement.

Et si vous voiez sa rigueur  
Toufiours enuers moy se poursuyure,  
Sans qu'elle amollisse son cueur,  
Ny qu'elle ayt soing de me veoir viure,

*Souspirs ne venez plus vers moy :  
Car soubdain ie mourray d'esmoy.*

*Mais s'elle ne veult par pitié  
Que souffreteux ainsi ie meure,  
Sans guerdonner mon amytié,  
Reuenez vers moy tout à l'heure :  
Car ie ne voudrois pas mourir  
S'elle me daignoit secourir.*

A SES PENSERS.

ODE.

**P**ENSERS de mon cueur soucieux,  
Doux allegement de mon ame,  
Qui montez si souuent aux cieux,  
Chargez du beau nom de madame,  
Allez sur le bord verdissant  
De mon Loth lentement glissant,  
Et là uolez à main fenestre  
Aux lieux où madame doibt estre.

*Pensers, c'est elle en qui les Dieux  
Ont mis comme en vne Pandore,  
Tous les tresors plus precieux  
Dequoy leur deité s'honore:  
Dittes luy donc, Si Dieu vous gard,  
Belle, nous venons de la part  
D'vn que vous tenez en seruage  
Exprez, pour vous faire vn message.*

*Il vous mande que si alors  
Qu'il estoit en vostre presence,  
Il sentoit pour vous les effortz  
De l'amour & de sa puyssance,  
Que maintenant qu'il est absent,  
Plus de langueur pour vous il sent,  
Plus de mal & plus de martire,  
Mille fois qu'on ne sçauroit dire.*

*Soit à mynuict, soit en plain iour,  
Soit qu'il se leue, ou qu'il se couche,  
Il ne songe qu'en vostre amour,  
Et n'a que vous dedans sa bouche:  
Et bien que son corps my transy  
Soit maintenant bien loing d'icy,  
Si est ce pourtant qu'à toute heure  
Son ame auprez de vous demeure.*

*Nous sommes comme vous voiez  
Les pensers naiz dans sa poitrine,  
Qu'il a deuers vous enuoyez*

*Vienne contempler mon malheur,  
Mon malheur, ma peine & ma flamme.*

*Vn ennuy n'est point assez fort  
Pour faire qu'un homme se meure,  
Car s'un ennuy caufoit la mort  
D'ennuy ie mourrois à ceste heure.*

*Voire quand ma vie deburoit  
D'une autre vie estre fuyue,  
Mon ennuy point ne se perdrait,  
Qu'en perdant l'une & l'autre vie.*

*Aussi tant & tant d'animaulx  
La mer dans ses yndes n'enferme,  
Comme d'angoisses & de maulx  
Iour & nuit me meinent la guerre.*

*Et le soleil ne scauroit veoir  
Soit au matin quand il se leue,  
Ou soit quand il se couche au soir,  
Vne autre tristesse plus grefue.*

*Toutesfois le temps dompte tout,  
Et rien ne se veoid qu'il ne muë,  
C'est pourquoy i'espere qu'à bout  
Il mettra le mal qui me tue.*



*Chanson, à ce cueur endurcy,  
Qui loge en madame inhumaine,  
Va crier que mort, ou mercy  
Soit bien tost la fin de ma peine.*

## A S'AMYE.

## ODE.

**A**NNE, ma maistresse, m'amyé,  
Qui tenez ma mort & ma vie,  
Pour me donner de voz beaux yeux  
Celle que vous aymez le mieux:  
Anne, ma petite maistresse,  
Voulez-vous qu'en vne destresse,  
Et qu'en vn soucy tant amer  
Je sois tousiours pour vous aymer?  
L'aymerois mieux mourir, que faire  
Vn acte qui vous peult desplaire,  
Voire plustost ie me turois  
Que ie ne vous offencerois.  
Pourquoy donc, petite inhumaine,  
Me tuez vous de tant de peine,  
Et pourquoy de tant de tourment

*Vienne contempler mon malheur,  
Mon malheur, ma peine & ma flamme.*

*Vn ennuy n'est point assez fort  
Pour faire qu'un homme se meure,  
Car s'un ennuy caufoit la mort  
D'ennuy ie mourrois à ceste heure.*

*Voire quand ma vie deburoit  
D'une autre vie estre fuyue,  
Mon ennuy point ne se perdrait,  
Qu'en perdant l'une & l'autre vie.*

*Aussi tant & tant d'animaulx  
La mer dans ses vndes n'enferme,  
Comme d'angoisses & de maulx  
Iour & nuict me meinent la guerre.*

*Et le soleil ne sçauroit veoir  
Soit au matin quand il se leue,  
Ou soit quand il se couche au soir,  
Vne autre tristesse plus grefue.*

*Toutesfois le temps dompte tout,  
Et rien ne se veoid qu'il ne muë,  
C'est pourquoy i'espere qu'à bout  
Il mettra le mal qui me tue.*

*Chanson, à ce cueur endurcy,  
Qui loge en madame inhumaine,  
Va crier que mort, ou mercy  
Soit bien tost la fin de ma peine.*

## A S'AMYE.

## ODE.

**A**NNE, ma maistresse, m'amyé,  
Qui tenez ma mort & ma vie,  
Pour me donner de voꝝ beaux yeux  
Celle que vous aymez le mieux:  
Anne, ma petite maistresse,  
Voulez-vous qu'en vne destresse,  
Et qu'en vn soucy tant amer  
Je sois tousiours pour vous aymer?  
L'aymerois mieux mourir, que faire  
Vn acte qui vous peult desplaire,  
Voire plustost ie me turois  
Que ie ne vous offencerois.  
Pourquoy donc, petite inhumaine,  
Me tuez vous de tant de peine,  
Et pourquoy de tant de tourment

*Me tuez vous incessamment?  
Pourquoy voulez vous que ie sente,  
Dedans ma poytrine innocente,  
Vne si cruelle langueur  
Tuer tousiours mon pauvre cuer?  
» Tousiours la mer n'est pas esmeüe,  
» Et tousiours vne obscure nüe,  
» Ramenant le temps pluuieux,  
» Ne trouble la clarté des cieux:  
Toutesfois voꝝ grandes rudesses,  
Et les miserables tristesses,  
Qui me font si palle & chagrin,  
Ne peuuent iamais prendre fin.*

*Si l'hyuer de gresle & de pluye,  
Et de froid les hommes ennuye,  
Nous auons apres le printemps,  
Qui nous rameine le beau temps.*

*Si le laboureur en la plaine,  
Tous les iours a beaucoup de peine,  
Il a pour passer ses ennuy,  
Le repos de toutes les nuictz.*

*» Toutes choses ont quelque treue,  
Si ce n'est l'angoisse si greue,  
Par qui n'ayant plus que les os  
Le pers & repas & repos.*

*Vous dictes bien que si ie porte  
Pour vous vne angoisse trop forte,  
Que vous portez aussi pour moy  
Le faix d'un trop pesant esmoy.  
Vous dictes bien si ie vous ayme*

*D'une constante amour extreme,  
Que vous m'aymez d'une amitié  
Plus forte & ferme la moytié.  
Vous dictes bien si ie desire  
De veoir finir nostre martire,  
Que comme moy vous desirez  
De ne nous veoir plus martirez.  
Vostre dire est bon, mais le faire  
Au dire tousiours est contraire,  
Et tant plus vous me promettez,  
Et tant plus vous vous dementez.*

*Il est vray qu'il est raisonnable  
Que pour auoir vn bien semblable  
A celluy que tant ie poursuis,  
On endure quelques ennuys:  
» Car c'est vne chose certaine  
» Qu'on n'a iamais du bien sans peine.  
Mais d'auoir vn mal si cruel,  
Et de l'auoir continuel,  
Le ne saiche eschine si large,  
Qui ne ployast deffouz la charge.*

*Le suis petit, & le tourment  
Si estrange & si vehement,  
Que pour vous, maistresse, i'endure,  
Est tousiours grand oultre mesure.  
Si donques iamais la pitié  
Trouua lieu dans vostre amitié,  
Et si vous auez le courage,  
Comme vous auez le visage,  
Le vous pry faictes mon esmoy*

*Deformais petit comme moy :  
 Ou ainſi que vous eſteꝝ grande,  
 Et grand le bien que ie demande,  
 Faiſtes que ce bien rencontrant,  
 Ie puiſſe deuenir plus grand,  
 Afin que mieux porter ie puiſſe  
 Ces grans maulx en voſtre ſeruiſſe.*

## A ELLE MESME.

## ODE.

**F**OIBLE, paſſe, ſans cuer, ſans raiſon, ſans aleine,  
 Anne mon cher ſupport, maugré moy ie nie trayne,  
 Maugré moy ie me trayne, Anne mon cher ſupport,  
 Malheureux & chetif n'attendant que la mort,  
 N'attendant que la mort, qui m'eſt iuſtement deüe,  
 Ayant perdu ma vie, en vous ayant perdue.

*Las ie vous ay perdue ! & ſans ſçauoir comment  
 Il fault que nuit & iour ie ſupporte vn tourment,  
 Il fault que nuit & iour vn tourment ie ſupporte,  
 Qui me rompt tout l'eſprit d'une rigueur ſi forte,*

*Que me seichant l'humeur des veines & des os,  
l'en pers (comme l'on dict) & repas, & repos.*

*Tout ainsi qu'un oyseau aymant la nuit obscure,  
le vays par lieux obscurs, tandis que le iour dure :  
Puis quand le soir arriue, & que l'humide nuit  
En un silence coy toutes choses reduict,  
En un silence coy tout animal sommeille,  
Mais pour me lamenter alors ie me refueille.*

*Ie me refueille alors, & les champs & les boys  
le vays en lamentant effourdir de ma voix,  
Si bien qu'on ne voit arbre, antre, roc, ny fontaine,  
Qui n'entende mes cris, mon amour & ma peine,  
Resonnant apres moy mon ennuy nompareil,  
Qui pourroit arrester de pitié le soleil.*

*Deux fleuves de mes yeux sortent abondamment,  
Un grand brazier au sein ie porte incessamment,  
Ayant tousiours chez moy l'un & l'autre contraire,  
Prest d'ardre & de noyer sans me pouvoir retraire,  
Sans me pouvoir retraire, & sans encore auoir  
Tant soit peu de desir d'en auoir le pouvoir.*

*Si ie n'escriz de vous ma plume se repose,  
Si ne parle de vous ma bouche est tousiours close,  
Si vers vous ie ne vays mes piedz sont ocieux,  
Et si ie ne vous voy, ie sens mes pauvres yeux  
Perdre toute leur force, & tousiours ie les serre,  
Ou ie les tiens ouuertz pour regarder la terre.*

*Quand il fait chault ce n'est que de ma grand ardeur,  
Quand il faißt froid ce n'est que de vostre froideur,  
Quand il pleut c'est des pleurs que de mes yeux ie tire,  
Quand il vente ce n'est que ce que ie souspire,  
Quand il fait mauuais temps c'est quand l'ennuy vous tient,  
Et quand il fait beau temps c'est quand l'aïse vous vient.*

*Que diray dauentage? en vous seule i'adore  
Les plus beaux dons des Dieux comme en vne Pandore,  
Cognoïſſez donc en vous ces graces & beaultez,  
Et ne les souillez poinct de tant de cruaultez,  
Ains en me rapellant de ce piteux orage,  
Preſeruez moy pour Dieu de ne faire naufrage.*

*Ayant l'œil larmoyant, le genoil abaïſſé,  
Ayant ioinctes les mains, l'eſprit à vous dreſſé,  
Ainſi que ſi i'eſtois ore en vostre preſence,  
Ie vous requiers pardon ſi i'ay faißt quelque offeſſe,  
Et vous pry par le traißt qui de vous m'a feru  
Que ie ne meure poinct ſans eſtre ſecouru.*





## DEVIS RVSTIQUE.

OLIVET, IANOT.

Oliuet.

**F**VYEZ mon cher troupeau, fuyez ceste herbe verte,  
De mes larmes couverte,  
Car dedans ces pastiz les herbes & les fleurs  
Que i'attain de mes pleurs,  
S'enueniment soudain, tant ceste humeur trop vaine  
Est d'amertume plaine.  
Allez mon cher troupeau, allez tout seul pour Dieu  
Paistre en quelque autre lieu :  
Car songeant à mon mal il conuient à toute heure  
Que ie souspire & pleure :  
Vous trouuerez ailleurs paruanture les eaux  
Plus cleres aux ruisseaux,  
Et les prez plus herbus, & les forestz sauvages  
Plus plaines de fueillages.  
Quant à moy ie ne puis qu'à mon mal sans cesser  
Penfer & repenfer,

*Reduict en tel estat par quelque destinée  
Despuis vne iournée,  
En laquelle mes yeux, peu caultz, oferent veoir  
Ce qui me faict douloir,  
Ceste fiere beaulté, dont la figure empraincte  
L'ay dans mon ame attaincte,  
Voire si viuement, que l'un & l'autre effort  
Du temps & de la mort,  
Ne feront qu'à iamais, elle ne soit trouuée  
Dans mon ame engraüée.*

Ianot.

*Quel homme entens ie plaindre, à costé de ce boys  
D'une si triste voix,  
Faisant tous ces rochers d'une force contraincte  
Retentir de sa plainte,  
Et blasmant le destin, la nature, les Dieux,  
Et la terre & les cieux.  
Le destin pour auoir à cent maulx asseruie,  
Sa miserable vie,  
La Nature d'auoir infuz tant de beaulté  
Dans vne cruauté,  
Les Dieux pour n'auoir poinct de pitié de sa peine,  
De sa peine inhumaine:  
La terre pour souffrir sur son dos plantureux  
Vn faiz si malheureux,  
Et le ciel pour auoir trop espargné sa teste  
Du traict de sa tempeste.  
Si ie ne me deçoy, c'est l'amoureux soucy*

Qui le faict plaindre ainfi,  
Mais il se deult en vain, s'il s'efforce d'acquerre  
En l'amoureuse guerre,  
Le tiltre par son plainct, de chetif langoureux  
Sur tous les amoureux.  
Car le Soleil ne veoid, ny veïd onc creature,  
Qui sente la pointure  
Et la force d'amour, plus que moy sans repos  
Iusqu'au fond de mes os.  
Et qu'il ne soit ainfi, iamais la belle Aurore,  
Ny le Soleil encore,  
Soit qu'il sorte au matin des vndes de la mer,  
Pour le iour allumer,  
Ou qu'il se couche au soir, laissant la terre sombre  
Plaine d'yne obscure vmbre,  
Ne m'ont peu iamais veoir sans plaindre amerement  
Mon amoureux tourment.  
Je veux bien toutesfois plus clairement cognoistre  
Qui l'a mis en tel estre:  
Car i'auray grand confort en mon mal, si ie veoy  
Qu'il en ayt plus que moy.  
La donq' petit troupeau, que de luy l'on s'aproche  
Le long de ceste roche.  
Il sera consolé en son dolent ennuy,  
Si i'en ay plus que luy.  
Mais si ie n'ay perdu raison & veüe ensemble  
Par amour, il me semble  
Que c'est cet Oliuet, de qui le bon Guylois  
M'a parlé quelque fois.  
Las ! c'est luy voirement, c'est luy qu'en ces montaignes,

*Et parmy ces campagnes,  
L'ay veu beaucoup de fois follaſtrant & chantant  
Heureuſement content.  
Maintenant ie le voy penſif & ſolitaire  
Loing de nous ſe retirer,  
Laiſſant tout ſon beſtail errer de luy bien loing,  
Sans guyde ne ſans ſoing,  
Touſiours la larme à l'œil, & dans l'ame ſans ceſſe  
L'angoiſſeuſe triſteſſe.  
Mon compaing Oliuet, le Dieu des Amoureux  
Te face bienheureux,  
Et te donne bien toſt finiſſant ton martire  
Ce que ton cuer deſire.  
Ie te prie dy moy, dy moy à quelle fin  
Du ſoir iuſqu'au matin,  
Et du matin au ſoir tu ne faiſ que te plaindre,  
Et ces rochers contraindre  
A ſe rompre de dueil qu'ilz ne peuuent porter  
T'eſcoutant lamenter,  
Toy qui menois naguere vne ſi gaye vie,  
Qu'on y portoit enuye.*

Oliuet.

*Fuy, Ianot, ie te pry, les pitoyables ſons  
De mes triſtes chanſons.  
Fuy, ſans plus t'enquerir, fuy t'en ſi tu n'as chere  
Ma damnable miſere:  
Car la terre n'a point de ſerpent, qu'à me veoir  
Ie ne face doulloir.*

Ianot.

*Fuy toy mesme, Oliuet, si tu n'as agreable  
Mon estat miserable:  
Car ie me faiç bien seur qu'en oyant le discours  
De toutes mes amours,  
Tu me confesseras que les angoisses miennes  
Ont surpassé les tiennes.  
Aussi i'ay veu cent fois le Soleil s'arrester,  
Pour ma plainte escouter,  
D'une douce pitie sentant son ame atteinde,  
Tant triste estoit ma plainte.*

Oliuet.

*Je n'ay pas iamais veu le Soleil s'arrester,  
Pour ma plainte escouter,  
Mais i'ay veu mille fois, quand ie venois à dire  
L'estat de mon martire,  
Les plus pesans rochers, faschez de mon esmoy  
S'escarter loing de moy,  
Ne pouuant plus souffrir ceste complainde vaine,  
Qui descouuroit ma peine.  
Vne beaulté trop grande (afin de t'exprimer  
Mon ennuy trop amer)  
Vne beaulté trop grande, en trop fiere tigresse,  
Tient mon cueur en destresse,  
Et fait que sans esprit, sans ame & sans raison,  
L'erre en toute saison,*

*Par ces coustaulx desertz menant ainsi ma vie,  
Qui me fust ia rauie,  
Sans vn destin qui faict, par vn contraire effort  
Que ie viz de ma mort,*

Ianot.

*Tu es vrayement heureux, en plaignant ta souffrance  
D'auoir tant de puissance,  
Car t'ame ne peult si dur auoir le cuer,  
Qu'à la fin de ton pleur  
Tu ne le rendes mol, veu que celluy d'un arbre  
Voire le mesmes marbre  
Se rompt avec le temps par les gouttes de l'eau  
Comme avec vn marteau :  
Mais moy chetif hélas ! que faut il que i'espere  
Qu'eternelle misere  
Puis que ie crains si fort à descourir l'amour  
Qui m'ard & nuict & iour,  
Et que d'aillant que plus ie suis pres de la belle  
D'aillant plus ie le celle.*

Oliuet.

*Comment compaing Ianot, est ce l'ocasion  
Qui croist ta passion,  
Et qui te faict ainsi maintenir que la tienne  
Est autre que la mienne ?  
Tu vois ta pastorelle, & reuois quand tu veulx,  
Tu luy vois ses cheueux,*

Tu luy vois ses beaux yeux, & son front, & sa face,  
Tu contemples sa grace,  
Tu l'escoutes parler, tu l'escoutes chanter,  
Et te peulx contenter  
Par cent mille moyens ayant de sa presence  
Ainsi la iouyssance.  
Mais moy chetif hélas ! de quoy peulx-ie iouyr  
Qui me puisse esiouyr ?  
De quoy me paiz-ie hélas ! si ceste Marguerite  
Dedans mon cueur escrete,  
Celle qui tient la clef de mon cueur en sa main,  
S'enfuit aussi soubdain,  
Qu'elle me veoid pres d'elle ? à celle fin peult estre  
De luy faire cognoistre  
Quelle est la forte ardeur de ma forte amytié  
Pour l'induire à pitié,  
N'ayant non plus de soing de mon amour certaine  
Que de ma dure peine.

Ianot.

Que me sert de gouster vne telle douceur,  
S'amour ne me faict seur  
Que de contentement qu'en la voyant ie sente  
Elle reste contente ?  
Le veoir est vn plaisir qui suruiuent ainsi doux  
Communement à tous,  
Court, & vain, toutesfois, si le cueur de la dame  
Ne sent pareille flamme :  
Mais toy qui sçais au vray, que ta belle maistresse

*Se paist de ta destresse,  
Tu te doibs refiouyr, & dresseant l'ail aux cieux,  
Rendre graces aux Dieux,  
De la voir en tel point, & se plaire, & se rire  
De ton triste martire.*

Oliuet.

*Elle ne fist onc cas non plus de mon esmoy  
Qu'elle en a faict de moy,  
Et quand bien elle auroit dans son cuer imployable  
Mon tourment agreable,  
Ce seroit vn confort, doublement malheureux,  
A mon cuer amoureux.  
Car le seruice est aspre & par trop inhumain  
Lequel se faict en vain.  
Mais toy qui trop à tort blasmes de ta naissance  
L'estoile & l'influence,  
Tu as pour luy conter tous les maulx que tu sens  
Et les lieux & le temps,  
Et peulx quand il te plaist la prier à ton aise  
Que ton mal elle appaise.*

Ianot.

*Celluy ne sçait pas bien, son amour poursuyuant  
Comme on meurt en viuant,  
Ny ne sçait pas encor, quel enfer ont les hommes  
En la terre où nous sommes,  
S'il n'a senti premier combien deux pensemens  
Aportent de tourmentz*



*En vne ame amoureuse, ores d'espoir attaincte,  
Et maintenant de craincte.  
Le l'espreuve, Oliuet, trop miserablement,  
Et te diray comment,  
Ores l'espoir me dict qu'à ma dame ie dye  
Quelle est ma maladie,  
Et tandis il me flatte & me va promettant  
De me rendre content :  
Mais ie sens tout soubdain & mes os & mes veines  
De glaçons toutes plaines,  
Et veoy l'œil qui m'estoit au parauant si cler  
Tout soubdain se troubler,  
Me menassant, hélas ! pour l'espoir que i'embrasse  
D'eternelle disgrâce.  
Voila comment ie cours en ioye & desconfort  
De la vie à la mort,  
Et comme à meilleur droit plus que toy deplorable  
Je suis plus miserable.  
Car tu sçaiç que celluy qui son mal va contant,  
Ne peult endurer tant,  
Qu'un autre qui recelle en son cueur le martire  
Qu'il n'ose iamais dire.  
Quel autre allegement peult on trouuer aussi  
En l'amoureux soucy,  
Plus doux que de se plaindre, en contant à sa dame  
Son amoureuse flamme ?*

Oliuet.

*Ne pense point, Ianot, que les champs & les boys  
L'effourde de ma voix,*

*Et ces coustaulx voisins, en faisant ma complainte :  
Car ie tremble de craincte  
Que les Dieux courroucez oyant ceste rigueur  
Qui tourmente mon cueur,  
Ne voulussent venger ceste fierté cruelle  
Quant & quant dessus elle.  
Et i'ayme mieux cent fois à la mort m'auancer,  
Que de luy pourchasser  
Le moindre desplaisir, dont sa seule pensée  
Pourroit estre offensée.  
Voyla comment ie celle en plus d'ennuy que toy  
Mon amoureux esmoy,  
Esperant qu'à la fin mon feu trouuera place  
Pour rompre ceste glace,  
Et fera veoir encor sa dure cruaulté  
Comme ma loyauté.*

Ianot.

*Le mal & le malheur ont semblé tousiours moindre  
Quand on ne s'en veult plaindre,  
Mais ie te tiens heureux de taire ta longueur  
En si triste longueur,  
Puis qu'en fin tu t'attendz veoir ta maistresse aymée  
Comme toy enflammée.*

Oliuet.

*La trompeuse esperance est le premier recours,  
Et le dernier secours,*

*Des tristes affligez, toutesfois ie la laisse  
Comme ingrate traistresse.*

Ianot.

*Celluy ne dessert poinct des fruietz d'amour auoir  
Qui vit en desespoir.*

Oliuet.

*Cettuy la n'ayme poinct qui ne sçait à toute heure  
Où sa dame demeure,  
Et qui ne faict si bien qu'elle entende tousiours  
Quelles sont ses amours,  
Ce qu'il souffre pour elle, & qu'il faict, & qu'il pense,  
Et qu'il dict en absence.  
Et c'est pourquoy ie croys qu'amour de son beau feu  
Te renflamme bien peu :  
Car si tu sçauois bien qu'elle est l'ardente flamme  
Qui rechaufe mon ame,  
Et qu'elle eust viuement epoinçonné ton sein,  
Tu t'en irois soubdain  
Impatient d'ardeur vers ta Nymphete tendre  
Pour le luy faire entendre.*

Ianot.

*Si ce beau feu d'amour ne me consumoit pas,  
Ie feroys peu de cas  
Du desdain de madame, & m'en irois sans craincte  
Luy faire ma complaincte.*

Mais par ce que ie l'ayme, & que ie suis certain,  
Tant i'ay le cueur haultain,  
Qu'on ne peult esgaller autre amour ancienne  
A l'ardeur de la mienne,  
Je veux plustost mourir mon amour recelant,  
Que si la reuelant,  
L'aperceuois hélas ! cette face excellente  
Tant soit peu mal contente.  
Voila pourquoy ie pense auoir les espritz miens  
Plus attainctz que les tiens,  
Et comme à meilleur droit plus que toy déplorable  
Je suis plus miserable.  
Et pour te le monstrier, si tu l'aymois aultant  
Que tu va racontant,  
Il ne te seroit grief souffrir tousiours pour elle  
Quelque angoisse nouuelle.  
Mesmes or' que tu sçais que quand elle t'entend  
Pres d'elle lamentant,  
Elle fuyant soubdain, encontre toy s'irrite  
Comme toute dépite,  
Tu ne deburois iamais, si tu l'aymes bien fort  
Luy faire vng si grand tort;  
Ains te mirer en moy qui ne sçauois mieulx faire  
Que d'aymer & me taire.

Oliuet.

Par ce que mon amour, passe ton amytié  
De plus de la moitié,  
Voire, lanot, ainsi que faiet ce prochain chesne,

Ou ce pin, ou ce fresne,  
 Tous ces petitz buissons & ces menus ciprez  
 Que tu vois icy pres.  
 Je ne sçaurois durer sans descourir ma peine  
 A ma douce inhumaine,  
 Me semblant trop fascheux à viure longuement  
 En tel aspre tourment,  
 Sans auoir quelque fois apres tant de souffrance  
 Vn peu de recompense.

Ianot.

Maint a gaigné souuent le tiltre d'importun  
 En requerant quelcun  
 Trop souuent, de donner quelque chose qu'il ayme,  
 Et garde pour soy mesme.

Oliuet.

Cestuy la qui requiert & qui porte la peur  
 Trop empraincte en son cuer,  
 Se garde que sa craincte indigne ne le rende  
 D'auoir ce qu'il demande:  
 Car moy qui des long temps ay defferuy les biens  
 Qu'amour ordonne aux fiens,  
 Je cherche sans repos aupres de ma maiestre  
 La fin de ma destresse,  
 Et trauaille sans fin pour sauouer les fruidz  
 De mes tristes ennuyz:  
 De façon que ie croy que pour payer l'ysure  
 Du tourment que i'endure,

*Elle viendra bien tost toute seule vers moy  
Adoucir mon esmoy,  
Et cent fois plus de bien & de plaisir me rendre  
Que ie n'en puis attendre.  
Mais toy qui ne comprens meriter que bien peu  
D'allegence à ton feu,  
Qui t'est pour l'aduenir vng certain tesmoinage  
De n'auoir d'auantage,  
Tu deburois auoir honte à tant parler ainsi  
De ce don de mercy.  
Confesse donq', qu'Amour de sa gentile flamme  
Eschaufe plus mon ame,  
Et qu'il poinct mon esprit & est de moy vainqueur  
Plus qu'il n'est de ton cueur.*

Ianot.

*Je voy dedans ce val l'angelique visage  
Qui me tient en seruage,  
Qui ses troupeaux repeuz au village conduict,  
Voyant venir la nuit.  
Je m'en vaiꝝ luy conter la tristesse mortelle,  
Que ie souffre pour elle,  
Puis que tu blasmes tant dequoy ie cele ainsi  
Mon amoureux soucy.*

Oliuet.

*Allez donques tous deux heureusement ensemble,  
Car il faut que i'assemble*

---

*Mes troupeaux espenduz par ces champs à lentour  
Ce pendant qu'il est iour,  
De peur que quelque loup fauorisé de l'ombre  
N'amoindrisse le nombre:  
Tu me diras demain, venant à nous reueoir,  
Que r'adiendra ce soir,  
Et ie te conteray si tousiours la rudesse  
Loge dans ma maiſtresse.*

.

FIN DV QVATRIESME LIVRE .

---








LE CINQVIESME LIVRE  
DES  
ODES D'OLIVIER DE MAGNY  
QUERCINOIS.

---

A PIERRE DE CHEVERRY,

General de Tholoufe.

ODE.

ous les vers que loing du vulgaire  
Je trafferois dorefnauant,  
N'auroient plus la force de plaire  
Comme ilz fouloient au parauant,  
Et l'ardeur dont Phebus m'enflamme  
Deuiendroit lente dans mon ame,

*Et la Muse auroit à mespris  
Mon archet, mes chantz & ma lyre,  
Et lors que ie vouldrois escrire  
S'en iroit loing de mes escritz :*

*Bref ie penserois estre indigne  
De porter iamais le laurier,  
Qui est la recompense insigne  
Du sçauant homme, & du guerrier,  
Si ayant telle cognoissance  
Que ie l'ay de ta suffisance,  
Ensemble de la rareté,  
De l'esprit qui dans toy repose,  
Ie n'en tesmoignois quelque chose  
A ceux de la posterité.*

» *La louenge est tousiours aymable,*  
» *Et pourueu que l'homme loué*  
» *Soit loué d'un homme louable,*  
» *Le loz est tousiours aduoué.*  
*Non pourtant si fort ie presume,  
Que les'ouurages de ma plume  
Soyent dignes d'un grand argument,  
Mais louant ta vertu si belle,  
Ie pense ma Muse estre telle  
Qu'elle le fera dignement.*

*Soit en exerçant ton office  
Nul ne faiçt vn meilleur debuoir,  
Ou soit en quelque autre exercice*

*Nul n'est plain de plus de sçauoir :  
Les Muses t'ayment & honnorent,  
Les Graces t'ayment & decorent,  
Et les artz te doiuent trestous,  
Mesmes les beaux dons qui descendent  
Des astres, tous en toy se rendent  
Pour estre vn Phenix entre nous.*

- » *C'est vne chose peu commune*
- » *De veoir vn homme en ce temps cy,*
- » *Riche des biens de la fortune,*
- » *Et riche de vertuꝝ aussi.*

*Toutesfois la nature assemble  
Dedans toy tous les deux ensemble,  
Et nous faict cognoistre par toy,  
Comment en ta charge il fault estre  
Riche, vertueux & adextre,  
Pour seruir dignement vn Roy.*

*Apollon est vrayment ton pere,  
Et en ayant vn pere tel,  
Et Calliope ayant pour mere,  
Tu ne peulx estre qu'immortel.  
Quant à moy qui merque les traces  
De tes vertuꝝ & de tes graces,  
Ie t'admire tant que ie puis,  
Et ces vers à ton loꝝ ie sonne,  
Tandiz qu'aux amours ie m'adonne  
Remply de mille doux ennuys.*

*Toujours Phebus enflammé d'ire,  
La peste aux Grecz ne va iectant,  
Ains quelque fois prenant la lyre  
L'honneur des Dieux il va chantant:  
Aussi à traicter les affaires,  
Qui nous suruiennent ordinaires,  
Il ne fault toujours s'employer,  
Ains parmy les soins & les peines  
Dequoy les affaires sont plaines,  
Il fault quelque fois s'esgayer.*

*C'est pourquoy ores ie t'adresse,  
Ce petit liuret que voicy,  
Plain des faueurs de ma maistresse,  
Pour en adoucir ton soucy:  
Pren le donq', & prens sa defense  
Contre l'enuieuse ignorance,  
Comme pour vn de mes enfans,  
Qui armé du nom que tu portes,  
Ne craint les menaces plus fortes  
Ny de la Parque, ny des ans.*



## DV IOVR NATAL

De s'Amye.

## ODE.

**D**ESSVS la verdoyante riue  
D'un cler ruyffelet argentín,  
Vn pasteur ceint de blanche oliue  
Chantoit naguieres au matin,  
L'œil attentif sur son troupeau,  
Et ses doigts sur son chalumeau.

Maint oyseau qui par le boufcage  
De branche en branche voletoit,  
Desgoisant vn plaisant ramage,  
Respondoit à ce qu'il chantoit,  
Et s'accordans en mesme son  
Disoient ainfi ceste chanson.

O Dieu qui le monde illumines,  
Apollon apparois aux cieux,

*Et faiz de tes clartez diuines  
Iouyr les hommes & les Dieux,  
Vien serener ce mauuais temps,  
Et nous admeine vn doux printemps.*

*Faiz que la grand mere Nature,  
Liberale de son tresor,  
Tapiſſe les champs de verdure,  
Pour nous & nos beſtes encor:  
Car ſi bien tu t'en ramentois  
Paſteur on t'a veu quelque fois.*

*Soumetz des prochaines montaignes,  
Et vous deſtours plus reculez,  
Vous antres, foreſtz & campagnes,  
Et ruyſſeaux qui par cy coulez,  
Grandz ciprez, & petitx buyſſons,  
Preſtez l'oreille à mes chanſons.*

*L'aigneau deſormais en la pleine  
Ne craigne la gueule des loups,  
Et la terre aporte ſans peine  
Ce qui fera beſoing à tous,  
L'age d'or en ces iours tardifx  
Reuienne comme il feut iadis.*

*De rozes vermeilles & blanches  
Soyent ſemez tous ces champs voiſins,  
Et ſoyent les plus ſauuages branches  
Pleines de grapes de raiſins,*

*Des chefnes distille le miel,  
Et la manne tombe du ciel.*

*Vienne d'une eternelle source  
Le lait tout pur dans ces ruisseaux,  
Et d'une autre abondante course  
Le nectar vienne au lieu des eaux,  
Et de mille & mille couleurs  
Nayssent mille & mille autres fleurs.*

*Les fieres bestes plus cruelles  
Gectent bien loing leurs aspretez,  
Et les personnes plus rebelles  
Gectent à part leurs duretez,  
Vn chacun viue libre & seur,  
Et tout par tout soit la douceur.*

*Des petitz Amours la grand'bande,  
Vienne sans arc & sans brandons,  
Et que plus nul d'eulx ne desbende  
Les traitz & feuz dont nous arons,  
Ains s'accordant aueq' le temps  
Nous facent heureux & contentz.*

*Les Nymphes de leurs voix sacrées,  
Chantans viennent danfer en rond,  
Et cueillir des fleurs en ces prées  
Afin d'en coronner leur front,  
Et s'esgayant à qui mieulx mieulx  
Esgayent la terre & les cieux.*

Qu'il n'y ayt Sylvain qui ne rye,  
Ny Faune, ny Satyre aucun,  
Qu'il n'y ayt herbe en la prerie  
Qui ne soit belle à tout chacun,  
Et rien ne se voye aujourd'huy  
Qui nous puisse donner ennuy.

Car en ceste heureuse iournée  
Nasquit la diuine beaulté,  
Par qui çabas est retournée  
La prudence & la chasteté,  
Et les vertuz en ce beau iour  
Aquirent vn nouveau seiour.

Pour ceste cy dessus l'escorce  
De tous ces arbres d'alentour,  
L'escriz & graue à toute force  
Les complainctes de mon amour,  
Et pour ceste cy dans ces boys  
Nuiet & iour on n'oyt que ma voix.

Il n'y a plus herbe ny plante  
Qui ne soit peinte de son nom,  
Ny nul oyseau qui ne la chante,  
Et qui ne la mette en renom,  
Tesmoignant que c'est sans nul fi  
La perle de ce siecle cy.

C'est celle la qui peult tant faire  
Qu'amer au goust me soit le miel,



*Et qui peult encore au contraire  
Me faire doux trouuer le fiel,  
C'est celle la qui met en moy,  
Comme elle veult aise, ou esmoy.*

*Tant que par ces haultes montaignes  
Les animaulx iront errant,  
Et que par ces larges campagnes  
Les eaux en mer iront courant,  
Et qu'aux vignes les lymassons,  
Et qu'aux eaux viuront les poissons :*

*Tant qu'entre la flamme & la glace  
Viuront les amantz despourueuz,  
L'honnoreray tousiours la face,  
Les yeux, le front & les cheueulx,  
De celle qui m'est vie & mort,  
Guerre & paix, tourment & confort.*

*Chanson, tu feras ta priere  
A Phebus pasteur souuerain,  
Qu'à tout iamais de sa lumiere  
Il rende ce iour cy serain,  
Afin que le siecle auenir  
Aye mieux dequoy s'en souuenir.*



## SVR LE RETOVR

De s'Amye.

ODE.

**E**<sup>N</sup> fin, Anne ma douce sœur,  
Anne ma plus chere douceur,  
En fin ie vous voy reuenüe,  
Et apres vostre long seiour,  
En fin avec vostre retour,  
Ie me voy mon ame rendüe.

Comme vn petit fan alteré,  
Long temps de sa mere esgaré,  
S'esfouist quand il la retreuve,  
Comme vn aillet qui perd son teinct,  
Des rayons du soleil attainct  
Se reffaiect aduenant qu'il pleuve.

Ne plus ne moins, Anne mon bien,  
Anne sans qui ie ne puis rien,

*Ne plus ne moins ie me console,  
Ie me console & m'esfouyꝝ,  
Or' que de voz yeux ie iouys,  
Et de vostre douce parole.*

*Ores, Anne, que ie vous voy,  
Ores belle que ie vous oy,  
L'espreuue vne telle allegresse,  
Que pour en fin la receuoir  
Ie me tiens trop heureux d'auoir  
Enduré si grande destresse.*

*Sans vous, Anne mon cher confort,  
L'ay eu plus griefue que la mort  
La vie que i'ay demenée,  
Et sans vous encores les iours,  
Tant fussent ilꝝ plaisans & courtꝝ,  
M'ont semblé plus longs qu'une année.*

*Sans vous l'aise & le bien aussi,  
M'estoyent tousiours mal & soucy,  
Le repos m'estoit tousiours peine,  
Tousiours amer m'estoit le miel,  
Obscur tousiours m'estoit le ciel,  
Et tousiours ma doute certaine.*

*Soit que le Soleil se leuast,  
Ou soit qu'au soir il se trouuast  
Sur le point de sa decadence,  
Tousiours on me trouuoit pleurant,*

*Pleurant toujours & soupirant  
Pour le regret de vostre absence.*

*Me plaignant du mal que i'auoys.  
I'oyois plaindre avec moy les boys,  
Les boys & les belles preries,  
Et plaignant si ie larmoyois,  
De l'eau de mes pleurs ie noyois  
Les belles campagnes fleuries.*

*Les iardins de fleurs esmaillez,  
Se sont tous de fleurs despouillez,  
Quand ilz n'ont plus veu vostre face:  
Et les beaux lieux où vous hantiez,  
Anne, quand icy vous estiez,  
Ont laissé cheoir toute leur grace.*

*Mais ores que vous reuenez,  
Avec vous vous nous ramenez  
Tout bon heur & toute esperance:  
Vous nous ramenez les plaisirs,  
Et de noz plus ardans desirs  
Nous promettez la iouyissance.*

*Voyez ces arbres d'alentour,  
S'esgayans de vostre retour,  
Qui soubz leur ombre vous attendent:  
Et voyez ces petitz ruyssaux,  
Et oyez ces petitz oiseaux,  
Qui mille passetemps vous rendent.*

*Les oeilletz, les fleurs & les fruitz,  
Qui se sentant de noz ennuy  
Auoyent leur couleur toute blanche,  
Voyant passer nostre douleur,  
Reprennent aussi leur couleur,  
Et pour vous pendent à leur branche.*

*Maintenant ce bon heur i'auroy,  
Que mon cueur ie contenteray  
Contemplant vostre bonne grace :  
Et si pour le contenter mieulx,  
Ie pourray contenter mes yeux,  
Contemplant vostre belle face.*

*Toute ma peine & mon malheur,  
Et ma maigreur & ma palleur,  
Ores loing de moy se retire,  
Et mille ieux & passetemps,  
Pour tous deux nous rendre contentz  
Viennent chasser nostre martire.*

*I'auois tousiours bien attendu,  
Qu'un grand bien me feroit rendu  
Après un ennuy tant extreme :  
Mais ie l'ay encores plus grand,  
Pour autant qu'en vous recourant,  
Ie me suis recouré moymesme.*



## DE LA CONSTANCE DE SON AMOVR,

A sa Dame.

ODE.

**M**E monstre Amour, ou douceur, ou fierté,  
Et hault, ou bas, en honneur ie demeure,  
Tel que ie suis & tel que i'ay esté,  
Tel ie seray iusqu'à tant que ie meure.

*Ie suis le rocher imployable  
De foy non iamais variable,  
Des ventz & des flotz tempesté,  
Et face tourmente ou bonnasse  
Iamais ie ne change de place,  
Perdurable en ma fermeté.*

*Plustost les eaux peruertiront leur cours,  
Et le Soleil esteindra sa lumiere,  
Que mes pensers à toy n'aillent tousiours  
Par le chemin de mon amour premiere.*

*Voire plustost vn statuaire,  
Pourra ses medailles parfaire  
D'un burin de plomb ou de boys,  
Que nulle occurence importune,  
De l'amour, ou de la fortune,  
Changent la foy que ie te dois.*

*Le t'ay donné tout pouuoir dessus moy,  
Et t'ay ma foy si fermement iurée,  
Qu'en nul subiect nulle meilleure foy  
Plus fermement ne fut onq' asseurée.*

*Et ne fault desormais, Maistresse,  
Faire ny fossé, ny fortresse,  
Muraille, ne tour, ne rempart,  
Pour garder qu'ell' ne soit surprise,  
Car Amour l'a si bien conquise,  
Qu'autre n'y sauroit auoir part.*

*Les vains honneurs, les bobances & l'or  
Peuent les yeux esbloyr du vulgaire,  
Mais ny cella ny plus grand chose encor  
Ne me sçauroient de ton amour distraire.*

*Et fust-ce vne Venus dorée,  
Qui vint de l'isle Cytherée  
Vne amour durable m'offrir,  
Je ne lairray iamais pour elle  
Mon amour vers toy si fidelle,  
Quoy que tu me faces souffrir.*

## CHANSON.

**S**i par les champs folastrant  
Je suis avec ma mignonne,  
Quoy que i'aïlle rencontrant  
Jamais ie ne m'en estonne:  
Car ie porte dans le cueur  
Le feu qui brusle la peur.

S'il me fault aller de nuit  
Vers elle à l'heure promise,  
Ny gueû, ny volleurs, ny bruiû,  
N'empeschent mon entreprise:  
Car ie porte dans le cueur  
Le feu qui brusle la peur.

Si son mary despitè  
Pour amour de moy la tence,  
Je suis tousiours apprestè  
De venger son innocence:  
Car ie porte dans le cueur  
Le feu qui brusle la peur.

Aussi lors que ie reçois  
Quelque tort pour l'amour d'elle,



*Quelque petit que ie sois,  
I'en venge bien la querelle:  
Car ie porte dans le cuer  
Le feu qui brusle la peur.*

*Si par quelque endroiçt il fault  
Monter où la belle couche,  
Tant soit le lieu droiçt & hault,  
I'amaï ie ne m'эфarouche:  
Car ie porte dans le cuer  
Le feu qui brusle la peur.*

*I'en voy plusieurs pourchassans  
Le bien que d'amour ie tire,  
Par despit me menassans,  
Mais ie ne m'en faiç que rire:  
Car ie porte dans le cuer  
Le feu qui brusle la peur.*

*Et bien qu'ilz soyent à les veoir  
Guerriers & grans de corsage,  
Si n'ont ilz poinçt le pouoir  
De m'abaisser le courage:  
Car ie porte dans le cuer  
Le feu qui brusle la peur.*

*Les desseins auantureux,  
Et les difficiles choses,  
Et les lieux plus dangereux,*

*Enuers moy ne sont que rozes :  
Car ie porte dans le cueur  
Le feu qui brusle la peur.*

## A S'AMYE.

## ODE.

**E**T quoy, Anne, ma mignonne,  
Ma Dione,  
Doy-ie donc partir d'icy,  
Sans que ie baise & rebaise  
A mon aise  
Ta bouche & tes yeux aussi ?  
Veulx-tu que d'icy ie parte,  
Que i'escarte  
Mon œil du tien rauisseur,  
Sans allegger la destresse  
Qui m'opresse,  
De ta flateuse douceur.  
Puis que tu sçaiç, ô friande,  
La viande  
Qui peult mon ame souler,

*Vien avecques moy t'esbatre,  
Vien follastre,  
Me baiser & m'acoller.  
Demy viue, demy morte,  
Faiç en sorte  
Que t'espreuue gayement,  
Que soubz vn gentil visage,  
Le courage  
Est gentil également.  
Le veulx que ta belle bouche  
Ne rebouche  
Pour fix baisers adouciç,  
Ains que ta leure en soustienne  
De la mienne  
Six fois fix des mieulx affiç.  
Le veulx que ta langue douce  
Se courrouffe,  
Si bien que vireuoltant  
Elle ouure ma bouche close  
Et l'arrose  
D'une manne doux sentant.  
Ah petite tu me baïses,  
Et apaises  
La guerre de tous mes maulx :  
Le sens bien ta douce aleine  
De musc plaine  
Adoucir tous mes trauaulx !  
Le sens tes leures vermeilles  
Nompareilles  
Le touche ces liç bruniç,*

Et quand ton œil me regarde  
Il me darde  
Cent mille aises infiniꝝ.  
Encore vn coup ie suis riche,  
Ne sois chiche  
De ces dons delicieux,  
Si tu me rebaisés folle  
Ie m'en volle  
Rauy d'aise entre les Dieux.  
Estant guindé dessus l'aesle,  
Rare & belle,  
De ta faueur teincte en miel,  
Ie sens mon cueur & mon ame,  
Qui se pasme,  
Ia desia montez au ciel.  
Que de Dieux ! que de Deesses !  
De lieffes !  
De dances & passetemps  
Nul en ceste troupe gaye  
Ne s'esmaye,  
Tous sont heureux & contens.  
Soit deça, nul ie ne treuve  
Qui n'espreuve  
Du plaisir parfaitement,  
Soit delà, nul se presente  
Qui ne sente  
Du parfait contentement.  
Mais sans toy ie n'y puis viure,  
Vien t'en suyure  
Ma triste ame & mes espritꝝ.

Vien, vien t'en à ma priere  
Ma guerriere,  
Vien me veoir en ce pourpris.  
Et quoy, belle; tu dedaignes  
Ces campagnes,  
Riche demeure des Dieux,  
Tu feras donc à ma honte  
Plus de conte  
De la terre que des cieux.  
A dieu donc troupe diuine,  
Je chemine  
Droict en bas pour la reuoir,  
Ayant mieux sa douce guerre  
Sur la terre,  
Que paix icy receuoir.  
Je ne puis estre sans elle,  
La rebelle  
M'a tellement enchanté,  
Que sans la veoir vn quart d'heure  
Je demeure  
Trop aigrement tourmenté.  
Je la revoy la sucrée,  
Qui recrée  
Mes espritz trop combatuz:  
C'est l'ornement de mon æuure,  
Qui descæuure  
Ses beaultez & ses vertuz.  
Dieu te gard ma mignonette,  
Je regrette  
Le temps qu'ay perdu la hault:

*Puisse Amour en ta poitrine  
Iuoirine  
Darder son feu le plus chault.  
Redressons les escarmouches  
De noz bouches,  
De noz bras, & de noz yeux,  
En baisers, en acolades  
En æillades,  
Mutinez à qui mieux mieux.  
Mais c'est assez, i'oy la mere,  
Trop amere,  
Qui deffend tout lentement :  
Fuyons la fascheuse noise  
Qu'ell' degoïse,  
Escartons nous vislement.  
Voy defia comme elle espie  
L'acroupie,  
Vielle horrible aux plus hideux,  
Elle couue dans son ame  
Quelque blasme,  
Pour l'esclorre entre nous deux.  
Voy encor la grosse beste  
Qui s'arreste  
Pour vomir quelque courroux :  
Je voy presque qu'elle creue  
Tant est greue  
L'enuye qu'elle a sur nous.  
» Le bonheur vient à grand peine  
» S'il n'ameine  
» Vn desastre avecques luy :*

- » *On n'a point de ioye vraye,*
- » *La plus gaye*
- » *Traine tousiours vn ennuy.*

## A ANNE POVR BAISER.

## ODE.

**A**NNE, ie vous supplie à baiser aprenez,  
A baiser aprenez, Anne, ie vous supplie:  
Car parmy les plaisirs qu'en amour on publie  
Les baisers sont diuins quand ilz sont bien donnez.

*Ie suis, & comme moy plusieurs sont estonnez  
Ayant ainsi la bouche en beaultez acomplie,  
Et de si bonne odeur l'ayant ainsi remplye,  
Qu'à baiser vn peu mieux vous ne vous adonnez.*

*Ce n'est pas tout que d'estre ensemble bec à bec,  
Les leures se pressant d'un baiser tousiours sec,  
Il fault que l'une langue avec l'autre s'assemble,*

*Ores à son amy doucement la donnant,  
Ores de son amy doucement la prenant,  
La suççant, estreignant & mordant tout ensemble.*

## A ELLE ENCORE.

## ODE.

**E**T quoy belle en vous apaisant,  
En vous baisant & rebaisant,  
Vous m'auez la langue mordüe,  
La langue qui vous a rendüe  
Dedans mes vers en mille lieux,  
Immortelle comme les Dieux?  
Et quoy petite, & quoy despite,  
Est ce le guerdon que merite  
Celluy qui pour vous en ennuy,  
Vous tient trop plus chere que luy?  
Celluy qui chante vostre grace,  
Celluy qui vante vostre face,  
Et qui n'est point ou peu contant  
Qu'en vous vantant ou vous chantant.

Sus sus aprestez vous ingrate,  
A celle fin que ie m'esbatte,  
Que ie m'esbatte sans pitié



*A punir vostre mauuaisië.  
Ah vous vous derrobez fuyarde,  
Ah vous voulez fuyr mignarde,  
Non non ne bougez, aussi bien  
Aussi bien vous ne gaignez rien,  
Car ie vous aurois aussi viste,  
Tant fust vostre course subite.  
Ah ie vous tiens, auous poinct peur ?  
Auous encore en vostre cueur  
Contre moy aultant d'amertume  
Comme vous auiez de coustume ?  
M'aimerez vous pas desormais ?  
Me tiendrez vous pas à iamais  
Dans vostre sein vostre cher hoste,  
Sans qu'autre que la mort m'en oste ?  
Si benigne vous le iurez,  
Si douce vous m'en assurez,  
Ie vous luirray, petite fiere,  
En vostre liberté premiere.  
Mais si vous ne le consentez,  
Perseuerant en voz fiertez,  
Maintenant, petite farouche,  
L'importuneray vostre bouche,  
De la baiser & tant & tant  
Que ie vous iray despitant,  
Plus fort que, petite affetée,  
Vous ne fustes onc despitee.*



## A SIRE AYMON.

## ODE.

**S**i ie voulois par quelque effort  
Pourchasser la perte, ou la mort  
Du fire Aymon, & i'eusse enuye  
Que sa femme luy fut rauie,  
Ou qu'il entraist en quelque ennuy,  
Ie serois ingrat enuers luy.

Car alors que ie m'en vois veoir  
La beaulté qui d'vn doux pouuoir  
Le cueur si doucement me brulle,  
Le bon fire Aymon se reculle,  
Trop plus ententif au long tour  
De ses cordes, qu'à mon amour.

Ores donq' il fault que son heur,  
Et sa constance & son honneur  
Sur mon luth viuement i'accorde,  
Pinsetant l'argentine corde  
Du luc de madame parfait,  
Non celle que son mary faict.

*Cet Aymon de qui quatre filz  
Eurent tant de gloire iadis,  
N'eust en sa fortune ancienne  
Fortune qui semble à la tienne,  
Sire Aymon, car sans ses enfans  
Il n'eust point surmonté les ans.*

*Mais toy sans en auoir onq' eu,  
As en viuant si bien vaincu  
L'effort de ce Faucheur auare,  
Que quand ta memoire si rare  
Entre les hommes perira,  
Le Soleil plus ne reluira.*

*O combien ie t'estime heureux !  
Qui vois les pluifirs plantureux  
De ton espouze ma maistresse,  
Qui vois l'or de sa blonde tresse,  
Et les attraietz delicieux  
Qu'Amour descoche de ses yeux.*

*Qui vois quand tu veulx ces sourci  
Sourci en hebeine noirci,  
Qui vois les beaultez de sa face.  
Qui vois & contemples sa grace,  
Qui la vois si souuent baler,  
Et qui l'ois si souuent parler.*

*Et qui vois si souuent encor  
Entre ces perles & cet or,*

*Vn rubis qui luyt en sa bouche,  
Pour adoucir le plus farouche,  
Mais vn rubiz qui sçait trop bien  
La rendre à soy sans estre sien.*

*Ce n'est des rubiz qu'un marchant  
Auare aux Indes va cherchant,  
Mais vn rubiz qu'elle decore  
Plus que le rubiz ne l'honnore,  
Fuyant ingrat à sa beaulté  
Les apastz de sa priuaulté.*

*Heureux encor qui sans nul soin  
Luy vois des armes dans le poing,  
Et brandir d'une force adextre,  
Ores à gauche, ores à dextre,  
Les piques & les braquemars  
En faisant honte au mesme Mars.*

*Mais pour bien ta gloire chanter  
Je ne sçay que ie doys vanter  
Ou ton heur en telle abondance,  
Ou la grandeur de ta constance,  
Qui franc de ses beaultez iouyr  
N'as que l'heur de r'en resjouyr.*

*Tu peulx bien cent fois en vn iour  
Veoir ceste bouche où niche amour,  
Mais de fleurir iamais l'aleine,  
Et l'ambre gris dont elle est pleine*

*Alleché de sa douce voix,  
En vn an ce n'est qu'yne fois.*

*Tu peulx bien cent fois en vn iour  
Veoir ceste cuyffe faicte au tour,  
Tu peux bien veoir encor ce ventre,  
Et ce petit amoureux antre  
Ou Venus cache son brandon,  
Mais tu n'as poinct d'autre guerdon.*

*Puisses tu veoir souuent ainsi  
Les beaultez & graces aussi  
Soit de son corps, soit de sa face,  
Et puisse-ie prendre en ta place  
Les doux plaisirs & les esbatz  
Qu'on prend aux amoureux combatz.*

*Et tousiours en toute saison,  
Puisses tu veoir en ta maison  
Maint & maint braue capitaine,  
Que sa beaulté chez toy ameine,  
Et tousiours, sire Aymon, y veoir  
Maint & maint homme de sçauoir.*

*Et lors qu'avec ton tablier gras,  
Et ta quenaille entre les bras,  
Au bruiet de ton tour tu t'esgayes,  
Puisse elle tousiours de mes playes,  
Que i'ay pour elle dans le cuer,  
Apaiser la douce langueur.*

## CONTRE VN MEDISANT

De s'Amye.

ODE.

**Q**VICONQVE fois menteur, qui blasmes  
D'un langaige malicieux,  
La belle qui luyt sur les Dames,  
Comme la Lune dans les cieux,  
La belle diç-ie, que ie porte,  
D'une amytie constante & forte,  
Toufiours empreinte dans mes yeux.

Si defia la courbe vieillesse  
N'a faiçt ton visage rider,  
Puisse elle pronte en sa foiblesse  
Te venir bien toft aborder,  
Et traynant la pauureté dure  
Te face de ta faulce iniure  
La faulte à iamais recorder.

*Tes hyuers, meschant, puissent estre  
Toufours longuement ennuyeux,  
Et le iour venant apparoiſtre  
Soit toufours nuict deuant tes yeux,  
Mesmes eſtant perſé de pluye,  
N'ayes tu iamais qui t'eſſuye  
Qu'vn vent qui te ſuyue en tous lieux.*

*Puis ayant en ceſte ſouffrance  
Veſcu quelque temps pauurement,  
Pour iuſte guerdon de l'offence  
Faicte par toy meſchamment,  
Puiſſes tu venir vers la belle,  
Et t'agenoillant deuant elle,  
Requérir pardon vainement.*

*Et tandis qu'en ceſte requête  
Tu t'amuferas à parler,  
Puiſſe vn tourbillon de tempeſte  
T'enleuer cent braſſes en l'air,  
Puis te laiſſant tumber en terre,  
Puiſſe ta teſte comme vn verre  
En mille pieces s'en aller.*



## DESCRIPTION

D'une nuit amoureuse.

ODE.

O douce aventureuse nuit,  
Plus clere que le iour qui luyt,  
Et d'autant plus douce rendue  
Qu'elle estoit lors moins attendue !

O astres aux cieux allumez,  
Qui de voz raiç acoustumez  
Feistes la lumiere plus brune,  
Pour fauoriser ma fortune !

O fiflet & son bien heureux !  
O chanson de luth amoureux  
De qui le bruiç & l'harmonie  
Esueilla le cueur de m'amy !



O porte müette où i'entray  
Quand la belle ie rencontray,  
Porte si doucement desclofe  
Que nul n'en sceust aucune chose !

O esprit vague qui doubtoit  
Du bon heur qui se presentoit,  
Et qui presque encor ne veult croire  
D'auoir eu si belle victoire !

Main qui me tiras apres toy !  
Pied qui t'en allas deuant moy !  
Et toy belle odorante chambre  
Remplie d'eau de Nasse & d'ambre !

O bras doucement acouplez !  
O embrassemens redoublez,  
Plus estroictement que l'hierre  
Vn vieil edifice n'enferme !

Belle bouche d'où sort ce ris  
Qui fait aises les plus marris !  
Douce langue qui reffasies  
Mille espritx de mille Ambrosies !

Aleine si douce à sentir,  
Que ie ne sçauois consentir  
Que l'Inde ou la Sabée apporte  
Vne douceur de telle sorte !

O liât tesmoing de mes plaisirs,  
Qui as contenté mes desirs  
D'yne felicité si belle  
Qu'il n'en sera iamais de telle !

O liât qui mes trauaulx passez  
As dignement recompensez,  
Changeant en soulas la destresse  
Que i'endurois pour ma maiestre !

Quantesfois ceste nuit soubz nous,  
En noz passetemps si tresdoux,  
Criquetant d'un plaisant murmure  
Tesmoignas-tu mon auanture.

Iamais ne soit qu'en mes chansons  
La nuit, les astres & les sons,  
La porte & les espritz encore,  
Les mains & les piedz ie n'honore.

Et iamais ne puisse aduenir  
Que i'oste de mon souuenir  
La bouche, la langue & l'aleine,  
Qui ont recompensé ma peine.

Mais sur tout ie n'aïlle au tombeau  
Sans auoir vanté le flambeau,  
Qui de sa clarté fauorable  
Feit ceste nuit tant agreable.

*Permeſtant que de ces beautez,  
De ces diuines nouueautez,  
De quoy ma maiſtreſſe eſt pourueue,  
Le peuſſe contenter ma veüe.*

*O flambeau digne & precieux,  
Flambeau digne de luire aux cieux,  
Mieux que celluy qui fut la guide  
Du pauvre iouuenceau d'Abyde!*

*C'eſt toy qui bien heureuſement  
Redoublas mon contentement,  
Ne ceſſant toute nuit de luire,  
Pour mieux aider à me conduire.*

*Les biens d'Amour en telz effectz  
Ne ſe peuuent dire parfaictz,  
Et n'en eſt poinct la ioye entiere,  
Les prenant de nuit ſans lumiere.*

*Et combien alors vault il mieux  
De pouuoir contempler les yeux,  
Les ſourciſ, le front & la bouche  
De la dame avec qui lon couche?*

*En mordant ces beaux cheueux d'or,  
En ſuççant ces roſes encor  
Deſſus ces leures corallines,  
Sans peur d'y trouuer des eſpines.*

*Veoir apres ces membres poliz  
Parfemez d'oilletz & de liz,  
Et iuger en la voyant telle  
Que c'est quelque chose immortelle.*

*Ores en chatouillant ce flanc  
Et ores ce beau coul si blanc,  
Et tastant ceste cuyffe ronde  
Prendre tous les plaisirs du monde.*

*Bref alors il ne fault laisser  
Chose que lon puisse penser  
Quelque doux passetemps nous rendre,  
Sans le trouuer & sans le prendre.*

*Mais pourquoy les fruietz amoureux  
Sont ilz si courtz & sauoureux?  
Et pourquoy encores se passe  
Ce plaisir en si peu d'espace?*

» *O Dieu toute chose a son tour,  
» La nuit suit par ordre le iour,  
» Le plaisir la douleur ameine,  
» Et le repos traine la peine.*

» *Nul iamais a peu viure tant  
» Qu'il ayt esté tousiours content,  
» Et qu'il n'ayt apres la lieffe  
» Senti quelque peu de tristesse.*

*Mais ialouze Aurore pourquoy  
Te despites-tu contre moy?  
Pourquoy de ta clarté nouvelle  
Me fais-tu partir de la belle?*

*As-tu si tost assez dormy,  
Le n'ay pas encor à demy  
Sauouré le fruit qu'amour donne,  
Et tu veux que ie l'abandonne.*

*Alors que mon esprit conçoit,  
Seulement le fruit qu'il reçoit,  
Dont il n'a gousté que l'escorce,  
Lors tu me fais leuer par force.*

*Si Titon t'a voulu fâcher,  
Si tu dedaignes de coucher  
Avec sa vieilleſſe peu gaye,  
Fault il que l'vsure i'en paye?*

*Si Cephāl qui pour ſa Procris  
Remplit le ciel de tant de cris,  
Ne t'ayme d'amour aſſes forte  
Fault il que la peine i'en porte?*

*Si le vaillant Theſſalien  
Occit ton filz au camp Troyen,  
Eſt ce la raiſon que i'endure  
Pour toy telle malaventure?*

*Sors donc Nymphé indigne d'aymer,  
Sors donc ingrate de la mer,  
Si tu veux sortir en la sorte  
Et le iour nouveau nous apporte.*

*Tu n'es pas digne de nous veoir  
Telz contentemens recevoir,  
Et ne merites ce me semble  
De veoir deux telz amys ensemble.*

*Puiffes tu deormais trouver  
Quand tu viendras à te leuer,  
Toufiours quelque nouvelle nue  
Qui t'obscurcisse à ta venue.*

*Cephal encor te soit toufiours  
Froid & retif en tes amours :  
Et Tithon beaucoup mieux te plaise  
Puis que i'ay pour toy ce malaise.*

*Car on ne peult penser combien  
Tu as faict de mal à mon bien,  
Ayant ma lieffe empêchée  
Pour t'estre si tost descouchée.*



## SVR CE MESME PROPOS.

## ODE.

**Q**VAND ie sens dedans vn liât mol  
Ma mignonne pendre à mon col,  
Et de sa langue & de sa bouche  
D'vn feu qui iusqu'au cueur me touche,  
Dedans ma poytrine enflammer,  
Mille appetitz du ieu d'aymer,  
Alors fretillant ie me glisse  
Dessus l'albastre de sa cuysse,  
Et folastrant en mille tours  
L'estein ce nouveau feu d'amours.  
Mais si par fois elle se pasme  
Du plaisir qu'elle a dans son ame,  
Et que ie tiennne souz les draps  
Son corps mourant entre mes bras,  
Lors, d'une douce mignardise,  
Dedans sa poytrine i'atise  
Je ne sçay quel feu, qui la faict  
Reuiure en son aise parfaict.

*Aussi quand mourant ie me treuve  
Par le grand plaisir que i'espreuve,  
Et qu'elle tient deffouz les draps  
Mon corps mourant entre ses bras,  
Lors d'une mignardise douce  
Dedans ma poitrine elle pousse  
Ie ne sçay quel feu, qui me faict  
Reuiure en mon aise parfaict.*

*Et voila comme ma mignonne  
Mes sens égarez me redonne,  
Et comme ie rendz en vigueur  
Toutes les forces de son cueur,  
Alors que son ame transie,  
Alors que la mienne saisie  
D'un plaisir si grand & si doux  
S'en vollent ce semble de nous.*

*Puis quand nostre amour embrasée  
Est si doucement apaisée,  
Adonc pour refolast rer mieux  
Ie baise & rebaise ses yeux,  
Ie baise sa bouche vermeille,  
Sa gorge à l'iuoir pareille,  
Et sur sa poitrine de lait  
Ce petit tetin rondelet.  
Tandis la petite folastre  
De sa petite main d'albâtre  
Me pinse le flanc doucement,  
Me chatouille mignardement,*



*Et pour mignardement s'esbatre  
Se prend doucement à me battre,  
Or' doucement se courroussant,  
Ores doucement repoussant  
Ma folle main, quand moins modeste  
Le tastonne & pinse le reste.*

*Et par fois alors que ie tens  
A quelque plus doux passetemps,  
Cette mignonne pour me rendre  
Plus ardent encor d'y pretendre,  
D'un petit atrayant refus  
S'efforce à me rendre confuz,  
Et de sa parole atrayante  
Et de sa langue begueyante,  
Retiue à ces plaisans combatz,  
Me paist de mille autres appastz,  
Si bien que moy qui reffasie  
Mon cueur d'une telle ambrosie  
A peu pres ie me treuve aultant  
De l'un que de l'autre contant.*

*Ce temps pendant si la petite  
Par un doux sommeil qui l'incite  
Vient à s'estendre lentement,  
Elle adonc couche doucement  
Le coral de la leure sienne  
Pour s'endormir dessus la mienne,  
Puis m'embrassant d'un bras moins fort  
Tout bellement elle s'endort,*

*Ressemblant presque à demy morte,  
Et lors ie m'endors en la sorte  
Iusqu'à tant que l'un d'entre nous,  
Sortant de ce sommeil si doux,  
Follastre, le premier refueille  
L'autre qui doucement sommeille :  
Puis bien heureusement contens,  
Nous renforçons nos passe-temps,  
Iusqu'à tant que le iour nous presse  
De finir si douce allegresse,  
Et sortant de ce mol seiour  
Aller aux affaires du iour.*

## A S'AMYE.

## ODE.

**C**ESTUY la qui desire amonceler de l'or,  
Et veult plus loing borner ses campagnes encor,  
Fende toutes les mers, auare en son voyage,  
Et des guerriers combatz s'enflamme le courage.

*Que le somme coulant doucement en ses yeux  
Luy soit interrompu du tonnerre des cieux,  
Et son liât soit tousiours sur les vndes marines,  
Ou dans vn camp armé, tout parsemé d'espines.*

*Quant à moy plus contant de mon estre si bas,  
Le demeure en tout temps oisif entre les bras  
De la dame que i'ayme, & des sons de ma lyre  
Apaisant son ennuy i'apaise mon martire.*

*Estimant aussi cher nostre commun repos,  
Et l'aïse que tous deux prenons en noz propos,  
Qu'un Roy tient chèrement les despouilles conquises,  
Et qu'un riche marchant prise ses marchandises.*

*O bien heureux ceux la qui en l'age premier  
Voyoient sourdre le lait d'un soursgeon coustumier,  
Et des chesnes le miel distiller aux montaignes,  
Pour arrozer les fleurs des prochaines campagnes.*

*Les coustumes estoient pareilles, & les loix  
Ne sortoient point encor de la bouche des Roys  
Ny le bon homme aux champs, de sa courbe faucille  
Ne couppoit les moissons pour nourrir sa famille.*

*Toufiours souz vn printems le Soleil esclairoit,  
Et d'un mesme rayon au matin redoroit  
Les sommetz des coustaux, & d'ordre la nuit sombre  
Venoit apres le iour & le iour apres l'ombre.*

*L'aigneau parmy les loups demouroit en seurte,  
Tous animaux estoient alors en liberté,  
Et les esclairs encor', le fouldre & le tonnerre,  
Iupiter ne dardoit sur les flancz de la terre.*

*Les ventz estoient encor en leur cauerne enclos,  
La mer ne tempestoit les riuës de ses flotz,  
Et le nocher encor n'alloit en contréchange  
Achepter du brezil en quelque terre estrange.*

*L'esprit de l'homme adonc le soucy ne mordoit,  
L'un avec l'autre alors doucement s'acordoit,  
Et le Dieu des guerriers laissant rouiller ses armes,  
Ne se mettoit encor au danger des alarmes.*

*Dessus l'armet encor le tymbre menassant  
Ne faisoit reculer l'ennemy pallissant,  
Et le genet d'Espaigne & sans selle & sans guide  
N'auoit encor appris à remascher sa bride.*

*Sans plus sa propre terre alors on cognoissoit,  
Sans tant de diuers metz à l'heure on se païssoit.  
Le pommier de son gré portoit tousiours ses pommes,  
Et le cep verdissant les vendenges aux hommes.*

*Le foupleur en ce temps les raisins ne fouloit,  
Car le vin de son gré par les treilles couloit,  
Et le pressoir encor' n'estant mis en vsage  
Ne donnoit comme il faict la boisson du mesnage.*

*Le pescheur d'une ligne & d'un croche hameçon  
Ne deceuoit adonc dans les eaux le poisson,  
Et le veneur encor dans les forestz espees  
Ne tendoit point aux cerfs des filets & des lesses.*

*Ceste rage d'amour dont forcene mon cueur  
Le cueur des amoureux ne tenoit en langueur,  
Et l'enfant de Venus d'une caulte surprise  
Ne captiuoit encor des hommes la franchise.*

*Mais qu'ay-ie dict Amour ! ton ardeur en ce temps  
N'estoit rien que bon heur, douceur & passetemps,  
Et cette passion qui doucement enflamme  
De soy mesmes adonc s'engendroit en nostre ame.*

*Chacun auoit le sein de l'amour enflammé,  
Par un brandon égal doucement alumé,  
Et la peur, le deduin, l'ire & la ialousie  
N'occupoient des amantz encor la fantasia.*

*Les pleurs & les sospirs, les plainctes, & le dueil,  
Ne sortoient point du sein, de la bouche & de l'œil  
De l'amant affligé, ains sans nulle souffrance  
Il auoit de sa dame adonc la iouissance :*

*Ore en un bois, & ore en un val escarté  
Tenant, baisant, tastant, l'amy en liberté,  
Et de mille plaisirs sans peur & sans enuye  
Bien heurant en ce point leur amoureuse vie.*

*Viuons donques, maistresse, & faisons entre nous  
Reuenir le bon heur de ce siecle si doux,  
Et ne craignons la mort : car quoy qu'elle deuore  
Si Tibulle ne ment, nous aymerons encore.*

A MONSIEVR DVTHIER,

CONSEILLER DV ROY, SECRETAIRE D'ESTAT

& de ses finances.

ODE.

**C**EST vne fort louable chose  
A celluy qui des vers compose,  
Que de chanter les gens de bien,  
Qui portent blanche la poitrine,  
Et qui plains de bonne doctrine  
S'effayent de n'ignorer rien.

*I'ay mis sur le front de mon liure  
Vn beau nom pour le faire viure  
D'age en age eternellement,  
Et ores qu'à la fin i'arriue  
Il fault qu'un beau nom i'y soubzcriue  
Digne d'un tel commencement.*

*Et c'est pourquoy ayant cogneüe  
De long temps ta vertu chenue,  
Digne d'un eternel renom,  
Pour faire qu'au front de mon œuvre,  
La fin pareille se descœure,  
La fin i'honnore de ton nom.*

*Ton nom & ta vertu si rare,  
Que le ciel aux autres auare  
Verse en toy liberallement,  
Avec ta prudence & ta grace,  
Meritent certes qu'on te face  
Viure au monde immortellement.*

*Ton esprit & ta vigilance,  
Ton sçavoir & ta suffisance,  
Si bien cogneuz de nostre Roy,  
Et cogneuz de la France encore,  
Meritent certes qu'on t'honnore  
Et qu'on parle à iamais de toy.*

*Pour les secretz d'un Roy entendre,  
Et pour ses affaires comprendre,  
Et les traicter d'un sain esprit,  
Nul n'en est plus que toy capable,  
Et nul n'est à toy comparable  
A les mectre bien par escript.*

*S'on peignoit la langue dorée  
Pour son eloquence honorée*

*A Demofthene, à meilleur droit  
Il fault que ta plume lon dore,  
Qui meriteroit bien encore  
De luyre au ciel en quelque endroict.*

*Par tout où ton chemin s'adrefse,  
L'ingratitude & la paresse  
Et le vice tousiours te fuit :  
Et tout par tout la courtoisie,  
La mufique & la Poëfie,  
Et la vertu tousiours te fuyt.*

*Iamais perfonne tu n'abufes,  
Vfant des courtizanes ruzes  
D'un qui rien que pour soy ne faict,  
Ains franc, liberal & adextre,  
Quoy qu'il tarde, apres le promectre  
Tu nous fais apparoir l'effect.*

*Tu fais apparoir veritable  
Cette fentence fi notable,  
» Qu'on ne naift pour soy feullement,  
» Mais bien que lon naift en partie  
» Pour les parens, pour la patrie,  
» Et les amys femblablement.*

*Car non content que ta main face  
Mille bien à ceulx de ta race,  
En les aduançant tous les iours,  
Mille moyens encor tu donnes*



*Pour auancer mille personnes  
Qui vers toy s'en vont à recours.*

*Pour faire donner vn office,  
Ou faire auoir vn benefice  
A quelque pauure homme sçauant,  
A qui la fortune est contraire,  
Nul mieulx que toy ne le peut faire,  
Ny mieulx le pouffer en auant.*

*On a beau puyser & beau boire  
A grandz traiçtz en l'eau de ton Loire,  
Ton Loire va pourtant tousiours,  
Et tousiours quelque temps qu'il face  
S'il n'est arresté de la glace,  
Il poursuit brauement son cours:*

*Aussi pour les largesses tiennes  
Et les biens que tu nous moyennes  
Si voluntiers enuers le Roy,  
Ta liberalité ne cesse,  
Ains quelque plus grande largesse  
Tousiours vient & s'attend de toy.*

*Quant à moy i'en sçay bien que dire,  
Qui de toy tous les iours retire  
Mille faueurs & mille biens,  
Pource que plus tu m'en pourchasses,  
Et moins ie veoy que tu t'en lasses,  
Sans que ie le merite en riens.*

*O Dieux vengeurs de noz offences,  
Si iamais voꝝ iustes vengences  
Punirent vn ingrat çabas,  
Dardez ie vous pry sur ma teste  
Vostre plus ardente tempeste,  
Dardez, & ne m'espargnez pas.*

*Ne m'espargnez en nulle sorte,  
Si iamais dans mon cueur ie porte  
Ny le blasme, ny le soupçon  
D'estre ingrat des biens que ie tire  
De mon DVTHIER que tant i'admire,  
Et mon Mecenas AVANSON.*

*Et vous seurs filles de Memoire,  
Si de vous ie tiens quelque gloire  
Entre ceux la de mon mestier,  
Rendez ceste gloire si grande  
Qu'immortelz encor' elle rende  
Mon AVANSON & mon DVTHIER.*



## TABLE

---

### LE TROISIESME LIVRE DES ODES.

	Pages.
A Madame Diane de Poytiers, duchesse de Valentinois.	
<i>Si i'osois au retour de la nouvelle année.</i> . .	1
A elle mesmes, luy presentant les louenges du iardin d'Ennet. . . . .	5
Les Louenges du iardin d'Ennet. . . . .	7
A Madame la vicomtesse de Gordon, Marguerite de Cardaillac . . . . .	13
Le Polypheme, à Monsieur du Thier, conseiller du Roy, secretaire d'Estat & de ses finances. .	14
Sur la prise de Calays. . . . .	24
A Berenguier Portal, tresorier de France. . . . .	32
A Guillaume Blanchy . . . . .	35
A Pierre Gilbert, Tholosan . . . . .	39
Contre aucuns malueuillans d'un sien grand amy.	41
Au petit enfant de sa dame . . . . .	47

	Pages.
L'hymne de Bacchus, à Pierre de Ronfard Vandois . . . . .	52
A Bacchus encore, pour punir vn gourmand de raifins . . . . .	57
Vœu à Pan. . . . .	59
Vœu à Pales . . . . .	60
Vœu à Bacchus. . . . .	61
Vœu à Mercure. . . . .	62
Vœu à Venus. . . . .	63
A fa demeure des champs . . . . .	64
A Michel de Magny, fon pere, mourant . . . . .	66
Sur le tombeau de Marguerite de Parra, fa mere. . . . .	67
A François Pefloe, fur la mort d'une fiennne fœur. . . . .	69
Sur la mort de Mellin de Saint Gelays. . . . .	71
Dela condition de la vie des hommes, à Ian Caftin . . . . .	74
A Iaques Guyon . . . . .	77
Sur la mort d'un petit chien. . . . .	79
A Iaques de Touteins . . . . .	87
A Guillaume du Buys . . . . .	88
A Nicolas Denifot, comte d'Alfinoys. . . . .	90
Discours en inconstance d'Amour, à François de Charbonier . . . . .	96

#### LE QVATRIESME LIVRE DES ODES.

A Laurens d'Auanfon, feigneur de Vaulferres. . . . .	105
De fa nouvelle amour, à Iean d'Illiers . . . . .	107
Des qualitez de fon amour, à fa dame. . . . .	108

	Pages.
Des graces & perfections de s'amyé, à Ioachim du Bellay Angeuin . . . . .	111
De la cognoiffance de fon amour, à Remy Belleau. Chanfon,	115
<i>Je fers vne maiftrefse.</i> . . . . .	119
A la Colombe de Ian de Pardeillan, prothonotaire de Pangeas. . . . .	122
A s'amyé, <i>Quelle ardeur chaftelement diuine</i> . . . . .	123
A elle mefmes, <i>Quand ie te vois au matin.</i> . . . . .	126
De fon amour enuers deux dames. . . . .	128
D'aymer en plufieurs lieux, à Guillaume Aubert.	133
A s'amyé, <i>Puis que la fuifon du printemps.</i> . . . . .	135
Plaincte d'amour à Venus, à Iaques Bizet . . . .	138
D'une deuife que luy donna s'amyé dans vn anneau.	141
A s'amyé en luy difant adieu. . . . .	143
A elle encore fur ce mefme propos . . . . .	144
De l'abfence de s'amyé, à Maurice Seue Lionnois.	146
Elegie à fa dame . . . . .	148
De l'extremité de fes paffions, à Gabriel du Fauffard.	151
A s'amyé, <i>Elle eft à vous, douce maiftrefse.</i> . . . . .	156
Sur vn defpit qu'il print avecques s'amyé . . . .	158
Palinodie. . . . .	161
De fes defirs à s'amyé . . . . .	162
Des contraires effets de fon amour, à Iehan de Iehan . . . . .	165

	Pages.
De la diuerfité de fon amour, à lean de Faure . .	166
A fes fouspirs amoureux . . . . .	169
A fes penfers. . . . .	170
Chanfon,	
<i>Amour qui ſçaiç quelle eſt ma foy.</i> . . . .	173
A ſ'ameye,	
<i>Anne, ma maiſtreſſe, m'ameye.</i> . . . .	175
A elle meſme,	
<i>Foible, paſſe, ſans cueur, ſans raiſon, ſans haleine</i>	178
Deuis ruſtique. Oliuet, lanot . . . . .	181

#### LE CINQVIESME LIVRE DES ODES.

A Pierre de Cheuerry, general de Tholouſe . . .	197
Du iour natal de ſ'ameye . . . . .	201
Sur le retour de ſ'ameye . . . . .	206
De la conſtance de fon amour, à ſa dame. . . .	210
Chanfon,	
<i>Si par les champs folaiſtrant</i> . . . . .	212
A ſ'ameye,	
<i>Et quoy, Anne, ma mignonne.</i> . . . .	214
A Anne pour baiſer . . . . .	219
A elle encore,	
<i>Et quoy belle en vous apaiſant.</i> . . . .	220
A ſire Aymon. . . . .	222
Contre vn medifant de ſ'ameye . . . . .	226
Description d'une nuit amoureuse . . . . .	228
Sur ce meſme propos. . . . .	235

Pages.

A s'amyé,

*Cestuy la qui desire amonceler de l'or . . . .* 238

A Monsieur Duthier, conseiller du Roy, secretaire

d'Estat &amp; de ses finances . . . . . 242









## BIBLIOTHÈQUE D'UN CURIEUX

---

Volumes in-12 écu, imprimés sur papier de Hollande.  
Chaque volume: 5 fr. & 7 fr. 50.

---

- Les Contes de* POGGE, traduits par M. RISTELHUBERT. 1 volume (épuisé).
- FERRY JULYOT. *Les Éloges de la belle fille lamentant sa virginité perdue*, avec introduction & notes par E. COURBET. 1 vol. (épuisé).
- Poésies diverses attribuées à Molière ou pouvant lui être attribuées*, recueillies & publiées par le BIBLIOPHILE JACOB. 1 vol. (épuisé).
- Les Dialogues de* TAHUREAU, avec notice & index par F. CONSCIENCE. 1 volume . . . 7 50
- Les Gayetez d'*OLIVIER DE MAGNY, avec notice par E. COURBET. 1 vol. (épuisé).
- Les Contes & facéties d'*ARLOTTO, avec introduction & notes par RISTELHUBER. 1 vol. . . 5 "
- Les Quatrains de* PIBRAC, avec notice & notes par JULES CLARETIE & E. COURBET. 1 vol. 7 50
- Les Serées de* GUILLAUME BOUCHET, avec notice & index par ROYBET. 5 vol. chaque vol. 5 "
- Quatre volumes sont en vente.
- Le Cymbalum mundi* par BONAVENTURE DES PÉRIERS, avec notice & notes par FRANK. 1 vol. . . . . 7 50
- 

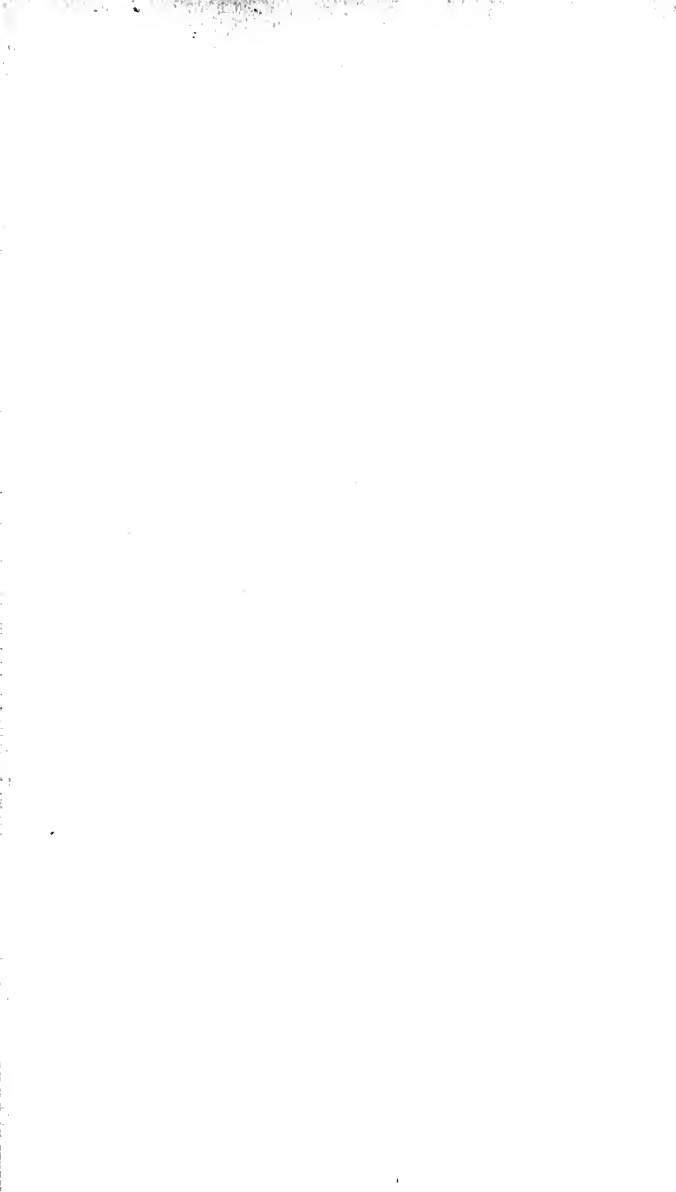
### EN PRÉPARATION:

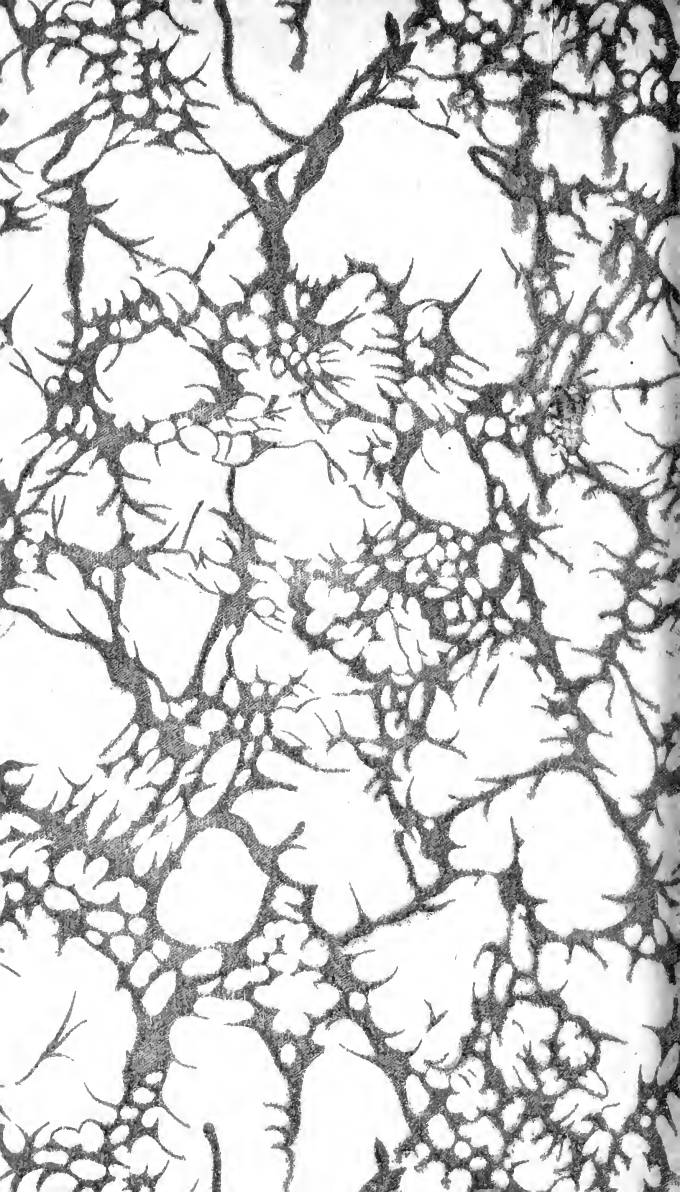
- Les Comptes du monde aduantureux.*
- Les Matinées de* CHOLIÈRES.
- Contes & joyeux Devis* par BONAVENTURE DES PÉRIERS.
- 

*Il est tiré quelques exemplaires de cette collection sur papier de Chine, au prix de 25 fr. le volume.*









PQ  
1629  
M3A7  
1876  
t.2

Magny, Olivier de  
Les odes

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

